

Rees Howells
SUR LA BRÈCHE



Connaissons-nous les lois de l'intercession ?



Edition bible-foi.com

Norman Grubb

Sur la brèche

La vie de Rees Howells

Traduit librement de l'anglais avec
l'autorisation de l'auteur

« J'ai cherché parmi eux un homme qui relève la muraille, qui se tient devant moi sur la brèche en faveur du pays. »

Ézéchiel 22. 30

Rees Howells

tenant dans ses bras la petite Ruth, enfant de missionnaires.



Introduction

à la traduction française

... Soyez les imitateurs de ceux qui, par la foi et la persévérance, héritent ce qui avait été promis.

Hébreux 6. 12

Il y a trente ans, pour être « dans le vent », les serviteurs de Dieu devaient être des curés de choc ou des pasteurs de choc. Aujourd'hui on regarde avec inquiétude, condescendance, méfiance même celui qui n'est pas un chrétien « engagé ». Nul doute que ceux qui liront ce livre sauront ce que veut dire un choc, non de ceux qu'il est de bon ton de provoquer ou de donner, mais de ceux que l'on reçoit. Quant à être engagé dans les combats pour le Royaume, l'existence de Rees Howells nous montre ce que cela signifie, ce que cela implique et jusqu'à quelles extrémités cela peut conduire : une prière d'intercession qui contient l'acceptation de la mort à soi-même, une mort qui se consomme pas à pas tout au long d'une vie.

Il faut préciser ici que ce n'est pas Rees qui, pour arracher l'exaucement, prend sur soi d'offrir son confort, ses biens, les sécurités matérielles dont il bénéficie, sa réputation, sa santé même. C'est le Saint-Esprit, qui en levant pour son serviteur un coin du voile (lorsque par exemple il place sur son cœur un fardeau de prière), est à la fois celui qui demande, qui attend l'acquiescement et le combat de la foi, combat mené dans l'ombre de la croix de Jésus-Christ, – qui donne enfin la victoire, accordant exactement ce qui était l'objet de l'attente et parfois le dépasse de beaucoup.

Ce livre nous interpelle sur un certain nombre de points. Parmi ceux-ci : savons-nous vraiment intercéder ? Connaissons-nous les lois de l'intercession ? Ce vers quoi elle peut nous conduire et ce qu'à nous aussi elle peut coûter ? Et quelle est en elle la place de la louange ? Sommes-nous disposés, sommes-nous prêts à ce que notre prière d'intercession se développe aux dimensions de la Création de Dieu, de sa souveraineté sur le monde, de sa providence, et qu'ainsi elle affronte les chasses gardées de l'Ennemi, le domaine social et le domaine politique ? Il semble que sur ces points nous ayons beaucoup à apprendre de Rees Howells, de son audace, de

sa force et de sa sagesse. Il n'a pas seulement combattu dans la prière pour que l'évangile soit annoncé à toute créature, pour les missionnaires dans le monde entier, pour les différentes maisons de Swansea ou pour la guérison de l'Oncle Dick. Il a aussi intercédé pour les petites veuves des Indes (chapitre 29), – pour que ne soit pas adopté par la Chambre des Communes un nouveau bréviaire qu'il jugeait trop catholicisant (chapitre 29), – pour que le roi Édouard VIII consente à abdiquer (même chapitre). Il a prié et il a obtenu.

Dans la même lignée et toujours pour que l'évangile puisse être annoncé à toute créature, Rees et ses compagnons de Swansea ont intercédé en 1935 pour que l'Italie n'envahît pas l'Éthiopie où étaient à l'œuvre de nombreux missionnaires évangéliques, – en 1936 lorsque l'Allemagne réoccupa la Rhénanie, – en 1938 au moment de l'Anschluss puis de Munich pour que ne triomphât pas l'idéologie national-socialiste, et tout au long de la guerre 1939-1945 enfin. Ont-ils été chaque fois exaucés ? Comment ? Dans quelle mesure ? À l'issue de la conférence de Munich, Hitler avait-il réellement renoncé à attaquer l'Angleterre ? Entre l'intercession, œuvre du Saint-Esprit, et l'exaucement, œuvre du Père, se place l'œuvre du Fils, avec sa victoire qui passe par la mort de la croix. Entre ce que nous demandons et la réponse qui nous est faite peut se creuser l'abîme insondable de Gethsémani, du non-exaucement, ou d'un exaucement tout autre. Nous pouvons en concevoir des sentiments d'échec, d'inquiétude, de culpabilité. Si Rees et les siens n'ont pas succombé à cette tentation, ils ne l'ont pas moins connue.

De ce point de vue aussi ce livre est édifiant au sens original du terme : constructif. S'il reste discret sur les combats que Rees Howells a eu à mener contre sa nature rebelle, contre le « vieil homme » qui était en lui, il ne les passe pas sous silence, il ne cache pas combien ces combats ont été rudes, exigeants, éprouvants.

Ne cherchons pas à faire de lui un théologien. Rees est au départ un travailleur manuel, un homme de la base, un mineur de fond au Pays de Galles. À chacun ses racines, ses charismes, son ministère, le chemin sur lequel le Seigneur l'a conduit, le témoignage auquel il l'a appelé. Et pourtant, paradoxalement, un rapprochement s'offre sur deux points fondamentaux avec un autre homme, plus jeune d'une génération, Dietrich Bonhoeffer. L'explication du Sermon sur la Montagne que celui-ci a donnée dans sa *Nachfolge*¹, en particulier les passages sur le caractère caché de la prière et de l'expérience de piété (p. 109-130), structure et résume jusque dans le

détail ce que Rees Howells a vécu et exprimé de façon diffuse tout au long de sa vie.

Ces deux hommes, par ailleurs de formation, de culture, de destinée foncièrement différentes, se rencontrent sur un autre point, ils ont reçu le même discernement en face du néo-paganisme germanique, ils ont été conduits à mener le même combat spirituel dans le même temps.

On voudra bien se rappeler que le début de la vie de Rees Howells se situe à l'époque victorienne ; – qu'entre autres c'était alors une grave incorrection pour un homme que de circuler sans chapeau (pas seulement en Grande-Bretagne, sur le Continent également) ; – que les lois sociales n'étaient pas encore en place, que les grèves étaient très dures, que si au Pays de Galles le sous-sol est noir, que si la montagne est noire, la misère l'était aussi. On n'oubliera pas que la vie de Rees Howells couvre une période de l'histoire de l'Europe où les nationalismes étaient exacerbés, et que Vatican II était encore loin derrière l'horizon.

Avant de conclure, un fait, qui n'est d'ailleurs pas rapporté dans ce livre. En 1940, au plus fort de la bataille d'Angleterre, un jour que les bombardiers allemands pilonnaient vague après vague la ville de Swansea, les agents de la défense passive aperçurent avec stupeur un vieil homme qui se tenait debout dans son jardin, les mains tendues vers le ciel. C'était Rees Howells qui intercédait pour ses étudiants. Le *Bible College* fut épargné... Comme on dit en France, « il faut le faire ! »

Dieu, pour parler à Rees Howells, s'est servi entre autres du livre de Sheldon *Notre modèle, ou que ferait Jésus ?* Il s'est aussi servi du témoignage et de l'exemple donnés par Georges Millier, le fondateur des asiles pour orphelins à Bristol. Dieu a tout pouvoir et toute liberté de nous interpeller à travers ce livre. Mais il ne faut pas qu'il y ait malentendu. Nous n'avons pas à essayer de vivre et d'agir « à la manière de Rees », de le copier en quelque sorte. L'imitation dans le texte en exergue (Hébreux 6. 12) met l'accent sur la foi et la persévérance des saints qui nous ont précédés, autrement dit sur les signes de leur élection. Quant à nous qui croyons, Dieu a préparé pour chacun des œuvres bonnes, des œuvres qui lui sont propres, « afin que nous nous y engagions » (Éphésiens 2. 10). À nous de les découvrir, à nous d'y entrer pour la gloire de Dieu.

R. B.

Il n'eut ni hésitation ni défiance à l'égard de la promesse de Dieu, mais

il fut fortifié dans sa foi et donna gloire à Dieu.

Romains 4. 20

1 En français *Le prix de la grâce*, Éd. Delachaux.

CHAPITRE PREMIER :

Premières années

Rees Howells est né le 10 octobre 1879. Il était le sixième d'une famille de onze enfants. La petite maison blanchie à la chaux, où Thomas et Margaret Howells élevèrent leurs trois filles et leurs huit garçons, existe encore sur la route de Llandilo, dans le village minier de Brynamman, au sud du Pays de Galles. On se demande comment la minuscule demeure a pu les contenir tous !

Les premières années furent extrêmement difficiles. Le père travaillait dans une fonderie ; puis il fut embauché à la mine de charbon. Son salaire – seul revenu de la famille – se montait à la coquette somme (!) de deux francs trente à deux francs soixante² par jour. Lorsqu'éclatait une grève, il ne touchait plus rien, car les allocations de chômage n'existaient pas encore. Plus tard, il ouvrit au village une échoppe où il vendait et réparait des chaussures. Quand les aînés quittèrent l'école et commencèrent à travailler, la vie devint plus facile.

D'ailleurs c'était une famille heureuse que celle des Howells ; la piété et l'affection régnaient au foyer. L'amour de sa mère marqua profondément la jeunesse de Rees, en particulier lorsqu'il la voyait soigner sans répit l'un des trois jeunes enfants qui moururent par la suite.

Le père de Rees était fier de sa nombreuse famille. Un jour un visiteur, ayant promené son regard à la ronde sur tous les enfants, s'écria : « Que vous êtes riche ! »... Quand il fut parti, Rees, très étonné, demanda à son père :

« Comment a-t-il pu dire que tu es riche ?

— Eh bien, est-ce que je te vendrais pour un million ?... Et John ?... Et Dick ?... Et David ?... Et les autres ?... Tu vois bien que je suis riche ! »

En quittant l'école, la plupart des enfants commençaient à travailler dans la fonderie d'étain au fond de la vallée. La loi n'autorisait pas l'emploi des jeunes de moins de treize ans. Mais un jour que Rees, alors âgé de douze ans, apportait à manger à ses frères, à l'usine, le patron lui demanda s'il ne serait pas content de travailler un peu. Son nom ne figurerait pas sur la liste des salariés mais il lui donnerait quelque chose qu'on ajouterait à la fiche de paie de son frère Moïse. Ainsi, Rees quitta l'école à douze ans. Il passa les dix années suivantes à l'usine où on le considérait comme un bon ouvrier. Son

travail l'occupait douze heures par jour : il se levait à six heures du matin et ne rentrait chez lui qu'à six heures du soir environ.

Désireux de compléter leur instruction, Rees et ses frères fréquentaient chaque semaine des cours du soir à l'école du village. Il n'y avait alors rien de semblable à une bibliothèque municipale.

La boutique du marchand de journaux était le seul endroit où, pour quelques centimes par mois, on pouvait aller lire le journal ou emprunter un livre. Deux des frères de Rees arrivèrent ainsi à passer des examens : John, l'aîné, devint employé de chemin de fer, et Dick, directeur d'une mine de charbon. Quant à Rees, il n'entreprit aucune étude particulière mais il faisait preuve d'une singulière capacité d'organisation. Ainsi, quand leur mère confiait à ses enfants certaines besognes ménagères, chacun accomplissait la sienne de son mieux, mais Rees réussissait toujours à embrigader une demi-douzaine de camarades pour l'aider, après quoi il priait sa mère de leur donner à manger ! Elle devait parfois se demander ce que lui rapportait le travail de ce fils !

Dès sa jeunesse, Rees manifesta la générosité qui devait être plus tard un des traits dominants de son caractère. Il était prêt à donner tout ce qu'il avait. Un de ses frères raconte l'anecdote suivante : leur père étant absent, une cliente était venue dans leur boutique pour acheter des souliers ; elle avait marchandé et insisté pour obtenir un rabais sur le prix marqué, mais il avait refusé. Quelques jours plus tard, la cliente raconta la scène à Monsieur Howells, en lui décrivant son « employé » d'une manière qui pouvait s'appliquer soit à Rees, soit à son frère ; mais le père n'hésita pas, car il était sûr que Rees n'aurait pas pu refuser d'accorder le rabais !

Rees devint grand et fort ; il s'intéressa à la culture physique, se procura des haltères et des gants de boxe ; il engageait des matchs amicaux avec ses frères. Son excellente santé s'accompagnait d'un robuste appétit. Il lui arrivait, ainsi qu'à son frère Dick, de rentrer assez tard. Si Dick rentrait le premier, sa mère l'interpellait du premier étage :

— C'est toi, Dick ?... prends un morceau de tarte !

Mais, si c'était Rees, elle disait :

— C'est toi, Rees ?... Il y a une tarte sur la table. Laisse-en un morceau pour Dick !

Dès son enfance, Rees avait eu conscience de la présence invisible et protectrice de Dieu qui l'avait, comme l'apôtre Paul, « mis à part dès le sein de sa mère, et appelé par sa grâce. » À cet égard, ses grands-parents eurent

sur lui une profonde influence. Ils habitaient une petite maison appelée Pentwyn, sur la Montagne Noire. Rees a déclaré plus tard que le simple fait d'en franchir le seuil lui donnait l'impression de passer de la terre au ciel. Ils s'étaient convertis lors du réveil de 1859, et Rees était convaincu que la bénédiction qu'ils avaient reçue reposait aussi sur lui. Il se sentait attiré par cet humble foyer, dont « Dieu était l'atmosphère ».

Déjà, la promenade l'enchantait. Quittant la vallée, il montait à travers champs, dépassant les maisons l'une après l'autre, jusqu'à un portail de fer qui se fermait en grinçant derrière lui. Alors, il se trouvait seul dans le grand silence de la montagne que rien ne troublait, sinon parfois le chant de l'alouette, le bêlement d'un mouton ou le grondement du torrent. C'est là que, plus tard, il revint souvent pour ses rendez-vous avec le Seigneur.

Passé la crête, Rees découvrait alors la « Verte Vallée » du Pays de Galles qui étendait devant lui ses douze kilomètres. Il atteignait bientôt son cher Pentwyn, blotti sur une forte pente, à l'endroit où la bruyère faisait place aux champs cultivés bordés de haies. En franchissant le seuil, il entendait souvent la voix de sa grand-mère lisant la Bible à son fils – l'oncle Dick – qui était infirme.

Un autre jeune garçon, jadis, passa peut-être lui aussi bien des heures sur une autre « Montagne Noire » appelée Kara Dagh³. Il habitait la ville de Lystre, au pied des collines, où « sa grand-mère Lois et sa mère Eunice » l'élevaient selon la foi. Il s'appelait Timothée...

En fait, les jeunes héros de l'Histoire Sainte, tels Joseph et David, qui craignaient et servaient Dieu depuis leur enfance, exercèrent sur Rees une forte influence. M. Howells, en homme sage, avait nourri ses enfants de récits bibliques. Les plus lointains souvenirs de Rees remontent à ces soirées de lectures et à l'effet qu'elles produisaient sur lui. L'histoire du Sauveur – sa naissance, sa vie, sa mort – surpassait toutes les autres et le gardait de prendre en vain le nom de Dieu, ou de pécher volontairement contre lui.

Les plaisirs ordinaires du monde ne l'attiraient pas. Il n'hésitait pas à parcourir des kilomètres pour entendre un prédicateur qui le placerait sous l'influence de Dieu mais il n'aurait pas traversé la rue pour écouter un concert ! Il n'assista qu'une seule fois à un match de football. Tandis que la foule criait et hurlait autour de lui, il ne se sentit pas à sa place et fit le vœu de ne jamais retourner à pareil spectacle. Il tint parole.

L'apôtre Paul rend grâce de ce qu'il sert Dieu « avec une conscience pure »

comme l'ont fait ses ancêtres (2 Timothée 1. 3). Cette déclaration qui nous étonne pourrait s'appliquer à Rees ; il écrit :

« Je ne me suis jamais précipité dans le péché ; il y avait toujours quelque chose qui me retenait. Peut-être certaines personnes y sont-elles plus sensibles que d'autres, même avant leur conversion. Il m'est arrivé pourtant de ne pas écouter ma conscience : un jour que mon père m'avait envoyé livrer une paire de chaussures à un client, je majorai quelque peu le prix et, avec la différence, j'achetai des pommes... Même après avoir avoué cette faute à mon père, je ne pus jamais l'oublier, surtout quand je voyais des pommes ! Ma conscience en était meurtrie. Peut-être ce souvenir cuisant me préserva-t-il de méfaits plus importants. » Mais cette aventure eut pour résultat, bien inattendu, de le confirmer dans une illusion tenace qu'il dut perdre par la suite, car il ajoute : « Je pensais alors que j'étais probablement né avec une bonne nature ! »

À treize ans il devint membre de l'Église et résolut, autant que faire se pouvait, de conformer sa vie aux enseignements du Sauveur. Il prit cette résolution après avoir lu le livre de Sheldon *Notre modèle, ou que ferait Jésus ?* Mais il ne tarda pas à découvrir qu'il lui était impossible de réaliser un tel idéal !...

Ses rapports avec ses camarades à l'usine n'altérèrent pas ses goûts. La grande ville de Swansea n'était qu'à une trentaine de kilomètres, mais, comme il l'a écrit :

« La vie de la ville, cette vie superficielle, n'avait rien qui pût m'attirer. Je n'avais nulle envie d'aller au théâtre ; cela me déplaisait. C'est dans les assemblées religieuses et les réunions de prières que je me sentais à l'aise. Puis, la nature avec ses collines, ses vallées et ses torrents, m'attirait. Les dimanches matins m'enchantèrent : quel silence et quelle paix !... Il me semblait que j'aurais pu comparaître chaque soir devant Dieu, car ma vie était droite et pure. D'ailleurs, en ce temps-là, c'était le cas de nombreuses personnes au Pays de Galles. »

Calme, simple, grand travailleur... il n'y avait pas là de quoi attirer l'attention sur ce jeune homme, rien qui permît de préjuger de son avenir, sauf peut-être une piété inhabituelle ; et encore, exceptionnelle peut-être aux yeux d'un étranger, elle paraissait normale pour un Gallois.

Mais n'est-ce pas Dieu qui transforme l'ordinaire en extraordinaire quand on lui en donne l'occasion ?

2 En raison du caractère « flottant » des monnaies actuelles, nous traduisons les sommes indiquées dans

l'original anglais par leur valeur correspondante en francs de l'époque. La livre valait alors vingt francs-or ; le shilling : un franc ; le penny : huit, cinq centimes. En multipliant par dix les sommes mentionnées, on obtient approximativement leur équivalent en francs de 1978. N.d.t.

3 Kara = noire ; Dagh = montagne. Massif montagneux voisin de Lystre, en Lycaonie, patrie de Timothée. (Actes 16. 1 ; 2 Timothée 1. 5) N.d.t.

CHAPITRE 2 :

Deux chocs

Rien ne vint troubler l'existence paisible de Rees avant sa vingt-deuxième année. C'était alors un jeune homme de haute stature, aux larges épaules, aux mains fines, au front carré, que l'on trouve souvent chez les Gallois, aux yeux pénétrants et clairs comme du cristal, « des yeux de prophète ». Cependant, sous cette apparence tranquille, un courant puissant bouillonnait : l'*ambition*. Il voulait voir du pays, il voulait gagner de l'argent, et l'Amérique l'attirait comme un aimant. Plusieurs jeunes gens du village avaient émigré aux États-Unis ; de là, ils envoyaient des rapports mirobolants au sujet de l'argent qu'ils brassaient : en un jour ils gagnaient ce que l'on ne gagne même pas en une semaine au Pays de Galles !... Quand Rees entendit cela, rien ne put le retenir, même pas son attachement à sa famille. Il pesa soigneusement le pour et le contre, mais toujours l'Amérique l'emportait. Ses frères étudiaient pour améliorer leur situation, lui voulait « devenir riche et prendre sa retraite de bonne heure » !

Un de ses cousins, Evan Lewis, avait émigré et travaillait à Newcastle, dans le bassin sidérurgique aux alentours de Pittsbourgh. Rees s'embarqua, le rejoignit, et trouva du travail en usine.

Toutefois, un mois avant son départ de Brynamman, il reçut de la part de Dieu une parole qu'il considéra toujours comme la plus grande bénédiction d'avant sa conversion. Un dimanche soir, il arriva en retard à l'église et, comme elle était comble, il resta debout dans le vestibule. Le pasteur lisait, au chapitre 12 de l'épître aux Hébreux, le verset premier : «... Nous aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins... ». « Ces témoins, dit le prédicateur, ce sont les hommes de foi mentionnés au chapitre précédent ; il faut que nous nous rendions compte qu'ils sont ici et nous "environnent" ; nous savons que c'est vrai, puisque Moïse et Élie ont parlé avec le Sauveur sur la montagne de la transfiguration et que les disciples les ont vus. »

Puis il poursuivit, comme s'il savait que Rees écoutait : « Jeune homme, tu vas peut-être quitter ton foyer et te rendre en un lieu où tes parents ne pourront plus te voir ; mais souviens-toi que la nuée des témoins, et Dieu lui-même, te verront. »

Ces paroles atteignirent Rees en plein cœur ; elles étaient nouvelles pour lui et il se sentit comme enveloppé par la réalité du monde invisible. S'inspirant des versets 22 et 23 du même chapitre, il déclara plus tard : « Je vis la montagne de Sion, la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, les myriades qui forment le chœur des anges et l'assemblée des premiers-nés... » Ils étaient là, non pour l'espionner, mais pour l'encourager et le fortifier. Dieu posait sa main, pour le garder, sur l'instrument qu'il s'était choisi, jusqu'au jour où il lui révélerait son Fils. En attendant, cette « nuée de témoins » demeura « la plus grande réalité » de sa vie.

Après avoir quitté son pays pour l'Amérique, Rees conserva ses habitudes de piété : il devint membre d'une Église et participa régulièrement aux réunions de prière. Une fois, pourtant, il faillit céder à l'attrait des distractions profanes, un ami l'ayant invité à assister à un grand match de boxe. Sans doute, son ancien penchant pour ce sport l'y attirait. Mais il sentit la main de Dieu le retenir et il se dit : « Si mon père ou mon oncle étaient ici, irais-je à ce match ?... et qu'en penserait "la nuée de témoins" ? »... Il déclara donc à son ami qu'il ne l'accompagnerait à aucun prix.

Comment Dieu allait-il lui révéler qu'il était « né dans le péché » et avait besoin d'être sauvé, alors qu'il menait une vie si correcte et, selon le mot de Paul, « irréprochable à l'égard de la justice de la Loi » ? Son pasteur le considérait comme « le meilleur jeune homme de la paroisse » (preuve que ce pasteur avait lui aussi besoin de ce qui manquait à Rees !). Encore lui fallait-il découvrir ce qui lui manquait pour désirer autre chose. Mais Dieu n'est pas à court de moyens !...

C'est par Evan Lewis, le cousin de Rees, que le Seigneur porta le premier coup. Comme ils discutaient ensemble un soir, Evan lui demanda, à brûle-pourpoint :

— Rees, es-tu né de nouveau ?... Rees ignorait cette expression, comme autrefois Nicodème (Jean 3. 3). Mais il se sentit blessé dans son amour-propre et se mit sur la défensive :

— Que veux-tu dire ? Ma vie est aussi honnête que la tienne.

— La question n'est pas là. Je te demande si tu as la certitude d'être sauvé.

— Je suis chrétien et cela me suffit !...

Toutefois, sa belle assurance était ébranlée. D'ailleurs, son cousin n'abandonna pas la partie, malgré l'échec apparent de leurs entretiens. Un jour vint où le trait porta : Evan lui raconta que sa sœur, sur son lit de mort,

lui avait parlé du besoin qu'il avait d'un Sauveur ; et voici que, pendant qu'elle parlait, il avait « vu Golgotha ». Cette fois encore Rees ne comprit pas mais il sentit instinctivement qu'il pénétrait sur une terre sainte, et une voix intérieure sembla l'avertir de ne plus discuter. Cette impression fut si forte qu'il décida de partir et de chercher du travail ailleurs.

En l'accompagnant à la gare, son cousin revint à la charge : « Si seulement tu étais né de nouveau, je ne m'inquiérais pas, mais je suis peiné de te voir partir sans être en règle avec Dieu. »

Rees ne put oublier ces paroles ; elles le poursuivaient inlassablement.

C'est à la lecture du livre remarquable de H. Drummond *Les lois de la Nature dans le monde spirituel* que la lumière commença de se faire en lui. L'auteur déclarait qu'il n'était pas arrivé à donner une définition de la vie avant d'avoir lu les ouvrages d'Herbert Spencer. Celui-ci démontre que toute vie dépend de son accord avec le milieu ambiant. Un enfant naît avec cinq sens et divers organes dont chacun correspond à son milieu ambiant : l'œil voit des images, l'oreille entend des sons, les poumons absorbent de l'air, etc. « Tant que je corresponds à mon milieu, je vis, écrivait Spencer ; mais si quoi que ce soit vient entraver cette relation, je cesse de vivre. La mort, c'est la rupture de la relation. » Drummond appliquait cette définition à Adam. Le Seigneur lui avait dit que le jour où il lui désobéirait il mourrait certainement. Était-il mort ?... Oui, spirituellement parlant, selon Spencer, car, tout en continuant à exister physiquement, il avait perdu le contact avec Dieu et ne pouvait le retrouver. Il fallait, pour qu'il revive, que quelqu'un meure à sa place.

À cette lecture, la première pensée de Rees fut celle-ci : Était-il en relation vivante avec Dieu ? Le Sauveur était-il aussi réel pour lui que sa mère ? Était-il une présence journalière dans sa vie, ou ne pensait-il à lui que dans les réunions de prière ? L'éloignement n'altérerait en rien sa communion de pensée avec ses parents, mais il n'en allait pas de même de sa relation avec Dieu. S'il venait à mourir, y avait-il en lui un être spirituel, né à la vie, et qui continuerait à vivre en relation avec l'univers spirituel de Dieu ? Ou n'y aurait-il pour lui que la mort ?

Les paroles que son cousin n'avait cessé de lui répéter lui revinrent à l'esprit : « Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. » Alors, dit Rees, je compris : je croyais au Sauveur, mais je n'étais pas né de lui. J'étais en dehors de ce Royaume et toute ma vie honnête, toute ma religion, n'avaient pu m'y faire entrer. »

Dès lors, sa bonne conscience religieuse était brisée, il n'avait pas une très grande conviction de péché, mais il savait qu'il y avait un fossé entre Dieu et lui. Aussi, le souci de sa destinée éternelle devint-il la préoccupation majeure de sa vie.

CHAPITRE 3 :

En présence du Ressuscité

Rees n'allait pas tarder à affronter, dans la réalité des faits, ce qui faisait l'objet de ses méditations. Il fut soudain terrassé par la fièvre typhoïde dont l'issue à cette époque était souvent fatale. Seul, loin des siens, face à la mort, il eut peur, pour la première fois : « Lorsque je dus envisager mon départ de ce monde pour l'inconnu, la terreur me saisit », dit-il plus tard, et il ajoute : « Dieu merci, mes parents n'étaient pas là pour me rassurer, ni aucune sympathie humaine pour me voiler l'éternité. Car on peut vivre au milieu d'une foule, mais on est seul quand on rencontre Dieu et qu'on fait face à l'éternité. »

Il supplia le Seigneur de le préserver de la mort. Son désir de faire fortune, de voyager, de voir du pays, avait disparu ; c'était la vie éternelle qu'il demandait à Dieu : « Donne-moi encore une chance, et je te consacrerai ma vie ! » Cette prière avait la force d'un vœu, et Dieu l'exauça. À peine l'avait-il prononcée, que Rees eut la certitude qu'il ne mourrait pas et, de fait, il entra rapidement en convalescence, mais il était un autre homme. « C'est quand je me suis vu dépouillé de tout et sur le point de pénétrer dans les ténèbres éternelles que j'ai entrevu, pour la première fois, ce qu'était la vie véritable : j'avais compris que tout ce que le monde pouvait offrir de meilleur ne conduisait qu'à la mort éternelle. Et je savais que je devais tout au Dieu qui m'avait délivré. »

Plus jamais, par la suite, Rees n'aborda à la légère la question de l'éternité ; il avait pris conscience de ce qu'était l'enfer : une séparation éternelle de Dieu.

Pendant sa convalescence, la gravité de sa récente expérience l'incita à examiner sa position avec un sérieux renouvelé. Il avait été délivré de la mort, non de la peur de la mort. L'incarnation, la mort expiatoire et la résurrection du Fils de Dieu étaient pour lui des vérités infiniment précieuses. Mais alors, pourquoi n'agissaient-elles pas réellement en lui ? Si Christ a vaincu la mort, pourquoi la redoutait-il encore ?... Ceux qui l'ont entendu parler de ces jours-là ne peuvent oublier la sincérité et la force de sa réponse : « J'ai découvert que, pour moi, le Christ n'était qu'un personnage historique, mais pas le Sauveur personnel qui pouvait me faire "passer sur l'autre rive". »

Jour après jour, pendant cinq mois, il poursuivit sa recherche : « J'aurais volontiers dépensé jusqu'à mon dernier centime, et parcouru d'un bout à l'autre ce vaste pays, pour trouver un homme capable de me montrer le chemin de la vie éternelle. » Il se rendit alors auprès de la seule personne qui, à son avis, pouvait lui donner la réponse qu'il cherchait, son cousin Evan Lewis, et fit pour cela les cent soixante kilomètres qui le séparaient de New Castle. Mais, bien que connaissant lui-même ce chemin, Evan ne réussit pas à l'indiquer clairement à Rees.

C'est à ce moment-là que Rees se rendit à Connellsville, en Pennsylvanie, où la « lutte » allait enfin se terminer. Il venait de s'y installer lorsqu'il apprit qu'un Juif converti, Maurice Reuben, était venu pour présider une campagne d'évangélisation. Le premier soir où Rees alla l'entendre, Reuben raconta comment il s'était converti et comment le Saint-Esprit lui avait « révélé le Calvaire ».

« J'avais souvent entendu parler du Calvaire, mais je ne l'avais jamais *vu* », déclara Rees, qui se trouvait ainsi ramené à ce qui l'avait tant frappé dans le témoignage de son cousin.

Maurice Reuben disait qu'il appartenait à une famille riche, qu'il avait eu tout ce que le monde pouvait offrir, sa seule ambition étant de gagner beaucoup d'argent (il était alors directeur, avec son frère, de la firme « Salomon et Reuben », un des plus grands magasins à succursales de Pittsburg). Cependant, la façon de vivre d'un de ses clients l'impressionnait à tel point qu'il finit par lui dire : « Vous avez dû naître heureux ! »

— « Oui, répliqua le client, lors de ma seconde naissance, quand j'ai accepté le Seigneur Jésus-Christ et suis "né de Dieu" » (1 Jean 3. 9). Par ma première naissance je n'étais pas plus heureux que vous. »

Ce témoignage fit une telle impression sur Reuben qu'il acheta un Nouveau Testament et se mit à le lire. Il fut frappé par le fait que tous ceux qui avaient suivi Jésus étaient Juifs : Jean-Baptiste, qui le présentait comme « l'Agneau de Dieu », Pierre, Jacques et Jean, les principaux disciples. C'est donc à un Juif que Jésus avait dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Mais son émotion fut à son comble quand il arriva à l'histoire du jeune homme riche (Luc 18. 18-24). Reuben comprit que, de même que Jésus avait demandé à ce riche Israélite du 1^{er} siècle de vendre tout ce qu'il avait pour hériter la vie éternelle, de même, c'était à lui, Israélite du 19^e siècle, qu'il adressait maintenant le même appel. À moins de tout quitter, il ne lui serait pas possible de recevoir le don de Dieu, tant il était encombré de

richesses. Il se trouvait donc devant un choix décisif : pour devenir disciple de Jésus, il lui fallait, à son tour, accepter de tout perdre... et il était trop tard pour rebrousser chemin.

Comme Reuben prononçait ces paroles, Rees les fit siennes ; elles résonnaient avec force dans son propre cœur : lui non plus ne pouvait plus reculer.

Reuben regarda la situation en face et calcula ce qu'il lui en coûterait : sa femme allait peut-être le quitter, son frère l'exclurait de leur affaire et aucun Juif ne le suivrait. S'il perdait tout, c'est qu'il le voudrait bien... Enfin, un jour qu'il se rendait au magasin, il entendit une voix lui dire et lui redire : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. » (Jean 14. 6). Soudain, la vérité jaillit en lui comme une lumière éblouissante : il accepta le Christ... et entra dans la vie.

Il parla de son expérience autour de lui, en particulier à son frère. Selon le testament de leur père, il perdait tout droit à son héritage s'il changeait de religion. Toutefois, son frère lui offrit sa part dans leur affaire, soit un million quatre-cent mille francs s'il acceptait de quitter Pittsburg et de se retirer dans le Montana⁴. Mais il répondit : « C'est à Pittsburg que j'ai reçu la lumière, c'est à Pittsburg que je lui rendrai témoignage. »

Tard dans la soirée, des agents de la police secrète se présentèrent à son domicile et l'emmenèrent au poste de police. Le surlendemain, deux médecins vinrent l'examiner et le questionnèrent au sujet de la voix qu'il avait entendue. « Me croient-ils fou ? » se demanda-t-il. Deux heures plus tard, des gardes de l'hôpital psychiatrique vinrent le chercher et le conduisirent dans une salle où se trouvaient vingt-neuf aliénés. L'amertume de sa situation l'accabla. La perspective de ce qui l'attendait lui semblait au-dessus de ses forces ; il tomba à genoux au pied de son lit et répandit son cœur devant le Seigneur. Il perdit conscience du temps qu'il passa ainsi ; il eut la vision du Calvaire et vit se succéder toutes les étapes de la crucifixion. À la vue des souffrances du Sauveur, il oublia les siennes. Comme il contemplait la Croix, le Maître lui dit : « Dois-je être seul à porter la Croix ? » Le cœur brisé, Reuben répondit : « Non, il y a une croix pour chacun, il y en a une pour moi. »

À partir de ce moment, il ne fut plus le même homme. Au lieu de se plaindre de son sort, il se mit à prier pour ses vingt-neuf compagnons de salle, et il dit au Seigneur : « Laisse-moi souffrir pour toi. Quelle que puisse

être l'épreuve que j'aie à subir, je ne me plaindrai plus. »

Deux semaines plus tard, son frère vint le voir et lui reprocha l'acte insensé qui l'avait amené dans un tel endroit. « Sois raisonnable, lui dit-il, pars d'ici et rends-toi dans le Montana ! »

— Ainsi, cette offre tient toujours ?... Ce n'est donc pas pour raison de santé qu'on me retient ici ? s'exclama Reuben qui ne manquait pas de clairvoyance.

Des amis chrétiens avec lesquels il était en relation firent ouvrir une enquête en vue de sa libération. La justice avait été saisie de l'affaire, un procès était en cours. Le juge fit appeler le médecin et lui demanda pour quelles raisons cet homme avait été interné comme malade mental. « Parce qu'il a entendu une voix » répondit-il. — « L'apôtre Paul n'en a-t-il pas entendu une, lui aussi ? », répliqua le juge, qui était chrétien. « Interner un homme sous ce prétexte, c'est faire affront au drapeau américain ! »...

Ainsi Reuben fut remis en liberté au bout de six semaines.

Le juge lui conseilla de porter plainte contre ceux qui avaient contribué à son internement.

« Je n'en ferai rien, mais je prierai pour eux », répondit Reuben ; après quoi il traversa le prétoire et tendit la main à son frère, qui lui tourna le dos. Il alla ensuite vers sa femme qui en fit autant...

Il loua une petite chambre à Chicago et y vécut solitaire, mais en communion avec le Seigneur. Au cours des deux années qui suivirent, il ne mangea pas toujours à sa faim, mais, par son ministère, bien des personnes furent amenées au Christ. Un an après, sa femme vint l'entendre au cours d'une réunion en plein air et elle se convertit. Il eut alors la joie de voir pour la première fois son petit garçon, qui était né peu après leur séparation.

Sa femme se déclarait prête à reprendre la vie commune, à condition toutefois qu'il consentît à gagner sa vie en travaillant, comme les autres chrétiens.

Rude combat !... La proposition de sa femme paraissait raisonnable ; d'autre part, son cœur débordait de tendresse pour son petit garçon, de sorte que cette épreuve lui fut encore plus difficile que la première. Mais il savait que le Seigneur l'avait appelé à renoncer aux usages de la vie du monde pour vivre uniquement par la foi, dans une totale consécration à son service. Il essaya de parlementer avec le Seigneur mais ne reçut qu'une seule réponse : « Tu veux donc retourner en Égypte ? »⁵ Une fois encore, la Croix se dressait devant

lui ; il s'en chargea, et il accompagna sa femme et son fils à la gare, le cœur déchiré. Mais, comme le train s'éloignait, il lui sembla que Dieu inondait son âme d'une joie surnaturelle.

Il passa encore trois ans sans revoir sa femme. Puis, au cours d'une réunion, elle eut à son tour la révélation de la Croix. Alors elle déclara qu'auparavant, tout en étant croyante, elle n'était pas disposée à partager la vie de sacrifice de son mari, mais qu'à présent, pour servir Dieu, elle était prête, s'il le fallait, à mendier son pain de porte en porte. Leur ménage se reforma et elle devint pour Reuben, dans son ministère, une admirable collaboratrice.

Ce qui, jusqu'alors, avait empêché Rees Howells de passer par une telle conversion, c'était le fait que beaucoup de ceux qui se disaient « nés de nouveau » ne menaient pas une vie plus sainte que la sienne. Comment donc pouvait-il croire qu'ils possédaient quelque chose qui lui manquait ?

Pourtant, il lui était arrivé de dire au Seigneur : « Si je rencontre quelqu'un qui met réellement en pratique le Sermon sur la Montagne, je me rends. » Reuben avait à peine terminé son récit, que le Seigneur demanda à Rees : « N'est-ce pas là celui que tu cherches ?... »

Laissons Rees raconter lui-même ce qui lui arriva :

« Pendant que Maurice Reuben parlait des souffrances du Sauveur, moi aussi, j'ai vu la Croix. Il me semblait être à ses pieds depuis longtemps ; je pleurais à chaudes larmes, comme s'il était mort pour moi seul. J'étais bouleversé : j'avais redouté la mort, et je le voyais mourir !... Mes parents m'aimaient profondément, ils étaient les êtres les plus chers que j'eusse au monde, mais ils n'étaient pas morts pour moi ! Lui avait donné pour moi sa vie ; comparé au leur, son amour était aussi élevé que les deux le sont au-dessus de la terre. Il m'avait conquis, brisé, et chaque fibre de mon être s'élançait vers lui. Je l'aimais de toutes mes forces. »

Alors il me dit : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe... Puis-je entrer chez toi comme je l'ai fait pour Reuben ? J'ai remplacé pour lui femme, fils, maison, commerce, et le reste du monde... Veux-tu aussi m'accepter ? » Je répondis : « OUI ». Il est entré, et tout a changé dans ma vie. J'étais né à un monde nouveau ; je me trouvais dans le Royaume de Dieu, et le Créateur était devenu mon Père. Il me faisait don de la vie éternelle, ce don qui ne peut s'acheter à aucun prix.

Je rentrai chez moi. Tout me semblait lourd et terne : l'ami qui m'avait accompagné à la réunion et n'y avait rien trouvé d'extraordinaire, les gens

autour de moi... Le Seigneur seul comptait pour moi. Il était « le plus beau des fils des hommes » (Psaume 45. 3). Son amour m'avait toujours environné, certes, mais, avant la rencontre de ce soir-là, il n'avait éveillé aucun écho en moi. Maintenant, je débordais d'amour pour lui. Le monde entier était terne, mais, autour de sa personne, tout était sainteté, pureté, lumière.

Je fus complètement transformé. Aucun de mes amis ne put jamais comprendre ce qui m'était arrivé. Tout ce qui appartient au monde naturel se détachait de moi. Il ne s'agissait pas d'un nouveau point de doctrine que j'aurais soudain découvert. Non : j'avais vu Golgotha. Il ne s'agissait pas d'une adhésion à une quelconque théorie. Non : simplement, le voile avait été enlevé, mes yeux s'étaient ouverts et *voyaient* le Seigneur.

Le monde entier m'apparaissait comme placé sous la malédiction ; je ne voulais plus rien de lui.

L'amour du Sauveur m'était révélé. Une révélation, cela ne s'explique pas. Je sus avec certitude que le Seigneur Jésus, et Dieu son Père, auraient plutôt souffert eux-mêmes que de me laisser souffrir. Aucun amour naturel ne peut être comparé à cet amour-là. Le Seigneur ne s'était pas contenté de me porter secours, de loin : non ; il était venu prendre ma place. Tout autre amour, en comparaison, me semblait terriblement mesquin et égoïste. Je voyais l'amour de Dieu, tellement patient, au cours des siècles sans nombre de l'éternité...

Quand on reçoit le Seigneur, on reçoit l'amour de Dieu. Cet amour inondait mon être et ne m'a plus jamais quitté. Il venait habiter en moi, et, à travers moi, il aimerait les hommes pécheurs comme il m'aimait moi-même. Je n'aurais pas à faire d'effort pour aimer les autres : le Seigneur en faisait-il pour m'aimer ? Personne ne serait un ennemi pour moi : n'avais-je pas été moi-même son ennemi, avant d'être « réconcilié » ?

Si je vivais désormais dans son Royaume, je vivrais pour la miséricorde, la bonté, l'amour des autres. L'amour de Dieu, qui ruisselait en moi, pouvait-il faire du mal à qui que ce fût ? J'avais quitté le monde et sa folie, j'étais né à la vie du Royaume, où il n'y a de place que pour l'amour de Dieu. Peut-on imaginer une vie plus belle que celle-là sur la terre ? »

Rees n'a jamais cessé de considérer le jour de sa « naissance spirituelle » comme le plus important de sa vie. C'est aussi ce jour-là qui décida de la fin de son séjour aux États-Unis. Certes, il n'oublia jamais qu'il avait trouvé le Sauveur aux États-Unis et par l'intermédiaire d'un Juif. Il se sentait donc

redevable envers le peuple de Dieu d'une dette, dont il devait s'acquitter par la suite. Mais il avait le sentiment d'avoir à rendre témoignage en premier lieu à ses compatriotes qui l'avaient instruit des choses de Dieu.

Une tentation imprévue, relative à son ancienne faiblesse à l'égard de l'argent, lui rendit claire la nécessité de retourner dans son pays : le directeur de l'entreprise où il travaillait l'estimait beaucoup. Il lui offrit donc un autre poste, accompagné d'un salaire élevé, même pour l'Amérique. Mais ce nouveau travail aurait requis davantage de son temps. Rees dit alors à son ami qu'il allait partir aussi vite que possible :

« L'offre du directeur me tente, expliqua-t-il. Or, j'ai promis au Seigneur de ne plus jamais vivre pour l'argent. »

Ainsi, la vie nouvelle en Jésus-Christ se substituait rapidement à l'ancienne. Lui qui était parti pour « voir le monde », il avait vu ! Il avait vu ce que le monde a connu de plus grand depuis la Création : la Croix de Jésus.

⁴ Montana, État de l'ouest des États-Unis, dans les Montagnes Rocheuses, à environ trois mille kilomètres de Pittsburg. N.d.t.

⁵ Allusion aux murmures des Hébreux contre Moïse et à leur intention de retourner en Égypte (Nombres 14. 1-4). N.d.t.

CHAPITRE 4 :

Le réveil du Pays de Galles

Rees revint au Pays de Galles à un moment crucial. C'était en 1904, au début du grand réveil. Sa récente expérience l'avait préparé à y prendre part.

« En peu de temps, raconte-t-il, le pays entier fut embrasé. Chaque Église était ébranlée jusqu'à ses fondations. Des hommes forts pleuraient sur leurs péchés, des femmes manifestaient une nouvelle ferveur. Les gens étaient saisis par la puissance du Saint-Esprit, comme le jour de la Pentecôte, au point qu'on les aurait crus ivres. Dans les cultes ou les réunions, tous priaient, chantaient, rendaient témoignage et déclaraient avec les apôtres : « Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu. » (Actes 4. 20) L'Église entière se réveillait, et chaque chrétien devenait soudain le « témoin » d'une expérience qui lui était propre. »

Les croyants authentiques ont toujours cru à la présence et à la puissance du Saint-Esprit dans l'Église. Mais, pour éprouver sa puissance, il leur fallait d'abord se libérer, par la prière, de tout ce qui lui fait obstacle, en particulier la résistance à son action et le refus de pardonner. En revanche, l'obéissance aux sollicitations de l'Esprit et la confession publique de Christ faisaient descendre la bénédiction divine.

Les réunions se déroulaient librement, sans directeur officiel ; mais on avait conscience d'une direction invisible, et cela dès le premier cantique. Les orateurs étaient parfois interrompus par une prière ou par un chant spontané, mais l'harmonie n'en était nullement troublée. Certes, ces réunions étaient bruyantes, ardentes et chargées d'émotion, mais il s'agissait simplement de la joie provoquée par la libération du péché. Comme quelqu'un s'en plaignait à un vieux prédicateur, il répondit qu'il préférerait le bruit de la ville au silence du cimetière !

Le réveil montrait ce que peut faire le Saint-Esprit d'un groupe de croyants qui ne sont « qu'un cœur et qu'une âme », comme aux jours de la Pentecôte. « Nous savions déjà ce que Dieu avait pu accomplir par le ministère puissant de serviteurs consacrés, comme Moody ou Finney ; mais, dans le réveil du Pays de Galles, c'était à travers l'Église entière que se manifestait la puissance de Dieu. » Le mot d'ordre était : « Que l'Église s'humilie et que le monde soit sauvé ! »

C'était là le but unique du réveil. Jésus a dit qu'il y a de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent ; mais eux pouvaient ajouter que cette joie était aussi celle de l'Église pour chaque converti. Ainsi, à la joie du ciel répondait le cri de victoire qui s'élevait de la terre.

Sous l'action de l'Esprit, les plus faibles étaient revêtus de puissance et rendaient témoignage à « Celui qui a été livré pour nos offenses et qui est ressuscité pour notre justification » (Romains 4. 25). Des assemblées entières étaient émues jusqu'aux larmes et les gens, saisis d'angoisse, s'écriaient : « Que devons-nous faire pour être sauvés ? » (Actes 16. 30). Des multitudes faisaient l'expérience de la puissance du sang de Jésus pour purifier de tout péché.

Mais un problème grave se posa au fur et à mesure que le réveil progressait et que des milliers de convertis s'ajoutaient aux Églises. Il y avait, si l'on peut dire, plus de « nouveau-nés » que de « parents » pour prendre soin d'eux. Si les nouveaux convertis n'étaient pas affermis dans leur foi, le réveil risquait de n'être qu'un feu de paille. Passé le premier enthousiasme, beaucoup vivaient sur leurs sentiments et n'avaient pas encore appris à fonder solidement leur foi sur la Parole de Dieu. L'Ennemi en tira avantage ; certains se refroidirent et devinrent indifférents. Un combat spirituel commençait. C'est alors que de jeunes chrétiens, tels Rees Howells, qui, bien qu'encore inexpérimentés, étaient cependant un peu plus avancés que ces nouveaux convertis, se montrèrent fort utiles, en se chargeant de ces nouveau-nés du réveil, en les instruisant, en les conseillant, en priant pour eux. Mais ils eurent vite fait de découvrir combien l'Ennemi des âmes était puissant, et de constater que les armes charnelles étaient inefficaces dans cette lutte engagée « non contre la chair et le sang, mais contre les princes... de ce monde de ténèbres. » (Éphésiens 6. 12) Ce dont ils avaient besoin, pour ce ministère, c'était de la plénitude du Saint-Esprit, qu'ils n'avaient pas encore reçue. Comme Rees Howells l'a dit plus tard : « Le Saint-Esprit ne peut intercéder en faveur des saints dans ce présent siècle mauvais que par des croyants remplis eux-mêmes du Saint-Esprit. »

C'est ainsi qu'avec d'autres, Rees fut amené à ressentir profondément le besoin de la plénitude du Saint-Esprit. Rien ne manquait à la paix et à la joie qu'ils avaient trouvées en Jésus-Christ pour leur vie personnelle mais ils ne connaissaient pas le secret de la puissance pour le service de Dieu. « Nous reprochions aux nouveaux convertis leurs rechutes, mais, ce faisant, nous nous condamnions nous-mêmes, puisque nos prières étaient impuissantes à

les conduire à la victoire. Quelle tragédie !... Se trouver sans autorité en face de l'Adversaire, alors qu'il « criblait » les jeunes convertis comme le froment ! »

« Au chapitre 59 d'Ésaïe, il est dit que Dieu s'étonne de ne pas trouver d'intercesseurs, et nous nous sentions interpellés par ce verset. Nous nous trouvions dans la situation des disciples auxquels le Christ ressuscité avait dit : « Restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en-haut. » (Luc 24. 49) La Bible dit encore qu'après l'avoir adoré « ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. » Ainsi la joie avait précédé la puissance. Elle n'est donc pas la preuve de la plénitude du Saint-Esprit. Dans le réveil, nous possédions la joie, la joie ineffable de connaître le Seigneur ressuscité, et d'avoir l'assurance de la vie éternelle. Mais, en même temps, nous nous rendions compte de notre manque de puissance pour le service. »

CHAPITRE 5 :

L'Esprit-Saint prend possession de son « temple » **6**

À son retour d'Amérique, Rees s'était de nouveau installé chez ses parents, qui l'avaient accueilli avec joie. Mais au lieu de retourner à la fonderie d'étain, où travaillaient plusieurs de ses frères, il trouva un emploi à la mine, à environ deux kilomètres de chez lui, comme mineur de fond, travail particulièrement pénible.

Il consacrait ses loisirs aux activités du réveil avec d'autres amis. Mais ils sentaient croître en eux le besoin d'un approfondissement spirituel ; aussi décidèrent-ils de consacrer leur semaine de vacances, l'été 1906, à chercher la présence du Seigneur de façon plus intense, et de participer pour cela à la convention de Llandrindod qui est, au pays de Galles, ce qu'est pour l'Angleterre la convention de Keswick. Pour Rees, cette recherche allait aboutir à l'événement le plus révolutionnaire de sa vie après sa conversion.

Quelques jours avant le départ, il assista à une réunion à Brynamman. Une jeune femme lisait, au chapitre 8 de l'épître aux Romains, les versets 26 à 30. Elle lisait très lentement, de sorte que chaque mot avait le temps de pénétrer dans l'esprit des auditeurs : «...Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Tout en écoutant, Rees se disait : « Je sais que je suis "prédestiné selon la prescience de Dieu" et "justifié", mais suis-je "glorifié" ? » Cela le rendait perplexe et la question demeurait présente à son esprit : que signifie être glorifié ?

Deux jours plus tard, dans le train que l'emmenait à Llandrindod, comme il y pensait justement, il entendit une voix lui dire : « À ton retour tu seras un homme nouveau. »

— Mais je suis un homme nouveau !

— Non, tu n'es encore qu'un enfant.

Les autres occupants du compartiment chantaient le dernier cantique du réveil, le « Chant de gloire ». Mais Rees n'entendait pas ; il arpentait le couloir et ces paroles résonnaient à ses oreilles : « Tu seras un homme

nouveau. » Au cours de la première matinée de la convention, le prédicateur médita les versets 1 à 6 du chapitre 2 de l'épître aux Éphésiens : «... Dieu... nous a rendus à la vie avec Christ... nous a ressuscités... et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ. » Il attira l'attention de l'assemblée sur le fait que le Seigneur était apparu ressuscité aux disciples le matin de Pâques, mais qu'après la Pentecôte ; c'était le Christ *élevé à la droite du Père* que le Saint-Esprit leur avait révélé.

Alors le prédicateur posa la question : « Dieu vous a-t-il « rendus à la vie avec Christ ? » Vous a-t-il « ressuscités, pour vous faire asseoir avec lui dans les lieux célestes » ? En son for intérieur Rees répondit : « Je sais que j'ai été rendu à la vie avec Christ, mais je n'ai pas été élevé avec lui dans les lieux célestes où il exerce le pouvoir. »

À l'instant même, il eut la vision du Seigneur glorifié : « Aussi vrai que j'avais vu le Christ crucifié et le Christ ressuscité, je vis le Christ glorifié, et la voix que j'avais entendue dans le train me dit : « Voudrais-tu t'asseoir là-haut avec lui ? Il y a une place pour toi », et je me vis élevé avec lui. Je savais maintenant ce que signifiait être glorifié. Je le vis, comme Jean l'avait vu à Patmos, et j'en fus ébloui comme l'avait été l'apôtre Paul. Quand le Saint-Esprit nous révèle quelque chose, il s'agit d'une réalité et non du fruit de notre imagination. Toute la nuit qui suivit, je demurai en présence de Dieu et de mon Sauveur glorifié. Rien n'est assez beau dans la nature pour décrire cela. »

Le jour suivant, le même prédicateur parla du Saint-Esprit. Il montra clairement que – tout comme le Sauveur lui-même – le Saint-Esprit est une *personne* : il possède en propre intelligence, amour et volonté. En tant que personne, avant de venir habiter dans un homme, il faut qu'il puisse disposer librement du *corps* de cet homme, il doit recevoir de cet homme la permission de faire sa demeure en lui, dans son *corps*.

« Tandis que ce prédicateur parlait, dit Rees, le Saint-Esprit se révéla à moi ; je compris que c'était lui qui m'avait parlé la veille et m'avait montré ce séjour de gloire que les yeux naturels ne pourront jamais contempler. L'idée ne m'était jamais venue auparavant que le Saint-Esprit est une personne, tout comme le Sauveur, et qu'il doit prendre possession, pour y habiter, de notre corps de chair et de sang.

« En vérité, l'Église en sait plus sur le Sauveur qui n'a vécu que trente-trois ans sur la terre que sur le Saint-Esprit qui y séjourne depuis deux mille ans ! Jusqu'alors, comme la plupart d'entre nous, dans le réveil, je l'avais plutôt

considéré comme une « influence » agissant dans les réunions. Je n'avais jamais compris qu'il doit vivre dans des corps, comme le Sauveur a vécu ici-bas dans le sien. »

Ainsi, pour Rees Howells, sa rencontre avec le Saint-Esprit a été aussi réelle que sa rencontre antérieure avec le Sauveur. « Il me dit : « De même que le Sauveur avait un corps, moi aussi j'habite dans le temple purifié que représente le corps du croyant qui m'accueille. Je suis une Personne ; je suis Dieu. Je te demande de me donner ton corps pour qu'il soit mon temple et que je puisse m'en servir (1 Corinthiens 6. 19). Mais il doit m'appartenir sans réserve car deux personnes ayant deux volontés différentes ne peuvent jamais vivre dans le même corps. Veux-tu m'offrir le tien ? (Romains 12. 1). Si oui, c'est en tant que Dieu que je viendrai, et il faudra que tu t'en ailles ; je ne me mêlerai pas à ton *moi*. Il était donc clair qu'il n'accepterait pas de partage entre sa vie et la mienne. Je reconnus l'honneur qu'il me faisait en m'offrant d'habiter mon corps ; mais il y avait bien des choses qui m'étaient très chères, et je savais qu'il n'en garderait aucune ! Il allait tout changer. Toutes les parcelles de ma nature déchue devaient aller à la Croix afin d'être remplacées par sa propre vie et sa propre nature. Il s'agissait donc pour moi d'une capitulation sans conditions. »

Après la réunion, Rees se retira dans la campagne où il épancha librement son cœur : « J'avais reçu ma condamnation à mort, comme un prisonnier au banc des accusés. Pendant vingt-six ans, j'avais vécu dans mon corps, pouvais-je y renoncer si facilement ?... Qui pourrait, en l'espace d'une heure, renoncer à sa vie et la donner à un autre ? Il n'est pas facile de mourir ! Tout homme ne lutte-t-il pas de toute sa force contre la mort ? Je savais bien que notre nature pécheresse devait être crucifiée. Paul explique cela au chapitre 6 de Romains. Mais, dans la réalité concrète, il s'agissait d'une acceptation définitive et irrévocable. Malgré le désir que j'en avais, je ne pouvais m'y résoudre... Je pleurai pendant plusieurs jours et perdis trois kilos. Je voyais bien ce qu'il me proposait... Oh ! Que j'aurais voulu ne l'avoir jamais vu ! Il me rappela qu'il était simplement venu chercher ce que j'avais déjà promis au Sauveur, non en partie, mais en totalité. Comme il était mort pour moi, j'étais mort en lui, et je savais que la vie nouvelle était la sienne, et non la mienne ; j'avais compris cela depuis trois ans. Il ne faisait que me demander ce qui lui appartenait déjà, et je voyais bien que seul le Saint-Esprit pouvait vivre en moi une vie semblable à celle du Sauveur. Tout ce qu'il me disait m'attirait ; il ne restait qu'une question, celle de la perte que j'allais faire en me livrant à

lui.

Ma réponse ne fut pas immédiate, d'ailleurs il ne me le demandait pas.

Il me fallut cinq jours pour prendre ma décision et je les passai seul avec Dieu. La sainteté de Dieu me fut révélée, comme à Ésaïe, en même temps que la corruption de ma nature. Je ne parle pas de péchés particuliers, mais de la nature atteinte par la chute : j'étais corrompu jusqu'à la moelle ; il me fallait donc être purifié, car il y avait autant de différence entre le Saint-Esprit et moi qu'entre la lumière et les ténèbres.

« Rien dans ma vie n'a été plus réel que cette œuvre de purification à laquelle je fus soumis pendant cette semaine. Le Saint-Esprit avait entrepris en moi un travail de longue haleine ; il mettait à nu la racine de ma nature, le *moi* ; or, ce que l'on récolte vient de la racine. Pour que ma vie porte les fruits de l'Esprit, il fallait que l'Esprit devînt la racine. Nos péchés ont été expiés. Ce n'était donc plus à mes péchés qu'il s'attaquait, mais à mon *moi*, à ma nature corrompue depuis la Chute. Il ne pouvait se contenter d'une abdication superficielle ; il posait son doigt sur tout ce qui devait être changé en moi et il me fallait décider, de sang froid, si oui ou non j'en faisais le sacrifice. Il se refusait à enlever quoi que ce fût sans mon consentement ; mais chaque capitulation était aussitôt suivie d'une purification irréversible (Ésaïe 6. 5-7). Il ne pouvait être question de me prétendre purifié tout en restant mon propre maître : c'était un brisement, et le Saint-Esprit prenait le contrôle de mon être. Ce travail se poursuivit jour après jour. J'avais vécu comme un homme ordinaire ; le Saint-Esprit se présentait en tant que Dieu et me disait : « Désormais tu ne peux plus te permettre ce qu'un homme ordinaire se permet. »

L'expérience qu'il venait de faire à Llandrindod fut pour Rees le point de départ de tout un travail intérieur de sanctification, au cours duquel le Saint-Esprit substitua progressivement sa nature divine à la sienne. Il s'en prit d'abord à l'amour de l'argent, cette « racine de tous les maux », qui l'avait poussé à partir en Amérique, et lui dit qu'il voulait extirper de son cœur le goût de l'argent et l'ambition d'en posséder. Voici ce qu'en dit Rees : « Il me fallait en mesurer les conséquences : Désormais l'argent ne devait pas avoir plus d'importance pour moi qu'il n'en avait eu pour Jean-Baptiste ou pour le Seigneur. Jusqu'à un certain point, la question avait déjà été réglée lors de ma nouvelle naissance, mais à présent le Saint-Esprit s'attaquait à la racine. » Le combat dura la journée, mais le soir son attitude à l'égard de l'argent était radicalement transformée.

Vint ensuite la question du mariage : Rees devrait laisser le Seigneur décider et choisir, aussi dans ce domaine. « Je vis que je ne pourrais jamais consacrer ma vie à une autre personne et vivre exclusivement pour elle seule. Le Seigneur Jésus aurait-il pu donner sa vie et son attention à une seule personne, lui qui était venu pour sauver le monde entier ? Le Saint-Esprit agissait de même. Il prit beaucoup de temps pour me montrer ce que cela signifiait : la vie qu'il voulait vivre en moi serait une vie donnée aux autres. Étais-je prêt à accepter ? »

Parmi d'autres sujets qu'il aborda se trouvait l'ambition. Pouvait-elle se concilier avec la présence du Saint-Esprit en lui ?... Le Seigneur lui donna des exemples précis : « Suppose que tu sois appelé à diriger une mission dans une ville et qu'au même moment, dans la même ville, un effort identique soit organisé par d'autres, en sorte que des tensions risquent de se produire, ce sera à toi de te retirer. Suppose encore que vous soyez deux à poser votre candidature à un même poste, ce sera à toi de céder la place. Et le Saint-Esprit pourrait aussi t'appeler à une décision pareille en faveur d'un père de famille nombreuse, moins bien payé que toi. » Dans ces divers exemples, Rees voyait le Saint-Esprit prendre la place du prochain et assumer sa souffrance. Il acquiesça.

Le cinquième jour, le Saint-Esprit s'en prit à sa réputation. Comme il pensait aux hommes de la Bible remplis du Saint-Esprit, et particulièrement à Jean-Baptiste, le Seigneur lui dit : « Je puis donc vivre en toi une vie semblable à celle que j'ai vécue en lui. » Un naziréen portant un vêtement de poil de chameau et vivant au désert ! Rees avait à donner son assentiment, même en ce qui concernait un tel genre de vie, ou tout au moins ce qui en représentait l'équivalent moderne : « Si je vis en toi, et que je choisisse de vivre de cette manière, tu ne devras pas m'en empêcher », lui dit le Seigneur. Ainsi, Rees devait être prêt à être méprisé comme l'avait été le Sauveur lui-même.

Le vendredi soir, chaque point avait été mis en lumière. C'est en toute connaissance de cause que Rees avait à choisir entre des avantages passagers et les biens éternels. L'Esprit résuma ainsi la question : « Je ne te permettrai jamais d'entretenir aucune pensée égoïste ; la vie que je veux vivre en toi sera cent pour cent pour les autres. Pendant toute sa vie, Jésus n'a jamais agi dans son propre intérêt ; tu feras de même. Maintenant, *veux-tu accepter ?* » L'heure était venue de l'ultime décision.

Ce même soir un ami lui dit : « Pouvons-nous venir te trouver après la

réunion pour que tu nous parles de ta position en Christ ? » Aussitôt, le Saint-Esprit le prit à partie : « Comment le pourrais-tu ? Tu as vu la position des vainqueurs, mais tu ne l'as pas encore acceptée ! Voilà cinq jours que je t'en parle. Il me faut ta réponse ce soir à six heures, et rappelle-toi que ta volonté doit abdiquer. Je ne te permettrai jamais de t'esquiver ; tu iras où je t'enverrai, tu feras ce que je te dirai de faire. »

Voici comment Rees raconte la dernière manche du combat :

— Je te demande plus de temps pour réfléchir.

— Non ! tu n'auras pas une minute de plus !

À ces mots, j'eus l'impression qu'une bête sauvage se dressait en moi :

— Tu m'as donné une volonté libre, et maintenant tu me contrains de l'abandonner !

— Je ne te contrains pas, mais depuis trois ans, ne répètes-tu pas que tu ne t'appartiens plus et que tu désires donner ta vie au Sauveur aussi complètement qu'il a donné la sienne pour toi ?

Aussitôt je me repris, me rendant compte que j'avais insulté la Trinité.

— Pardonne-moi ! je ne me rendais pas compte de ce que je disais.

— Tu n'es pas obligé de renoncer à ta volonté ; mais à six heures je prendrai acte de ta décision. Passé ce délai tu n'auras plus le choix.

C'était l'offre ultime, ma dernière chance ! Le trône promis au vainqueur (Apocalypse 3. 21) et la gloire à venir parurent s'éloigner... Et j'allais refuser ?... Alors je dis :

— S'il te plaît, pardonne-moi ; je désire faire ce que tu me demandes.

Vint une seconde fois la question :

— *Veux-tu accepter ?*

Il était six heures moins dix. Je voulais céder mais je n'y arrivais pas. Dans une épreuve pareille, l'esprit travaille très vite ; dans un éclair, je pensai : Comment le *moi* pourrait-il abandonner le *moi* ?...

Six heures moins cinq... J'avais peur de ces cinq dernières minutes. Je pouvais compter les tic-tacs de l'horloge. L'Esprit-Saint reprit :

— Si tu ne peux te décider, veux-tu que je t'aide ? Consens-tu à ce que je te rende consentant ?

— Fais attention ! me souffla l'Ennemi, quand tu es en face d'une personne plus forte que toi, consentir à devenir consentant équivaut à se rendre !

Je regardai l'horloge, il était six heures moins une. J'inclinai la tête et je

dis : *Seigneur, j'accepte.*

Dans l'heure qui suivit, le Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité, descendit sur lui et lui donna ce verset : « Nous avons une libre entrée dans le sanctuaire par le sang de Jésus » (Hébreux 10. 19). « Aussitôt, dit Rees, je fus transporté dans un autre monde, dans le Sanctuaire céleste où vivent le Père, le Sauveur et le Saint-Esprit. C'est là que j'entendis Dieu me parler, et que je vis depuis lors. Quand le Saint-Esprit remplit un cœur, c'est pour y habiter à jamais... Gloire au sang de Jésus ! »

« Combien j'adorais la grâce de Dieu ! C'est Dieu qui, par sa grâce, nous amène à la repentance. C'est lui qui m'avait aidé à abandonner ma volonté. Au cours de la semaine, il m'avait demandé certaines choses que j'avais pu lui donner parce que j'en étais le maître ; mais quand il m'avait demandé mon être tout entier, mon *moi* et ma volonté propre, j'avais découvert que cela m'était impossible, jusqu'au moment où il était venu lui-même à mon secours. »

Un témoin oculaire nous a dit qu'aucune parole ne peut décrire la petite réunion de ce soir-là. La gloire de Dieu s'y manifesta. Rees entonna le cantique : « Il y a une puissance dans le sang de Jésus⁷ » et ils chantèrent sans arrêt pendant deux heures... « Puis, de neuf heures à deux heures trente du matin, le Saint-Esprit seul nous parla. Il nous révélait l'extraordinaire amour de Dieu et il exaltait le Sauveur. »

« En me réveillant le lendemain matin, dit Rees, je me rendis compte que le Saint-Esprit était venu faire sa demeure en moi comme un hôte permanent, qu'il me conduisait dans la « salle du festin » et déployait au-dessus de moi « la bannière de son amour » (Cantique des cantiques 2. 4). Il m'est impossible de décrire les torrents de joie qui m'inondèrent. »

Rees Howells n'était pas doué pour parler en public ; il était de nature calme et réservée ; mais le Saint-Esprit délia sa langue et lui communiqua son assurance. Ce matin-là, sous la tente de la convention, une réunion d'actions de grâce réunit une assistance de près de mille personnes, dont environ deux cents pasteurs. La première personne que Rees aperçut était son propre pasteur, dont la présence eût suffi d'ordinaire à l'empêcher de prendre la parole !... Pourtant, au cours de la réunion, il se leva et déclara avec calme et clarté que le Saint-Esprit, qui était descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte, était descendu sur lui aussi, et que les conséquences en seraient les mêmes ; il leur demanda d'en être les témoins. L'effet produit par ses paroles

fut tel qu'au cours de la semaine suivante, plusieurs centaines de personnes renoncèrent à entendre un prédicateur de renom pour venir demander à Rees comment le Saint-Esprit était entré en lui. C'était là le premier flot de ces « fleuves d'eau vive » qui, selon la parole de Jésus, « couleront du sein » de ceux en qui l'Esprit demeure (Jean 7. 38).

[6](#) Il s'agit de notre corps (1 Corinthiens 3. 16 et 6. 19). N.d.t.

[7](#) Cf. « Sur les Ailes de la Foi » N° 609. Refrain : « Je suis fort, oui plus que vainqueur, par le sang de Jésus, mon Sauveur ». N.d.t.

CHAPITRE 6 :

L'amour pour les déshérités

Quand le divin jardinier prend possession d'un terrain, il a un double but : le cultiver à fond et obtenir une récolte abondante. Toutefois, si le sol est en friche, il lui faut le travailler morceau par morceau. Nous allons maintenant le voir au travail dans sa nouvelle acquisition.

La première parcelle qu'il mit en culture chez Rees Howells fut sa vie de prière. Il avait l'habitude d'adresser à Dieu des prières générales ; mais, lui eût-on demandé s'il s'attendait à recevoir une réponse, qu'il eût été fort embarrassé. Maintenant, l'Esprit lui disait : « La raison d'être de la prière, c'est de recevoir ce pour quoi l'on prie ; veille à ne rien perdre des réponses que je te donne ! » Il lui dit également que, pour être efficace, la prière doit être *dirigée*, qu'il ne lui fallait donc plus prier pour n'importe quoi, selon sa fantaisie, mais uniquement pour ce que le Saint-Esprit lui mettrait sur le cœur.

Autre leçon importante jointe à celle-là : Rees ne devait jamais demander à Dieu d'exaucer sa prière par l'intermédiaire d'une autre personne, s'il pouvait être lui-même l'instrument de cet exaucement. En particulier, s'il s'agissait d'une question d'argent, c'était *le sien* qui devait être engagé en premier lieu. À quoi bon passer des heures à demander à Dieu de pourvoir aux besoins financiers des sociétés de mission, ou d'autres œuvres, si l'on n'est pas disposé à être, pour sa part, l'instrument de la réponse ? C'est pour cela que le Seigneur est souvent « fatigué de nos paroles ». Il faut laisser de côté les requêtes pieuses et mettre en pratique l'évangile, dans son sens le plus concret.

La première prière de ce genre que le Saint-Esprit confia à Rees concernait un jeune homme appelé Will Battery. Il était venu dans la région quelques années auparavant pour y vivre avec son oncle, après avoir été atteint d'une méningite qui l'avait laissé dans un piteux état. Là-dessus, il s'était mis à boire et son état n'avait fait qu'empirer. Depuis deux ans, il ne dormait plus dans un lit, il passait les nuits dans la chaufferie de la fonderie d'étain ; il était sale, jamais rasé et marchait pieds nus dans des chaussures non lacées. On était en plein réveil et les conversions étaient nombreuses, mais personne n'était parvenu à l'atteindre. C'est pour cet homme qu'à sa grande surprise,

Rees s'aperçut que le Saint-Esprit le poussait à intercéder ; il devait prier pour Will Battery jusqu'à sa guérison et sa conversion, l'aimer « non en paroles et avec la langue, mais en action et en vérité. » (1 Jean 3. 18)

« Je n'aurais jamais songé à l'aimer, dit Rees, mais quand le Saint-Esprit intervient, il apporte avec lui l'amour même du Sauveur, à tel point qu'il me semblait pouvoir donner ma vie pour cet homme. Pourtant, à vues humaines, il aurait été le dernier avec lequel j'aurais choisi de passer mes loisirs, surtout à la fonderie ! »

Il lui consacra donc ses moments de liberté, ses dimanches, et s'en fit un ami. Il avait plus de joie, disait-il, à tenter de le gagner à Christ qu'il n'en éprouvait à la chapelle parmi les autres croyants. Il traversait avec lui le village, mais, une fois ou deux, il eut honte, parce que les gens se retournaient pour les regarder. « Cela me valut, dit-il, une réprimande du Seigneur ! »

Environ dix jours avant Noël, l'Esprit demanda à Rees quel cadeau il désirait, puisque c'était le premier Noël depuis qu'il avait pris possession de sa vie. Rees n'hésita pas : « Qu'une bénédiction soit accordée à Will !... » Mais, dès ce jour, le jeune homme disparut !... « Je l'ai cherché dix jours de suite « comme une mère cherche son enfant », car je ne connaissais pas encore les voies du Saint-Esprit qui voulait m'amener à me confier davantage en lui.

« Or, la veille de Noël, Battery vint me chercher ! J'entends encore ses pas et je ressens encore l'émotion qu'ils me causèrent !... Je n'avais pas la moindre idée de l'amour du Saint-Esprit pour une âme perdue, avant qu'il n'en aimât une à travers moi. Quelle soirée nous avons passée ensemble !

« Le lendemain, j'eus la joie de passer mon premier Noël – depuis mon baptême dans le Saint-Esprit⁸ – dans la fonderie, avec ce jeune homme, et cela de dix heures du matin à six heures du soir. Ma mère m'avait donné un panier contenant un repas de Noël pour nous deux, mais ma joie était si grande que je ne pouvais manger. Battery mangea le tout ! À quatre heures, il me demanda s'il pouvait m'accompagner à la réunion. Quelle joie de m'y rendre en sa compagnie ! Je ne le lui avais moi-même jamais demandé, par crainte de le mettre dans l'embarras. »

Certes, le travail de régénération ne se fit pas en quelques semaines ou en quelques mois. Cependant, étape par étape, Will progressait, et le jour vint où Rees put lui trouver un logement et lui procurer du travail à la mine. Cela

n'alla pas sans quelques problèmes ! Ainsi Rees fut un jour convoqué par la logeuse hérissée : Battery s'était mis au lit avec ses vêtements de mineur, bottes comprises ! Rees eut la présence d'esprit d'offrir aussitôt à cette dame d'envoyer à ses frais les draps à la blanchisserie !

Le jour vint pourtant où les membres de l'Église virent, non sans étonnement, Battery assister aux réunions, correctement habillé. Mais il fallut encore trois ans avant la victoire définitive. Rees put enfin le persuader de retourner chez sa mère, qui était chrétienne et priait pour lui depuis des années.

« Ainsi, dit Rees Howells, j'ai commencé par le commencement, en m'attachant à un seul ; mais si l'on peut en aimer un, on peut en aimer plusieurs, et si on en aime plusieurs, on peut les aimer tous ! »

Le deuxième effort d'intercession que le Saint-Esprit inspira à Rees concernait un homme qui se faisait appeler Jim Stakes et qui se nommait en réalité James Thomas. Ce fut aussi l'occasion, pour le Saint-Esprit, de donner à Rees sa première leçon concernant les « dons princiers » : « Puisque mon argent appartient maintenant à un Nouveau Propriétaire, il faut que l'ancien propriétaire lui laisse toute latitude en ce qui concerne le montant des dons. Or, le Nouveau Propriétaire est de nature beaucoup plus généreuse que l'ancien ! Ce dernier a vécu si longtemps « en Égypte », puis « dans le désert » et selon la Loi, qu'il est habitué à ne donner que la dîme, au grand maximum. Aussi, quand le Nouveau Propriétaire veut faire des « dons princiers », il commence par s'assurer que l'ancien a vraiment abdiqué ; si c'est le cas, il n'y aura aucun conflit par la suite quand il s'agira de sommes importantes. »

En l'occurrence, Jim Stakes servit de test.

Cet homme était tombé si bas qu'on disait communément : « Ce que Jim Stakes refuserait de faire, le diable lui-même ne voudrait pas s'en charger ! » C'était un ivrogne invétéré ; aussi, grande fut l'émotion quand on le vit se lever, au cours d'une réunion de réveil, ployer sous une profonde conviction de péché, et demander à Dieu de le sauver. Il avait toute une maisonnée d'enfants, et son ivrognerie l'avait réduit à la misère. Rees ne l'avait rencontré qu'une fois, mais il le connaissait de réputation. Or, un matin, pendant qu'il était en prière, cet homme « se dressa soudain » devant lui... « Jamais, jusqu'alors, je n'avais connu un tel combat spirituel pour le salut d'une âme. Pendant une heure, tout ce que j'ai pu faire, c'est de laisser le Saint-Esprit prier pour lui à travers moi. Je voyais Satan l'attaquer et je

comprenais que, s'il pouvait le faire retomber, ce serait une des meilleures façons de contrecarrer le réveil. Il s'agissait donc d'une lutte entre Dieu et Satan pour une âme, et je dis au Seigneur que j'étais prêt à faire n'importe quoi pour qu'il soit gardé. »

Ce même soir, quelqu'un frappa à sa porte... Ô surprise, c'était Jim Stakes ! Il venait de faire trois kilomètres pour lui raconter que ce matin-là, à dix heures, alors qu'il travaillait à la mine, Rees Howells s'était « dressé devant lui » et que le Seigneur lui avait dit d'aller le trouver. Or c'était exactement l'heure à laquelle Rees avait « vu » Jim Stakes et avait été amené à le porter dans la prière.

« Avez-vous des ennuis ? » demanda Rees.

Certes, il en avait beaucoup !... Il devait deux années entières de loyer ; le matin même, l'huissier était venu mettre les scellés sur ses meubles et on allait les emporter.

Deux années de loyer ! Cela faisait beaucoup d'argent. Après un moment d'hésitation, M. Howells lui dit : « Je vais vous donner une année de loyer, et j'ai un ami qui, je pense, vous donnera le reste. » Il se dirigea vers l'escalier pour chercher l'argent, mais il n'avait pas atteint l'étage que le Saint-Esprit l'apostropha : « Ne m'as-tu pas dit ce matin que tu donnerais *tout* ce que tu as pour le sauver ? Pourquoi donc ne lui donnes-tu que la moitié de ce qui lui est nécessaire ? Le Sauveur n'a-t-il pas payé *toute* ta dette pour te libérer ? » Rees fit demi-tour, descendit en courant l'escalier et dit à Jim : « Je regrette de ne vous avoir offert qu'une année de loyer ; c'est le loyer des deux années que je vais vous donner et, en plus, tout ce dont vous avez besoin, afin que vous soyez libéré, et que Satan ne puisse plus profiter de cette situation pour garder sur vous son emprise. »

« Comme je prononçais ces paroles, déclara plus tard R. Howells, la joie du ciel m'envahit et je découvris « qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir » (Actes 20. 35). La somme en question s'élevait à mille quatre cents francs.

Le soir même, Rees emmena Jim chez un ami pour prier. Chemin faisant, il lui demanda si sa femme était convertie. N'avait-elle pas remarqué le changement qui s'était produit en lui, et n'en était-elle pas heureuse ? « Oh oui ! répliqua Jim, mais elle n'est pas convertie ; d'ailleurs, elle n'a pas de vêtements convenables pour aller à des réunions. » Rees reçut alors, par le Saint-Esprit, la certitude qu'elle allait à son tour être touchée par la grâce et se convertir.

Le dimanche suivant, Rees se rendit chez eux et la trouva profondément convaincue de son péché : le « don princier » l'avait bouleversée et le Saint-Esprit l'avait conduite au pied de la Croix, où elle découvrit qu'une dette plus grande encore avait été payée pour elle à un prix infiniment plus élevé : le sang précieux de Jésus.

Dès lors, c'est au foyer de Jim que Rees et ses amis commencèrent à tenir des réunions, le samedi et le dimanche soir. Beaucoup d'autres se joignirent à eux, et plusieurs, parmi les plus bas tombés, se donnèrent au Seigneur.

Dans cette récente expérience de la vie dans le Saint-Esprit, Rees était heureux d'être en communion d'esprit avec son oncle Dick. Quand il était revenu de Llandrindod, bon nombre de croyants n'avaient pas pu admettre ce qu'il leur avait dit de la nécessité de cet abandon total au Saint-Esprit, et certains s'y montrèrent opposés ; mais Dieu lui fit trouver en son oncle quelqu'un de même cœur et de même esprit. On aurait pu penser que, de tous les chrétiens de la région, l'Oncle Dick était celui qui avait le moins besoin de consentir à cet abandon total. Il était invalide depuis vingt-six ans, incapable de parcourir plus de quelques mètres et de lire plus de quelques minutes. Il avait accepté son infirmité comme étant la volonté de Dieu pour lui. Il passait chaque jour des heures à prier ou à se faire lire la Bible par un des membres de sa famille. Avant le réveil, alors que le niveau spirituel du pays était si bas, il s'était joint à la prière de beaucoup d'autres en vue d'un renouveau, et il s'était grandement réjoui quand l'exaucement était venu.

Néanmoins, il se rendait compte qu'il lui manquait encore quelque chose. Avant le réveil, même parmi les membres les plus vivants des Églises, rares étaient ceux qui avaient compris que la vie éternelle était un don gratuit du Seigneur et qui possédaient l'assurance du pardon de leurs péchés. Et, même depuis le réveil, le fait que la personne divine du Saint-Esprit pouvait faire sa demeure dans le corps du croyant était ignoré de beaucoup, y compris de l'Oncle Dick. Il désirait vivement plus de puissance dans la prière, mais n'en avait jamais découvert le secret.

Il s'était beaucoup réjoui de la conversion de Rees, et celui-ci continuait à considérer son oncle comme son guide spirituel le plus sûr ; c'est à lui que, tout naturellement, il alla faire part de l'expérience qu'il avait faite à Llandrindod. Pourtant, il ne s'agissait pas, cette fois, d'une visite facile, car le Seigneur avait révélé à Rees que c'était à lui d'inviter son oncle à faire, à son tour, l'expérience de la plénitude du Saint-Esprit ; jusqu'alors, le cadet avait l'habitude d'être béni par l'aîné ; les rôles, maintenant, devaient être

intervertis.

Mais l'oncle Dick était prêt. Pendant que Rees lui parlait de cette bénédiction et du prix à payer – à savoir l'abandon total et sans réserve de sa volonté à Dieu – il comprit qu'il y avait là une parole venue de Dieu et conforme à la vérité des Écritures. Il mit trois semaines à régler la question. À chaque visite de Rees, il lui disait : « Je suis certain d'y parvenir dans quelques jours. » Lorsqu'il y parvint, ce fut une glorieuse victoire.

L'exemple de l'oncle Dick nous prouve qu'un homme peut être pieux et fidèle tout en ayant encore besoin de la plénitude du Saint-Esprit ; cela montre aussi qu'une totale abdication de sa volonté à Dieu ne lui est pas plus facile qu'à tout autre !

Désormais, et pendant de nombreuses années, la communion spirituelle entre l'oncle et le neveu demeura très profonde ; ils formaient une véritable équipe et combattaient ensemble dans la prière. L'oncle continua à prier ses huit heures par jour ; mais il y avait une différence : auparavant, il priait pour tous les sujets qui se présentaient à lui, mais, depuis son baptême dans le Saint-Esprit, ses prières, comme celles de Rees, étaient guidées ; elles avaient des objectifs précis, et obtenaient des réponses sûres.

⁸ Littéralement : « après que le Saint-Esprit fût venu en moi ». L'expression « baptême du Saint-Esprit » n'était pas alors courante comme aujourd'hui. N.d.t.

CHAPITRE 7 :

D'un village où le réveil avait échoué

À un kilomètre environ de la maison de Jim Stakes se trouvait un village où il n'y avait ni chrétien, ni lieu de culte ; à l'époque du réveil, on avait commencé à y tenir des réunions de prières, mais elles ne tardèrent pas à être abandonnées.

Après la conversion de Jim et de sa femme, le Seigneur dit un jour à Rees : « Puisque tu as eu tant de joie à venir en aide à ces deux-là, n'aimerais-tu pas en faire autant pour un village entier ? Mais, si tu t'y rends, j'aurai encore une leçon à t'apprendre, c'est que tu dois être le premier à souffrir. » Ce qui voulait dire qu'il serait là comme un père qui porte le poids des peines de sa famille ; ou comme un bon berger qui donne sa vie pour ses brebis.

Le Saint-Esprit lui montra que le Sauveur avait pris notre place et porté nos péchés, nos maladies et nos fardeaux. S'il se rendait dans ce village, il devrait permettre au Saint-Esprit de révéler à travers lui, et de façon concrète, l'amour du Sauveur pour tous. Pendant le réveil, ces gens avaient eu l'occasion d'entendre les meilleures prédications, et ils n'en avaient pas été touchés. À présent, le Seigneur y conduisait son serviteur pour être le premier à y souffrir ; tous ceux qui étaient dans la peine devraient pouvoir faire appel à lui pour les tirer d'affaire.

Ainsi, un dimanche matin, Rees Howells, son ami Johnny Lewis, Mlle Élisabeth Jones – qui devint plus tard Mme Howells – et d'autres jeunes chrétiens se rendirent au village. Le spectacle qui s'offrit à eux les stupéfia : on avait sorti des tonneaux de bière et les gens buvaient, jouaient à des jeux d'argent ou à d'autres jeux. On avait, à juste titre, nommé cet endroit : « la rue du feu de l'enfer ». Quant à Rees, il n'avait qu'une seule pensée : le Saint-Esprit était présent, et il avait le pouvoir de chasser les démons et de pardonner les péchés.

Cela se vérifia dans la première maison où il entra : la femme qui lui ouvrit ne tenait pas à laisser voir qu'elle cuisait son pain le dimanche, aussi le laissa-t-elle brûler dans le four. Quand Rees apprit la chose, il retourna chez elle, lui dit qu'il revenait pour la dédommager du tort qu'il lui avait causé, et

laissa vingt francs sur la table.

Les habitants du village ne tardèrent pas à apprendre que cette bande de jeunes qui travaillaient à la mine ou à l'usine ne se contentaient pas de belles paroles... La femme au pain brûlé offrit sa maison pour des réunions. Elle et son mari, tous deux alcooliques, furent les premiers à se convertir. La femme, en particulier, devint une des chrétiennes les plus fidèles du village.

Le Saint-Esprit fit comprendre à Rees qu'il devait « vivre la Bible » et la mettre en pratique devant tous. C'est ainsi qu'il devait se vêtir plus simplement pour ne pas attirer l'attention sur lui. Il avait rapporté d'Amérique une montre en or et en avait offert une à chacun des membres de sa famille ; maintenant, il ne devait plus porter la sienne. « Si tu dois être le premier à souffrir, tu ne peux pas posséder ce que ces gens ne peuvent se payer. » La plupart des gens du village étaient pauvres. L'Esprit-Saint lui rappela le Sermon sur la Montagne : « Donne à celui qui te demande ! »... « Quiconque est dans le besoin a des droits sur toi... Tu m'as tout donné, je m'en servirai pour eux, ils y ont droit autant que toi. »

L'événement le plus sensationnel fut la conversion du « meneur » des ivrognes du pays. Rees priait pour lui depuis longtemps et demandait au Seigneur une occasion de l'approcher. Cet homme voyait bien que l'amour de Dieu se manifestait à l'égard des autres, mais il n'en avait pas encore fait lui-même l'expérience. Voici comment l'occasion se présenta : il y avait eu une histoire louche hors du village ; cet homme y avait été mêlé et l'affaire devait passer au tribunal. Alors le Seigneur dit à Rees : « Voici l'occasion, offre-lui d'arranger les choses. » Il alla donc le trouver chez lui et lui demanda : « Seriez-vous content que nous puissions régler cette affaire à l'amiable ? Si la partie adverse est disposée à accepter un dédommagement en espèces, me permettriez-vous de m'en charger à votre place ? »

L'autre resta bouche bée. C'était un « dur », qu'aucun discours n'aurait pu toucher ; mais quand il vit l'amour de Dieu manifesté de cette manière, il en fut touché à vif et complètement désarçonné. Il reconnut ses torts, commença à fréquenter les réunions et à manifester un réel amour pour les autres.

En peu de temps, une douzaine de personnes se convertirent.

On organisa des réunions régulières, et même une école du dimanche et une section de l'Espoir². Ceux qui délaissaient les cafés pour chercher le Seigneur étaient si nombreux que Rees et ses camarades comprirent qu'ils devaient leur consacrer tous leurs loisirs. Ils tenaient cinq réunions par

semaine et passaient les autres soirs à visiter les familles. L'œuvre du Saint-Esprit s'étendit bien au-delà de ce village, il y eut bientôt des convertis dans tous les environs. Il y avait une telle puissance dans ce ministère qu'on disait : « Attention ! Si Rees Howells visite une maison, quelqu'un ne tardera pas à s'y convertir !... »

Rees disposait de son salaire hebdomadaire à la mine et possédait quelques économies, mais il comprit qu'à ce rythme son argent serait vite épuisé. C'est alors que l'Esprit-Saint lui donna à la fois un ordre et une promesse. Au jeune homme riche le Seigneur avait dit : « Vends tout ce que tu as, distribue l'argent aux pauvres, puis viens et suis-moi ! » Et, à tous ceux qui l'avaient suivi, il avait promis : « Personne n'aura laissé maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et de l'évangile, sans recevoir *au centuple* maintenant, en ce temps-ci » (Marc 10. 29). Donc, se dit Rees, si je donne cent francs, le Seigneur m'en promet dix mille. Est-ce possible ? Si oui, que vienne au plus vite le jour où je n'aurai plus un sou !... Mais est-ce que c'est vrai ?... L'idée s'empara de son imagination – non le fait d'être sans argent, mais la possibilité de le récupérer, et au centuple, selon cette promesse.

Vint le jour où il entama son dernier billet. Le Saint-Esprit lui dit alors : « Coupe les ponts et appuie-toi sur la promesse ! » C'était lui demander une confiance totale en Dieu. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire ! Il lui avait été bien plus facile de donner mille francs quand il était au large que de voir la fin de ce dernier billet et de ses économies. « Le diable se mit à me plaindre et tenta de me dissuader, en me présentant toute sorte d'arguments : "Agir ainsi, c'était faire un pas dans les ténèbres ; sans argent, je ne pourrais même pas me rendre à une convention, ou à une réunion analogue." Mais l'Esprit-Saint me montra que si Dieu me voulait quelque part, il m'en donnerait certainement les moyens. C'est dans la situation inverse que se trouve le risque, car, quand on a de l'argent, on peut s'en aller sans consulter Dieu, comme Jonas qui avait pu payer son voyage pour s'enfuir loin de lui ! De fait, nous ne pouvons être vraiment "esclaves de Dieu" (Romains 6. 22) tant qu'il ne contrôle pas notre argent. »

Alors Rees « se jeta à l'eau » et découvrit une vérité précieuse : Dieu intervient lorsque nous sommes au bout de nos moyens. Il se rendit compte qu'en fait, il avait désormais le droit de s'en remettre à Dieu pour les besoins qu'il ne pouvait satisfaire lui-même, tout comme les villageois avaient eu des droits sur son argent pour satisfaire les leurs.

La semaine suivante, il eut besoin de quarante francs ; il put dire à Dieu, dans la prière, qu'il ne se serait pas adressé à lui s'il les avait eus lui-même, et que c'était pour son œuvre. L'argent arriva. Quelle joie de découvrir qu'ayant renoncé aux ressources limitées de l'homme, il pouvait disposer de celles du Seigneur qui sont illimitées ! « Les promesses de Dieu me tenaient lieu de compte en banque aussi bien que de monnaie courante. Je n'avais plus besoin d'emporter mon argent avec moi car je savais où se trouvait le « trésor », et comment y puiser ! »

La plus dure épreuve qu'ils eurent à traverser au village fut la menace d'une grève imminente. La précédente avait duré huit mois et avait plongé les ouvriers dans une grande misère. Or, celle-ci risquait d'être aussi longue. Tandis que ce souci pesait sur Rees, le Seigneur lui posa une question : « Veux-tu permettre au Saint-Esprit d'accomplir, par ton moyen, pour les habitants du village, ce que tu ferais pour ta propre famille ? » La Bible promettait le pain et l'eau (Ésaïe 33. 16). En ferait-il autant pour les habitants du village, en y ajoutant du fromage, du thé et du sucre ?... Rees savait que les deux épiciers lui feraient crédit, alors qu'ils n'en faisaient pas aux villageois. À combien s'élèverait la dépense ? Pouvait-il aller jusqu'à deux mille francs ? Comment se lancer dans une telle entreprise ? Ce ne fut que le dimanche soir, veille du début de la grève, qu'il se décida. Au cours de la réunion, il déclara : « Il se peut que cette grève dure neuf mois, mais aucun de vous ne manquera de ce que Dieu a promis. Ne soyez donc ni troublés, ni effrayés ! »

Une telle bénédiction descendit sur eux, ce soir-là, qu'ils mirent fin à la réunion et sortirent en plein air : « Il nous semblait que nos chants montaient jusqu'au ciel et que les anges descendaient vers nous. »

Le lendemain matin, Rees rencontra par hasard un incrédule notoire, qui se mit d'emblée à critiquer l'inefficacité de l'Église et à proférer des injures contre la direction de la mine, responsable, selon lui, du déclenchement de la grève. « Et vous, lui demanda Rees, qu'allez-vous faire pour venir en aide aux ouvriers et à leurs familles ? » Puis il lui dit ce que le Seigneur lui avait fait promettre aux gens du village, la veille au soir. L'homme en resta muet ; c'était là un christianisme contre lequel il n'avait pas d'argument. Il n'était pas encore remis de son étonnement que le vendeur de journaux vint à passer avec la nouvelle que la grève avait pu être évitée.

Pendant trois ans, chaque soir, après son travail, Rees Howells se rendit à pied jusqu'à ce village, distant de trois kilomètres. Le mauvais temps ne

l'arrêtait pas. Un soir qu'il rentrait chez lui, trempé jusqu'aux os, après avoir traversé la lande dénudée sous une pluie battante, son père lui dit :

— Je n'y serais pas allé ce soir, même pour mille francs !

— Moi non plus ! répondit Rees.

[9](#) Ligue antialcoolique d'inspiration chrétienne destinée aux enfants. N.d.t.

CHAPITRE 8 :

Les clochards

Tout jeune serviteur de Dieu doit apprendre à tenir son corps en bride et, les premiers temps de son entraînement, il doit se soumettre à une discipline stricte : « Si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la... » (Matthieu 5. 30).

Dans le cas de Rees, Dieu s'en prit d'abord à un penchant bien naturel : il aimait bien... manger !

À ce moment-là, il se trouvait en train de prier pour une certaine convention contre laquelle l'Ennemi s'acharnait, et le Seigneur l'appela à consacrer une journée à la prière et au jeûne ; c'était là quelque chose de nouveau pour lui, habitué qu'il était à quatre repas copieux par jour. Il ressentit un choc quand il comprit qu'il ne devait pas déjeuner ce jour-là ; il se demandait, non sans inquiétude, s'il s'agissait d'un fait unique ou si Dieu allait en exiger chaque jour autant !

Quand vint midi, il était à genoux dans sa chambre, mais pendant l'heure qui suivit, il ne put prier. « Je ne savais pas que j'étais à tel point l'esclave de mon estomac ; mon agitation était la preuve de l'emprise qu'il avait sur moi, sinon pourquoi faisais-je tant d'histoires ? »

À une heure, sa mère l'appela ; il répondit qu'il ne déjeunerait pas ; mais, en bonne mère, elle insista : « Cela ne te prendra pas beaucoup de temps !... » L'alléchant fumet qui montait jusqu'à lui eut raison de sa résistance, et il descendit. Mais, quand il regagna sa chambre, après le repas, il ne put retrouver la présence de Dieu ; il restait sous le coup de sa désobéissance : « Je me sentais dans la situation de l'homme au jardin d'Éden... Je sortis et marchai longtemps dans la montagne, maudissant le « vieil homme » qui était en moi. Il me semblait que si Dieu me supprimait le déjeuner jusqu'à la fin de mes jours, il aurait raison. Certains penseront peut-être qu'il ne s'agissait là que d'une peccadille ; mais si l'on a accepté d'être un instrument docile entre les mains de Dieu, il ne peut être question de lui désobéir ou d'agir à sa guise... J'ai beaucoup pleuré, me demandant s'il me permettrait jamais de retrouver sa présence, jusqu'au moment où il me dit : « Je te pardonne, mais tu ne dois pas rester impuni : Quand tu prieras ce soir, de six heures à neuf heures, tiens les mains levées » (Exode 17. 11 ; 1 Timothée 2. 8). Plus on est

près de Dieu, plus nous paraît grave le moindre péché. »

Après cela, Rees se priva plusieurs jours de déjeuner afin de passer cette heure avec Dieu. « Du moment où je remportai la victoire dans ce domaine, ce jeûne ne me fut plus difficile du tout ; et ce n'était, du reste, qu'une étape en vue d'un autre appel. Tant que nous désirons très fort une chose, nous ne pouvons en détacher notre esprit. Quand nous avons accepté d'y renoncer, il se peut que Dieu nous la rende ; mais alors cette chose-là n'a plus d'emprise sur nous, nous la dominons. »

Quelques mois à peine après le début de son ministère au village, le Seigneur confia à Rees une tâche nouvelle à laquelle ces leçons l'avaient manifestement préparé : il le chargea de s'occuper des clochards, ces hommes qui erraient dans la région, sans foyer et sans travail. À chacun de ceux qui passeraient à la mission, Rees et ses amis devaient offrir une occasion de changer de vie. Pour eux les premiers, cela devait être une démonstration pratique de ce qu'était l'amour de Dieu envers tout pécheur, fût-ce le plus indigne. L'Esprit leur montra très clairement ce qu'ils devaient faire : donner à chacun d'eux de nouveaux habits, lui trouver du travail, un logement, et régler son loyer jusqu'à ce qu'il ait touché sa première paye. En somme, ils avaient à mettre en pratique les paroles d'Ésaïe : « Partage ton pain avec celui qui a faim et fais entrer dans ta maison les malheureux sans asile ; si tu vois un homme nu, couvre-le... » (Ésaïe 58. 7)

« Dans notre premier amour pour le Seigneur, nous avons critiqué ceux qui ne croyaient pas que la Bible était littéralement vraie ; or, maintenant, l'Esprit nous contraignait de tirer les conséquences pratiques de notre conviction ! Le Sermon sur la Montagne établissait les lois du Royaume de Dieu, et nous devions les appliquer à la lettre : "Si quelqu'un veut prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau... donne à celui qui te demande... Aimez vos ennemis..." (Matthieu 5. 40-44). J'eus vite fait de découvrir que l'Esprit voulait m'amener à aimer les moins aimables. Pour que je puisse aimer un clochard comme mon propre frère, il fallait que mon cœur naturel et mon amour humain soient échangés contre la nature et l'amour de Dieu. Aider les gens du village était un jeu d'enfant en comparaison du secours à porter aux clochards, car c'était des gens qui ne faisaient rien pour "s'aider eux-mêmes" et qui, le plus souvent, n'appréciaient pas l'aide des autres. Cependant, je devais agir avec chacun d'eux comme s'il était mon propre frère. »

Le jour même où ils avaient reçu cette nouvelle mission, un clochard, attiré par les chants, entra dans la salle où se tenait leur réunion. Il avait traîné

pendant des mois sur les routes, sans travail ni logis. L'accueil qu'il reçut le bouleversa. Un des chrétiens lui fournit un logement et lui trouva du travail. Deux jours après, un autre se présenta. « Des nouvelles de ce genre se répandent comme celles de la radio. En peu de temps, il en arriva un nombre plus important que nous n'avions prévu. Pourtant nous ne pouvions pas les en empêcher ; tant qu'ils venaient de leur propre mouvement, nous ne nous sentions pas le droit de les renvoyer. Plutôt que de les appeler « clochards », je préférerais leur donner le nom de « prodigues » que le Seigneur employait à leur égard. L'apôtre Jean m'apprit que l'on ne peut aimer le Sauveur lui-même davantage que le plus petit de ceux pour lesquels il est mort. » (1 Jean 4. 20)

Ainsi l'Esprit dévoilait de plus en plus à son serviteur le secret de l'intercession, à savoir l'identification de l'intercesseur à ceux pour lesquels il prie. C'est pourquoi il avait demandé à Rees de se lier avec Will Battery, au détriment de son orgueil, et qu'il l'avait rendu responsable des dettes de Jim Stakes, aux dépens de son porte-monnaie ; maintenant, il l'appelait à partager les souffrances physiques des abandonnés, ce qui allait affecter son corps. Il lui fallait apprendre, dans la mesure du possible, à ressentir leurs impressions et à partager leur genre de vie. Les clochards n'ont pas la nourriture abondante des autres gens ; Dieu demanda à Rees de se mettre à leur régime. Comme les asiles de l'État leur fournissaient deux repas par jour, il devait se contenter d'autant, c'est-à-dire de deux repas, composés de pain, de fromage et de soupe. Ses jeûnes de midi l'y avaient heureusement préparé !

Il va de soi que le fait d'habiter chez ses parents ne lui simplifiait pas la tâche. Sa mère n'était nullement disposée à le voir vivre ainsi tout en continuant son dur métier de mineur. Mais il insista en citant, comme argument, l'exemple des quatre jeunes gens de Babylone qui, après leurs jours d'abstinence, « avaient meilleur visage et plus d'embonpoint que tous les autres » (Daniel 1. 15). Sa mère finit par consentir, mais l'histoire raconte qu'avec son ingéniosité maternelle, elle rendait la soupe du soir aussi nourrissante que possible !

Rees prenait un repas à six heures trente du matin, l'autre à dix-sept heures trente, après sa journée de travail à la mine, et avant de partir au village. Au début il lui fut dur, physiquement et moralement, de manger à la même table que les autres tout en ayant une nourriture différente. « Les suppositions allaient bon train ; on se demandait, non sans méfiance, comment tout cela finirait et dans quel but j'agissais ainsi. Nous n'avions jamais, ni eux ni moi,

rencontré d'homme appelé à jeûner ainsi, et la plupart pensaient que l'expérience ne durerait pas. Mais en moins de quinze jours, le Seigneur avait si bien changé mes goûts que je préférais ces deux repas aux quatre que je prenais auparavant. Toute fringale disparut et, durant toute cette période, je me portais comme un charme, je n'eus jamais la moindre migraine, et mon corps était en pleine forme. »

Rees vécut ainsi pendant deux ans et demi.

Pourvoir aux besoins des clochards engloutit bientôt tous les revenus de la petite équipe missionnaire et ils durent s'engager plus à fond dans la vie par la foi. La parabole de l'ami importun (Luc 11. 1) devint pour eux un fait d'expérience, avec cette différence que l'homme de la parabole n'avait dérangé son ami qu'une seule fois, tandis qu'eux devaient le faire presque chaque soir ! Ils faisaient ainsi l'expérience de ce qu'Evan Hopkins avait l'habitude d'enseigner concernant les trois attitudes de la prière : « se débattre », « se cramponner », « se reposer ». Prenons l'exemple d'un naufrage ; tous les passagers ont été précipités dans la mer. Dans un premier temps, ils se débattent dans l'eau, luttant contre les vagues, et ont besoin d'être secourus ; deuxième position : ils se cramponnent au bateau de sauvetage, ils sont hors d'affaire, mais ne peuvent aider personne car leurs mains ne sont pas libres ; enfin, troisième position : ils sont assis dans le bateau, leurs deux mains sont libres pour venir en aide aux autres.

C'est dans cette attitude de repos dans la foi que se manifestait la délivrance.

« Lorsque nous avons commencé à venir en aide aux clochards, nous avions toujours peur qu'ils n'arrivent en plus grand nombre que ne nous le permettaient nos ressources de la semaine, et qu'ainsi nous ne puissions pas subvenir à leurs besoins. Cette peur nous troublait. D'ailleurs, nous nous aperçûmes rapidement que nous étions débordés, et c'est justement là que le Seigneur nous attendait : il nous fallait comprendre que Dieu interviendrait si nous lui faisons confiance. Le Saint-Esprit permit que nous échouions une ou deux fois, afin que nous cessions de nous 'débattre' » et d'agir par nous-mêmes ; nous nous sommes alors 'cramponnés' aux promesses de Dieu, l'implorant de venir à notre secours, ce qu'il n'a jamais manqué de faire. Après plusieurs expériences difficiles, nous sommes parvenus à la position de 'repos'. Tels des garçons de restaurant, nous ne nous inquiétions pas du nombre des clients : qu'il en vînt dix, quinze ou vingt, c'était au « patron » à se procurer ce qui était nécessaire, ce n'était pas notre affaire ! Nous avons

même demandé au Seigneur d'envoyer tous les « clients » qu'il voulait... Chaque quinzaine, après nous être réunis et avoir vidé nos poches, nous allions régler la facture de l'épicier. Une fois, nous savions que la note serait lourde. Un de nos frères, qui ne gagnait rien parce qu'il était malade, nous dit : « J'ai honte de n'avoir que cinquante centimes. Dois-je les donner ? » – « Oui, ce sera la pite de la veuve » avons-nous répondu (Marc 12. 42). Une fois dans le magasin, on nous tendit la facture et voici, les cinquante centimes complétaient exactement la somme nécessaire ! Ce soir-là nous avons appris à ne pas mépriser les petits dons. À maintes reprises, nous avons reçu, au centime près, l'argent dont nous avons besoin, et cela nous donnait plus de joie que s'il y avait eu cent francs de trop ! »

En l'espace de trois mois, plusieurs de ces hommes purent être secourus ; chacun d'eux recevait de nouveaux habits, un emploi, un logement décent. Quelques-uns reçurent en plus la vie éternelle !

Un soir, seize d'entre eux participaient à la réunion ; ils étaient bien habillés et chantaient de tout leur cœur : « Tout va bien pour mon âme. » Un frère assis à côté de Mr Howells chuchota : « Oui, et pour leur corps aussi ! »

Ceux-là seuls qui ont entrepris un travail de ce genre en connaissent le prix. Tel clochard revendait le costume qu'on lui avait donné, puis venait en demander un autre... Une vieille femme, avilie par l'alcool, errait dans les rues et prétendait avoir des « visions » ! On lui trouva un logement ; mais, quand elle fut atteinte d'une pneumonie, ni son fils, ni sa fille ne voulurent la soigner. Rees la veilla toute une nuit ; quand il rentra, le lendemain matin, sa mère elle-même lui reprocha « d'avoir passé la nuit entière à soigner cette vieille pécheresse. » Rees dut lui rappeler que le Père céleste nous a reçus « sans rien d'autre que nos vêtements souillés. » (Ésaïe 64. 5)

Une autre fois, il trouva une maison pour une famille de clochards et du travail pour le mari. Une autre famille étant venue solliciter de l'aide, Rees demanda à la première de partager avec elle la maison, qui était assez grande pour les deux.

— Comment ? lui répondit-on, vous voulez que nous recevions ces clochards chez nous ? !

Sans un mot, Rees se mit en quête d'une autre maison.

« Après de nombreux mois passés à cette "école de la foi", le Saint-Esprit mit dans nos cœurs un tel amour pour ces gens que nous eussions préféré manquer de tout plutôt que de les savoir dans le besoin. Certes, nous avons

éprouvé bien des déceptions, mais elles faisaient partie de notre formation, et Dieu les permettait dans ce but. Certains d'entre eux n'appréciaient pas du tout la bonté que nous leur témoignions, de même que nous n'avons pas toujours apprécié celle du Seigneur, mais souvent "attristé le Saint-Esprit" (Éphésiens 4. 30) et "foulé aux pieds... le sang de l'alliance" (Hébreux 10. 29). »

C'est chez lui que Rees allait affronter la dernière épreuve relative aux clochards. Il avait pris l'habitude d'emporter au village tous les vêtements usagés. Sa mère disait en plaisantant qu'après avoir eu naguère un débarras rempli de vieux habits, elle ne pouvait plus trouver un morceau de tissu pour mettre une pièce ! Mais les choses se gâtèrent quand les clochards commencèrent à envahir la maison. Le Seigneur avait dit à Rees de ne pas accepter pour lui dans sa propre maison une meilleure place que celle qui leur y était offerte. « Je savais qu'en les renvoyant je renvoyais le Sauveur, et je sentais venir l'orage. Peut-être me faudrait-il partir de la maison ? » Un soir, la crise éclata. Quelques membres de la famille menacèrent de quitter la maison si les choses devaient continuer ainsi. Chaque fois qu'ils rentraient du travail, ces clochards étaient là ; ils s'asseyaient dans le fauteuil de leur père et ne se levaient même pas quand celui-ci rentrait ! Ils ajoutèrent qu'ils ne voulaient pas se sentir responsables de ce qui pourrait arriver à leur mère quand elle était seule... « Ce fut là, dit Rees, une des pires épreuves de ma vie : c'est l'unité du foyer paternel qui risquait de se briser. Mais mon père reçut du Seigneur cette réponse pleine de sagesse : « Si je renvoie les clochards, accepterez-vous que j'empêche vos amis de venir ? Chez nous, chacun peut amener ses amis ; eh bien, si Rees en est au point de n'avoir plus que des clochards pour amis, ils doivent être libres de venir aussi ! » La partie était gagnée, et le plus surprenant dans cette affaire, c'est qu'aucun clochard ne revint chez nous par la suite ! »

CHAPITRE 9 :

Comment « **lier l'homme fort ?** » 10

Un soir que Rees et ses amis revenaient du village, ils dépassèrent un groupe de femmes qui ne venaient jamais aux réunions. Manifestement, elles avaient bu. Un des membres du groupe de Rees s'écria : « Où trouver la puissance capable de transformer ces gens-là ? » C'était un défi, que Rees Howells releva sur le champ. L'Esprit lui suggéra de repérer celle qui menait la bande – elle avait une triste réputation et buvait beaucoup – et d'intercéder pour elle en demandant à Dieu que, pour Noël, elle soit gagnée à la vie du Royaume.

La chose était nouvelle. Certes, Rees avait vu bien des ivrognes se convertir, mais le Seigneur avait toujours agi à travers ses contacts personnels avec eux. Cette fois, au contraire, il ne connaissait pas cette femme ; le Seigneur lui dit de ne pas chercher à exercer sur elle la moindre influence personnelle, et de n'avoir recours qu'à la prière. Ce serait une véritable épreuve de force. À travers sa prière, le Saint-Esprit allait-il manifester la puissance libératrice de la Croix, en brisant le pouvoir que le diable exerçait sur cette femme, et accomplir ainsi ce que déclare le Sauveur : « lier l'homme fort et piller ses biens » (Matthieu 12. 29) ? Si cette preuve visible de la défaite de Satan était acquise, le Saint-Esprit pourrait alors remporter la victoire, à travers lui, sur une plus grande échelle. Pour encourager Rees, l'Esprit lui rappela cette promesse : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez et cela vous sera accordé. » (Jean 15. 7) Tout dépendait donc de la fermeté de sa position en Christ.

Cette attitude spirituelle devait prendre une telle place dans la vie de prière et d'intercession de Rees Howells qu'il vaut la peine de voir ce que le Saint-Esprit lui enseigna à ce sujet. Le verset cité plus haut (Jean 15. 7) montre clairement que la promesse est sans limites, mais que son accomplissement dépend de la position de l'intercesseur par rapport à Christ, autrement dit, de l'obéissance à l'ordre qu'il nous donne : « demeurez en moi ». C'est pourquoi, chaque fois qu'il fallait intercéder dans telle ou telle situation, R. Howells parlait de la nécessité de garder une ferme position *en* Christ. Le verset qui nous donne la clé de cet ordre se trouve dans 1 Jean 2. 6 : « Celui qui dit qu'il demeure en lui doit aussi marcher comme il a marché lui-

même. » En d'autres termes, cela signifie que nous devons permettre au Saint-Esprit de vivre en nous la vie que le Sauveur aurait vécue s'il s'était trouvé à notre place.

C'est en demeurant chaque jour à l'écoute de Dieu, un temps déterminé, pendant toute la durée de l'intercession, que Rees se maintenait dans cette position. Le Saint-Esprit lui parlait alors à travers la Bible, lui révélant chacun des pas en avant qu'il devait faire, en particulier dans l'obéissance aux « lois du Royaume » telles que Jésus les a données dans le Sermon sur la Montagne. Pour « demeurer dans l'amour du Sauveur », il faut « garder ses commandements » (Jean 15. 10). Le Saint-Esprit sondait son cœur et mettait en lumière tout ce qui, dans sa vie quotidienne, dans ses actions et ses motivations, devait être confessé et purifié par le sang de Jésus (1 Pierre 1. 22-23). Mais, plus qu'à des imperfections visibles, c'est à sa nature même que s'en prenait le Saint-Esprit, à son *moi* où ces imperfections avaient leurs racines. La même faute ne devait pas être répétée ; Dieu insistait sur ce point particulier jusqu'à un changement radical. Rees ne pouvait jamais accéder à la présence de Dieu avant d'avoir obéi à ce qui lui avait été révélé la veille.

Ce même chapitre 15 de Jean nous montre clairement la nécessité de demeurer en Christ. La vie est dans le cep. Tant que le sarment demeure uni au cep, la vie du cep se communique à lui et le fait fructifier. Autrement dit, la puissance est en Christ. Dans la mesure où l'intercesseur demeure uni à lui, sa puissance agit par l'intercesseur et accomplit l'œuvre nécessaire.

Ainsi, dans la mesure où Rees Howells continuerait, jour après jour à demeurer en lui, il serait de plus en plus conscient de l'action de l'Esprit dans cette bataille contre l'Ennemi, en vue de la victoire définitive, et il recevrait la certitude absolue de cette victoire. L'Esprit lui dirait alors que l'intercession était achevée, et qu'il pouvait attendre, dans la louange et la confiance, la manifestation visible de la délivrance.

Il y a donc des degrés et des étapes dans la position que l'évangile appelle « demeurer en Christ ». Plus est intime la communion avec le Christ ressuscité, plus sa puissance peut s'exercer à travers l'instrument qu'il s'est choisi, et plus l'intercesseur remporte de victoires et acquiert d'autorité dans le monde spirituel. La position de Rees en Christ dépendait donc de la lumière intérieure qu'il recevait de Dieu un jour après l'autre ; en ce sens, on pouvait la considérer comme *parfaite* et s'attendre à une victoire, bien qu'il eût encore de nombreux progrès à faire pour ressembler davantage au Sauveur.

Dès la première semaine de ce combat spirituel, le Seigneur lui parla pendant la nuit : « Il commença à s'occuper de ma nature et à me révéler des tendances dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence, et cela en sondant profondément mes motivations. Cela ressemblait à une mort quotidienne, et je me demandais souvent s'il ne m'était pas possible de battre en retraite ! » Mais à mesure qu'il obéissait, il se sentait purifié : « À la fin de la seconde semaine, je m'étais habitué à cette discipline, et je pouvais voir le Saint-Esprit lier le diable. Je ne tardai pas à comprendre que je ne luttais pas "contre la chair et le sang, mais contre les esprits méchants dans les lieux célestes." » (Éphésiens 6. 12) Dans les semaines qui suivirent, comme il « obéissait promptement au Saint-Esprit en toute chose », il eut des heures de merveilleuse communion avec le Seigneur. À la fin de la sixième semaine, l'Esprit lui dit que la victoire était assurée : « Je pouvais maintenant m'attendre à voir cette femme faire un pas décisif. »

Le soir même – et non sans une vive émotion – il l'aperçut, pour la première fois, à la réunion de plein air, et il put dire à Satan : « Je sais, maintenant, que le Saint-Esprit est plus fort que toi, car tu as été vaincu au Calvaire. »

Rees ne fit rien pour l'influencer, mais elle ne tarda pas à assister aux réunions de maisons. Un grand nombre de gens qui avaient entendu parler de l'intercession dont elle était l'objet attendaient de voir ce qui allait se passer. Il s'agissait maintenant, pour Howells et ses amis, de *louer* le Seigneur *avant* que la victoire ne soit visible. Pendant les six semaines qui précédaient Noël, le Saint-Esprit ne permit plus à Rees d'intercéder pour cette femme. « Cela n'alla pas sans luttes, car l'Adversaire nous pressait de prier pour elle, mais une telle prière aurait été la prière du doute. »

Pendant tout ce temps, il n'y eut, chez cette femme, aucun signe extérieur de repentance.

Le matin de Noël, Rees reçut la parole suivante : « Allez et prenez possession ! »¹¹, « C'était pour moi l'occasion de faire la même expérience que des hommes comme Moïse, lorsqu'ils annonçaient un événement avant qu'il ne fût visible... Aucun doute ne m'effleura, ce jour-là ; je passai toute la journée à louer le Seigneur, ne regardant ni cartes ni cadeaux de Noël, car mon cadeau, c'était cette victoire !... »

Lorsque l'heure de la réunion arriva, la femme était présente, mais comme beaucoup de gens avaient amené leurs enfants, il y avait du bruit. Ce n'était en aucune façon le genre d'atmosphère qui pouvait inciter quelqu'un à se

repentir ! Et pourtant, au beau milieu de la réunion, cette femme se jeta à genoux et supplia Dieu de lui pardonner. C'était une victoire d'un grand prix, et cette conversion fut solide.

Peu de temps après, Rees Howells fut en mesure de vérifier encore une fois qu'un grand secret lui avait été révélé.

Le directeur d'une usine du voisinage – qui se vantait pourtant de ne s'être jamais agenouillé pour prier – avait été touché par ce qui avait été fait pour les clochards, et il leur donnait du travail dans son usine. À chacun de ceux qui se présentaient, il avait l'habitude de dire : « Vous vivez aux crochets de ces jeunes gens, n'est-ce pas ?... Eh bien, vous entrerez demain à l'usine ! » Sa femme s'était convertie ; aussi, l'idée vint à cette bande de jeunes chrétiens de prier pour qu'il se convertisse à son tour. Mais comment l'approcher ? Comme ils se posaient la question, ils furent conduits à demander à Dieu, de façon très nette, à être invités chez lui. C'est ce qu'il fit dès le dimanche suivant ! Pour éviter de l'effrayer, ils ne parlèrent pas de prière, mais se contentèrent de chanter des cantiques et de passer avec lui d'agréables moments. Une seconde fois, ils furent invités à prendre le thé, et leur hôte se montra plus à l'aise. Il leur demanda de revenir le jeudi suivant pour tenir la réunion chez lui. « Comme nous sortions de sa maison, ce soir-là, le Saint-Esprit m'invita à mettre en pratique ce que nous avons appris concernant l'intercession. Ayant formé le cercle, nous avons prié : "Seigneur, maintenant que Satan a été lié, ne permets pas à cet homme de fuir et de t'échapper !" Le Seigneur nous dit de "demeurer en lui" jusqu'au jeudi suivant, et qu'alors il nous donnerait la victoire. »

Quand le jeudi soir arriva, ils étaient quatre à se rendre ensemble au village. Comme ils passaient devant un groupe de maisons, le Saint-Esprit dit à Rees : « Va vers cette maison et frappe à la porte ! » Comment pouvait-il faire une chose pareille ? Il ne connaissait personne dans ce quartier... pouvait-il frapper à une porte étrangère sans raison valable, et sans même avoir un traité à offrir ? Cette suggestion lui parut si étrange qu'il ne put se résoudre à s'y conformer. Il passa donc devant la maison et poursuivit son chemin ; mais il avait à peine parcouru deux ou trois cents mètres qu'il sentit la main de Dieu se poser sur lui, et que défense formelle lui fut faite de se rendre à la réunion avant de s'être arrêté d'abord dans cette maison. Comprenant qu'il lui était impossible de s'esquiver, il revint sur ses pas, emmenant avec lui un de ses amis.

Quand ils frappèrent, une petite fille leur ouvrit et les invita à entrer sans

leur poser de questions. Ils se trouvèrent en présence d'une femme alitée qui se mourait de tuberculose. Quand Rees lui eût dit qui ils étaient, elle leva les deux mains et s'écria : Dieu a exaucé ma prière ! Je lui ai demandé toute la journée de vous envoyer ici ! » La nuit précédente, pensant qu'elle allait mourir, ses amis avaient fait venir le pasteur ; il avait apporté avec lui la communion, mais elle l'avait refusée parce qu'elle n'avait pas la paix. Quelqu'un lui ayant alors parlé du travail de la mission, elle se dit que ceux qui avaient été à l'origine de telles bénédictions pourraient sûrement l'aider à trouver la paix. Elle avait été membre de l'Église pendant des années, mais elle n'avait pas l'assurance du salut et, comme elle s'affaiblissait, la peur de la mort l'avait saisie. Ils purent lui montrer le Calvaire, et elle accepta Christ ce soir-là. En recevant l'assurance de son salut, elle fut délivrée de sa frayeur et remplie « d'une joie profonde comme la mer ».

Par la suite, ils se réunirent chez elle tous les jeudis. Elle ne cessa de les remercier, jusqu'au jour où elle entra en paix dans la présence de son Roi.

C'est avec beaucoup de retard qu'ils arrivèrent chez le directeur de l'usine. Mais, à travers leur obéissance, le Seigneur accomplit en quelques minutes ce qui, sans elle, aurait demandé des heures. Pendant qu'ils racontaient ce qui leur était arrivé chez la malade, le directeur tomba à genoux, comme foudroyé, et se mit à supplier Dieu d'avoir pitié de lui.

« Alors, dit Rees, les cieux s'ouvrirent et notre joie s'unit à celle des anges, pour un pécheur qui s'était repenti. » (Luc 15. 17)

[10](#) Marc 3. 27.

[11](#) Cf. Deutéronome 1. 8.

CHAPITRE 10 :

Un sarment attaché au cep

Une réunion spéciale était prévue un soir, au village, et un ami de Rees Howells devait apporter le message. Les deux amis avaient convenu de s'y rendre ensemble, mais, l'heure venue, l'orateur fit savoir qu'il ne pouvait venir. Cette nouvelle consterna Rees, et il comprit rapidement pourquoi : c'est qu'il n'avait pas porté spirituellement la réunion comme il le faisait d'ordinaire ; il avait compté sur son ami plus que sur le Saint-Esprit. Il s'aperçut bientôt que la Présence qui l'accompagnait toujours dans ses trajets nocturnes s'était retirée et que l'Esprit-Saint était attristé. Il fit ainsi la moitié du chemin, le cœur lourd, puis il ne put en supporter davantage : « Je t'en prie, pardonne moi ! dit-il au Seigneur, je te promets que cela ne m'arrivera plus. Si tu veux bien manifester ta présence et ta puissance victorieuse au cours de cette réunion, je fais le vœu, comme Jephthé, de te donner, ce soir à mon retour, tout ce que tu me demanderas. »

La réunion fut particulièrement bénie ; en retournant chez lui, il arriva à l'endroit où il avait fait son vœu, et il demanda au Seigneur ce qu'il attendait de lui. La réponse fut inattendue : « À partir de ce soir, dit le Seigneur, je voudrais que tu sois vraiment "gérant" et non plus propriétaire. Acceptes-tu de renoncer, en ma faveur, à tous droits sur ton argent ? » Rees ne comprenait pas : son argent n'appartenait-il pas déjà au Seigneur ?... C'était vrai, mais le Seigneur précisa : jusqu'alors Rees avait bien compris qu'il ne devait pas demander à Dieu de subvenir à un besoin s'il était en mesure d'y pourvoir lui-même. C'est ainsi qu'il avait dépensé tout son argent pour le service du Seigneur, mais c'était toujours *son* argent ; il avait connu la joie de le donner, et la liberté de le donner ou de le garder. « À l'avenir, dit le Seigneur, en tant que gérant, tu n'auras même plus le droit de le donner sans ma permission. Pas un centime de *mon* argent ne doit être dépensé pour ce qui n'est pas essentiel. » Pour expliquer ce qu'il entendait par là, le Seigneur ajouta : « Si tu étais père de famille, et que tes enfants manquent de nourriture et de vêtements, dépenserais-tu si peu que ce soit pour t'acheter un journal ou n'importe quel objet sans importance ?

— Non...

— Eh bien, ma famille à moi, c'est le monde, et tant qu'il y aura quelqu'un

qui manque du nécessaire, tu ne dépenseras pas un sou pour autre chose. » Rees essaya d'imaginer ce que représenterait pour lui le fait d'être privé de la joie de donner, et mesura la portée de l'esclavage auquel il allait devoir se soumettre pour le reste de ses jours. Mais il se trouvait devant Dieu pour accomplir son vœu. Il s'éloigna donc du chemin, s'agenouilla dans l'herbe et, comme il n'y avait personne, il invita les étoiles et la « nuée de témoins » (Hébreux 12. 1) à attester qu'à partir de ce jour il n'était plus qu'un « canal » au service de Dieu.

Quand il se remit en route, l'Ennemi chuchota : « Te rends-tu compte de ce que tu as fait ? Ta situation est pire que celle d'un détenu à la prison de Swansea ! Lui, du moins, reçoit quelque chose qu'il pourra dépenser quand il sortira de là, mais toi, tu n'auras plus jamais un sou ! »

« Oui, répondit Rees, mais souviens-toi que ce choix, je l'ai fait librement. » À peine avait-il prononcé ces paroles que les deux lui parurent s'illuminer, et le Saint-Esprit lui dit : « Laisse-moi te dire, moi, ce que tu as fait : cette nuit même je t'ai greffé sur le cep, et toute la sève peut maintenant couler à travers toi. Tu es un sarment uni au Sauveur. Le sarment ne garde rien pour lui, son fruit est pour celui qui a faim. Désormais, parce que tu « demeures » vraiment en lui, ce que le Père voudra donner au monde à travers toi, il le pourra : « Si vous portez beaucoup de fruit, c'est ainsi que mon Père sera glorifié (Jean 15. 8) ». Puisque tu as fait cela pour moi, tu n'es plus un serviteur, mais je t'appelle mon ami » (Jean 15. 15)... Un ami de la Trinité ! Quelle révélation pour Rees que cette application à sa personne des paroles du Seigneur dans Jean 15 ! Pendant des jours, la joie de cette découverte le submergea.

Au cours des dix-huit mois qui suivirent, il ne dépensa rien sauf pour le strict nécessaire. Pendant ce temps, tout sentiment de propriété à l'égard de l'argent lui fut définitivement retiré. Mais, comme il arrive souvent, c'est sur un point en apparence insignifiant que le Seigneur le mit à l'épreuve, et cela au bout du quatrième mois seulement. Il s'agissait d'une question de centimes, « ce qui montre, remarque Rees, avec quel soin le vigneron prend soin de sa vigne ! »

Lors de la dernière convention de Llandrindod, il avait fait la connaissance d'un londonien, Mr John Gosset, dont nous reparlerons. Cet ami lui avait demandé son adresse, et lui envoya deux livres et une carte au moment de Noël. C'est alors que la difficulté surgit. En effet, Rees désirait lui rendre la

politesse en joignant une carte de Nouvel An à sa lettre de remerciements. « Il s'agissait d'une dépense minime ; mais le Saint-Esprit me montra que ce n'était pas la somme qui comptait, mais le principe, et la fidélité totale à mon vœu. Une carte de vœux n'était pas une chose indispensable. » Rees écrivit donc à M. Gosset, le remerciant pour les livres et lui expliquant pourquoi il ne lui envoyait pas de carte. Mais, quand il eut posté sa lettre, l'Accusateur (Apocalypse 12. 10) l'attaqua : « Tu viens d'insulter ton ami ; tu as l'air d'insinuer qu'il emploie mal son argent ! » Toutefois, le jeune gérant fit confiance à son Maître, persuadé qu'il ne permettrait pas à l'Ennemi de suggérer à M. Gosset une interprétation fautive de sa lettre et de ses intentions.

Quinze jours plus tard, Rees et ses amis priaient au sujet d'une somme de quarante francs, dont ils avaient besoin pour un jour déterminé. Or, le matin de ce jour-là, une lettre de Londres leur parvint. Elle était de M. Gosset. En l'ouvrant, Rees y aperçut d'abord les quarante francs, puis il lut : « J'ai bien reçu votre lettre, et la bénédiction qu'elle m'a apportée a eu pour moi plus de valeur que toutes les cartes de Noël et du Jour de l'An réunies. Chaque dimanche, je me rends à l'hôpital de Westminster et dimanche passé votre lettre a fait l'objet de mon message aux malades sur "la victoire de la foi". Chaque fois que vous aurez besoin d'argent pour votre travail, prévenez-moi et je serai trop heureux de vous aider. » Il va sans dire que Rees Howells ne lui adressa jamais d'appel de ce genre. C'est à Dieu seul, et par la prière, qu'il devait révéler ses besoins financiers. M. Gosset devint pour lui un grand ami et « le Seigneur eut souvent recours à lui pour répondre à nos prières. »

Commentant plus tard le traitement énergique que le Saint-Esprit lui avait fait subir, Rees Howells déclara : « J'en eus fini une fois pour toutes avec l'instinct de propriété. L'argent me devint aussi indifférent que les cailloux du chemin. Grande était ma joie à la pensée que le Sauveur avait fait de moi un sarment, un simple canal par lequel sa vie de résurrection pouvait couler vers un monde altéré. Il n'existe pas de relation plus intime qu'entre le sarment et le cep. Mais il y a une chose que le vigneron ne peut pas faire, c'est de greffer le « vieil homme » sur le cep. Le *moi* ne peut pas « demeurer » avec le Sauveur, pas même un atome de ce *moi*... Avant de pouvoir être greffé sur le cep, il faut être coupé de son ancienne vie. C'est ce qui m'était arrivé, et il me restait encore bien des étapes à parcourir. Sans la vie nouvelle que Dieu donne, toute notre activité et tout notre travail ne sont rien à ses yeux. D'autre part, le cep ne peut rien faire sans le sarment. Toute

la sève du cep circule dans les sarments. Lorsque cette vie nouvelle coule en nous, toutes les fibres de notre être en sont vivifiées, y compris notre corps. Si le cep a de la joie, le sarment l'éprouve aussi, et celui qui a faim récolte le fruit.

Au cours des années suivantes, c'est par millions que Rees Howells allait être amené à « gérer » l'argent du Seigneur. Mais il a déclaré plus tard : « Il ne m'a jamais demandé compte de l'usage que j'en ai fait. » Pour assumer une telle « gérance », qui impliquait le renoncement définitif à tout droit de propriété, la nuit décisive et les dix-huit mois d'obéissance pratique qui suivirent avaient constitué l'essentiel de la préparation.

CHAPITRE 11 :

Tuberculeuse

Le premier cas de maladie grave parmi les convertis du village fut pour R. Howells l'occasion d'un nouveau défi. La femme qui avait laissé brûler son pain devint tuberculeuse. Le médecin la considérait comme perdue et l'on attendait sa mort, quand, un soir, elle se ranima de façon surprenante et déclara à ses amis que le « Grand Médecin » lui avait annoncé qu'elle guérirait.

Au matin, elle fit appeler R. Howells et lui demanda si le Seigneur lui avait révélé quelque chose à son sujet. Il lui répondit que non, le Saint-Esprit ne l'ayant pas appelé jusqu'alors à prier pour la guérison des malades. Il en fut de même les trois jours suivants, mais il la réconforta, en l'assurant qu'il allait prier pour cela.

Le lendemain soir, comme Rees se tenait à l'écoute du Seigneur, l'Esprit lui révéla qu'il pouvait s'engager dans la prière pour cette malade, en lui rappelant la prière de Moïse : « Ô Dieu, je te prie, guéris-la ! » (Nombres 12. 13), ainsi que le verset qu'il avait déjà reçu si souvent : « Si vous demeurez en moi... demandez ce que vous voudrez... » (Jean 15. 7). La malade éprouva un grand encouragement quand elle apprit que le Seigneur avait répondu ; au village l'annonce de ce nouveau combat spirituel fit sensation.

Bien qu'il fût prêt à s'engager plus à fond avec Dieu, Rees confessa qu'il avait éprouvé une certaine crainte en abordant ce temps de communion totale et intime avec Christ¹². Il lui en avait déjà coûté d'obéir dans le passé, aussi redoutait-il d'affronter ce nouveau combat dont il ignorait la durée – en fait, il se prolongea six mois. « Ce fut, a-t-il dit, une obéissance quotidienne, une communion quotidienne avec Christ, une lutte quotidienne. »

Tandis que s'écoulait ce temps de prière intense, deux pensées s'imposèrent à lui de façon croissante. Son attention se porta tout d'abord sur ce verset de l'évangile de Matthieu (8. 17) : « Il a pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies. » Il se rendit compte, pour la première fois, que, par son sacrifice expiatoire, Jésus ne nous a pas seulement obtenu le pardon de nos péchés, mais qu'il nous a pleinement rachetés des *effets* du péché et de la chute. Puisqu'il a été « maudit » pour nous, pourquoi les malades devraient-ils continuer à subir les effets de cette malédiction ?

Parce que Christ a « porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2. 24), R. Howells offrait toujours aux pécheurs, avec le pardon de leur péché, l'affranchissement de son pouvoir et de sa domination. Mais il faisait le raisonnement suivant : puisque Christ a aussi « pris nos infirmités » pourquoi ne pourrais-je pas offrir, en son nom, aussi bien la *guérison* que le pardon ? Pourquoi n'y aurait-il pas une libération de la maladie ? Se contenter d'une délivrance partielle serait ne pas donner au Sauveur la gloire qui lui est due. Aussi Rees résolut-il de payer n'importe quel prix pour acquérir la certitude que l'expiation comprenait également la guérison.

En second lieu, durant ces longs mois de communion constante avec Christ, Rees apprit à connaître, mieux qu'auparavant, le Saint-Esprit comme intercesseur divin. C'est lui qui, en accord avec la volonté du Père, « intercède par des soupirs inexprimables... en faveur des saints » (Romains 8. 26-27). La grande vérité qui s'imposait à Rees, de plus en plus clairement, c'est que l'Esprit ne peut exercer son ministère d'intercession qu'à travers les « temples humains » où il habite ; et que, d'autre part, il ne peut jamais intercéder de façon arbitraire, mais seulement dans la mesure où la communion est entière entre lui et l'être humain qui lui sert de « canal ».

R. Howells avait déjà éprouvé quelque chose de ces « soupirs de l'Esprit » en faveur des nécessiteux et des affligés du village, ainsi que pour Will Battery et les clochards ; il se rappelait l'obéissance à laquelle il avait dû consentir. Mais qu'allait donc signifier pour lui l'intercession en faveur d'une tuberculeuse ? En tant qu'intercesseur, il lui faudrait partager les souffrances, prendre la place de celle pour qui il allait prier. Il n'ignorait pas qu'un tuberculeux ne pouvait mener une vie normale, qu'il était confiné dans une seule pièce, et privé de tout ce qui faisait autrefois l'intérêt et la joie de sa vie. Ainsi, pendant ce temps d'union profonde avec le Seigneur, le Saint-Esprit l'amena à s'identifier plus complètement à ceux qui souffraient de cette manière, de telle sorte que ce n'était pas seulement le souci de cette malade, mais celui des tuberculeux et des malades en général qui pesait sur lui.

Rees n'était pas encore bien engagé dans cette recherche, qu'il parvint à la conviction que le Seigneur allait permettre à cette maladie de l'atteindre personnellement, et cela parce qu'il ne serait en mesure d'intercéder pleinement pour les tuberculeux qu'après l'être devenu lui-même. On verra plus loin qu'il ne s'agissait pas d'un danger purement imaginaire ; en effet, après avoir pris des risques sérieux en soignant un tuberculeux, il parut avoir contracté la maladie. D'ailleurs, au cours de toutes ses premières

intercessions, il avait vraiment dû « prendre la place » de ceux pour lesquels il pria et mener une vie semblable à la leur.

Il mesura la gravité d'un tel engagement et reçut la grâce de l'accepter, dans la pensée que le Seigneur pourrait ainsi rendre cette mère à ses enfants. Il éprouvait aussi une grande joie en songeant qu'après cette première victoire, le Seigneur allait libérer bien d'autres malades.

Pendant les mois où le Seigneur l'instruisait ainsi, Rees ne cessa pas de venir en aide à cette malade. Sa famille était très pauvre et dans l'impossibilité de lui acheter la nourriture qui lui aurait fait plaisir. Mais, si elle avait envie de quelque chose, on était sûr de voir arriver quelqu'un avec la chose en question ! Chaque soir, Rees et ses amis venaient la voir et l'entendre raconter comment Dieu avait exaucé son désir. Ils en riaient de bon cœur, comme des enfants. Dans tout le voisinage, on apprit bientôt qu'ils priaient pour elle, et le médecin disait : « elle ne vit pas par ses poumons, mais par la prière ! »

C'est la veille du Vendredi saint que la crise éclata : ce soir-là, elle dit à ses amis qu'elle s'enfonçait et se sentait mourir. Se refusant à accepter la chose, Rees l'exhorta à ne pas perdre confiance après tous ces mois d'intercession. Toute la contrée avait appris qu'elle allait être guérie. Il ne pouvait maintenant envisager une défaite. Mais elle persistait à dire qu'elle se mourait... Lorsqu'il la quitta pour rentrer chez lui, Rees mesura soudain la portée de ce qu'elle venait de lui dire et il en fut bouleversé. Quelle obscurité ! « Dehors, il faisait nuit, mais plus encore en moi. »

Il s'efforça d'examiner la situation : y avait-il une faille dans sa communion avec le Seigneur ? Non, il l'avait vécue « jour après jour, heure après heure », et le Saint-Esprit lui en rendait témoignage.

— Alors, elle ne doit pas mourir !

Mais la réponse fut inattendue :

— Tu as intercédé pour une tuberculeuse. Maintenant, la mort est là. Si elle doit être délivrée, accepte la mort à sa place, cette nuit.

Certes, c'était en toute sincérité que Rees s'était offert à être tuberculeux à la place de cette femme, mais il n'avait pas songé que la fin de la tuberculose, c'est une mort prématurée. Le Seigneur lui demandait simplement de consentir à ce qu'il déclarait depuis longtemps, à savoir qu'il était prêt à prendre la place de cette malade afin qu'elle fût libérée. À présent, cela signifiait la mort, et en l'espace de quelques heures.

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » (Jean 15. 13) Cette parole du Sauveur lui avait toujours paru auréolée de lumière ; en ce moment, il n'y trouvait que ténèbres. Aucun lien charnel ne l'attachait à ce monde ; mais il y avait le travail de la mission, les âmes qu'il aimait, et son avenir qui lui semblait tracé par le Saint-Esprit lui-même. Quitter tout cela, séance tenante, et affronter de sang-froid la séparation du corps et de l'âme, c'était plus qu'il ne pouvait accepter.

« Cette nuit fut atroce, car j'avais perdu la présence de Dieu. Pour la première fois de ma vie, je me couchai sans avoir prié, résolu à renoncer à ce ministère d'intercession et à n'avouer à personne cette faillite. Toute la nuit, je me reprochai de m'être aventuré dans ce domaine. J'aurais mieux fait, pensai-je, de continuer à vivre en simple croyant, plutôt que de me mêler de cette histoire de guérison. »

« Le lendemain matin, je me levai, bien décidé à ne pas aller travailler. Je ne m'agenouillai pas non plus, n'osant me présenter ainsi devant le Saint-Esprit ; il m'était devenu étranger. J'allai voir un ami qui priait aussi pour la malade. Comme toujours, sa première question fut : "Comment va-t-elle ?" Puis "Où en est ta communion avec Christ ?" J'éclatai en sanglots et lui avouai que j'avais échoué et que je ne pouvais plus continuer. C'était pire que les ténèbres de l'Égypte ! » (Exode 10. 32)

« Ce soir-là, le Saint-Esprit me parla de nouveau... je ne l'oublierai jamais. Que sa voix me parut douce !... Il me dit :

— Tu ne t'es pas rendu compte que ce que je t'ai offert hier était un privilège.

— Un privilège ?

— Oui... une place parmi les martyrs.

À ce moment, les écailles tombèrent de mes yeux, j'aperçus la glorieuse armée des martyrs dans la Cité céleste, et le Sauveur abaissant son regard sur ceux qui avaient fait pour lui ce qu'il avait fait pour eux. » (Apocalypse 20. 4-6)

Un martyr, c'est quelqu'un qui accepte de plein gré que sa vie soit abrégée pour l'amour du Sauveur, et non pas celui qui meurt dans le simple exercice de son devoir. Le Seigneur me montra que je devais être de ceux-là. L'espace d'un instant, j'eus peur d'avoir laissé passer l'occasion, de par ma mauvaise volonté de la nuit précédente. Je suppliai le Seigneur de me pardonner, lui promettant d'accepter ce qu'il me demanderait. Puis je m'avançai vers la

mort – mais il n’y avait pas de mort ! Pour nous, le Sauveur avait bu cette coupe jusqu’à la dernière goutte : « Cette coupe amère, c’est l’amour qui l’a bue ; il ne reste pour moi que les bénédictions. » En un instant j’eus l’impression d’être « sur l’autre rive ».

Transporté par la gloire de cette révélation, Rees Howells fit en courant les trois kilomètres qui le séparaient du domicile de la malade pour lui raconter ce qui s’était passé. Il demanda à tous ceux qui étaient là de prier le Seigneur de bien vouloir accepter la transaction, c’est-à-dire de guérir la malade et de le reprendre lui-même dans la gloire, cette nuit-là. Il considérait que ce n’était pas par hasard que l’événement se produisait justement le Vendredi saint, Dieu acceptant le don de sa vie le jour même où le Sauveur avait été « obéissant jusqu’à la mort » (Philippiens 2. 8). Beaucoup pleuraient et la malade refusa de prier.

Lorsqu’il lui rendit visite le lendemain soir, Rees vit tout de suite qu’il s’était passé quelque chose : son visage était rayonnant comme celui d’un ange ; elle demanda que tous ses amis se réunissent dans sa chambre pour entendre ce qu’elle avait à dire : après avoir réfléchi aux paroles de M. Howells, elle se refusait à les accepter. En effet il avait été, pour elle, plus qu’un père, comme pour bien d’autres dans le village ; puis elle se mit à genoux dans son lit et pria : « Seigneur, je ne veux pas être guérie. Ne permets à personne de te demander que cette maladie passe sur lui. Il t’est plus utile que moi ; je ne veux pas être délivrée à ses dépens. » Tandis qu’elle priait, elle fut, à son tour, comme transportée en présence de Dieu et elle se répandit en louanges envers son Sauveur. La chambre se remplit de la gloire du Seigneur, et elle continua de le louer toute la nuit.

« Les semaines qui suivirent furent pour nous comme le ciel sur la terre. Nous n’avions plus besoin de prier, nous nous bornions à attendre que Dieu accomplisse sa volonté. La pensée de faire le pas et de parvenir à la gloire céleste avait pour nous plus d’attrait que la permission de rester ici-bas pour accomplir une petite œuvre d’évangélisation. Pendant trois mois, je m’attendis journallement à être rappelé à Dieu, qui permettait cela afin que je n’agisse pas sous une influence momentanée. Il me tardait d’être auprès de mon Dieu et de contempler la Cité dont un cantique dit « que les rues sont pavées d’or pur et que le soleil ne se couche jamais. »

Au bout de trois mois, le Seigneur rappela soudain la malade à lui. C’était un samedi matin ; Rees était à son travail quand on lui fit dire de venir immédiatement. Mais elle expira avant son arrivée. Quand il fut assis dans la

maison, le Seigneur lui parla pendant plus d'une heure :

« Il y avait d'autres gens dans la pièce, mais je me sentais seul avec Dieu. Il me dit que, tout en ayant accepté mon intercession, il n'allait pas reprendre ma vie maintenant, mais désirait m'employer comme un "martyr vivant". » Je n'avais jamais entendu cette expression ; mais il me fit comprendre que je n'aurais désormais plus de droits sur ma vie, comme si j'étais mort. Si un jour, je revendiquais quelque chose, je perdrais la *position* que le Seigneur m'avait accordée à l'issue de ce combat spirituel.

En ce qui concernait la guérison dans ce cas précis, je devais me considérer comme ayant échoué, et ne pas chercher à me justifier. Tout le voisinage savait que j'avais prié pour la guérison de cette malade ; maintenant, aux yeux de tous, c'était l'échec. Quelle déception, au lieu de la joie attendue !... Au moment où je commençais à accepter cette humiliation, une de nos converties entra ; elle me dit qu'avant sa mort, notre chère malade lui avait laissé un message pour moi : « Dis à Rees et aux autres que je ne puis les attendre. Le Sauveur est venu me chercher, et je veux aller avec lui. Dis-leur que je viendrai à leur rencontre. » (1 Thessaloniens 4. 14) Ensuite elle avait dit au revoir et serré la main à tous ceux qui étaient là ; puis elle s'en était allée « pour être avec le Seigneur ».

Ce glorieux témoignage de la première personne de la mission qui s'était endormie en Jésus fit de cet « échec » la chose la plus douce du monde, et cela, dès le jour de l'enterrement.

Les gens s'étaient rassemblés par centaines, car ils avaient beaucoup entendu parler de cette femme et de tout ce qui concernait sa guérison. Le pasteur qui devait présider la cérémonie n'avait aucune sympathie pour notre travail à ce moment-là. Il ouvrit sa Bible au chapitre 13 du livre de Job et lut les versets 1 à 5 : « Voici, mon œil a vu tout cela, mon oreille l'a entendu et y a pris garde... Mais vous, vous n'imaginez que des faussetés, vous êtes tous des médecins de néant. Que n'avez-vous gardé le silence ? Vous auriez passé pour avoir de la sagesse. »

Il se tenait d'un côté de la tombe, moi, de l'autre... au sens propre et au sens figuré ! J'entendais ce qu'il disait, mais je demeurais insensible comme si je n'avais pas entendu. Ce fut ensuite au tour de Rees de prendre la parole : « Le Seigneur me conduisit alors à parler brièvement de la vie de cette femme, de la transformation qui s'était opérée en elle depuis sa conversion, et de sa joie triomphante à l'heure de la mort, car « la mort a été engloutie dans la

victoire. » Je racontai comment elle avait déclaré que le Seigneur était venu la chercher, et s'en était allée après avoir salué tous ceux qui l'entouraient. J'ajoutai : « Avez-vous jamais entendu parler d'une personne, qui, mourante, serre la main à tout le monde comme si elle partait en voyage ?... » La foule se mit à chanter, comme dans un réveil. Les deux s'ouvrirent et la certitude de la victoire sur la mort fut telle que tous se mirent à agiter leur mouchoir, y compris la famille en deuil. La tombe était changée en porte du ciel, et cet enterrement marqua le début d'un renouveau dans la mission.

C'est après cela seulement que le Saint-Esprit me révéla pourquoi cette épreuve avait été nécessaire. C'était « afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (1 Corinthiens 1. 29).

Pour un tel combat dans l'intercession, Dieu ne pouvait utiliser qu'une personne qui était « morte à elle-même ». La mort précède la résurrection. Comme les premiers-nés et les premiers fruits devaient être consacrés au Seigneur, il fallait aussi que fussent mis sur l'autel ce premier effort d'intercession pour la guérison, et ses fruits, car ils appartiennent au Seigneur.

¹² L'anglais dit littéralement « ce temps de demeurer ». Cette expression, difficile à traduire, est expliquée au début du chapitre 9. N.d.t.

CHAPITRE 12 :

Qu'est-ce qu'un intercesseur ?

La vérité capitale que le Saint-Esprit révéla peu à peu à Rees Howells – et qui devait être le ressort de tout son ministère – c'est qu'il était appelé à être un intercesseur. On a pu voir comment le Saint-Esprit l'amena à faire cette découverte, depuis le jour où il se saisit de lui lors de la convention de Llandrindod, jusqu'au moment où, en s'occupant de la femme tuberculeuse, Rees comprit pleinement le sens de l'intercession. Depuis lors, l'Esprit ne cessa de lui faire franchir de nouvelles étapes comme intercesseur, et de l'inciter à partager les précieuses vérités qu'il avait acquises avec ceux qui étaient capables de les comprendre. Il vaut donc la peine d'examiner plus attentivement ce que l'on entend par « intercesseur ».

Que Dieu cherche des intercesseurs et n'en trouve que rarement, c'est ce que traduit l'exclamation douloureuse du prophète Ésaïe : « L'Éternel... voit qu'il n'y a pas un homme ; il s'étonne que personne n'intercède. » (59. 16) On trouve la même déception du Seigneur dans le livre d'Ézéchiel : « Je cherche parmi eux un homme qui élève un mur, qui se tient sur la brèche devant moi en faveur du pays... mais je n'en trouve pas. » (22. 30)

Bien des chrétiens s'imaginent que l'intercession n'est qu'une forme particulièrement intense de la prière. C'est exact, dans la mesure où l'on insiste fortement sur l'adjectif « intense », car l'intercession véritable comporte trois aspects que ne laisse pas apparaître, habituellement, la prière ordinaire : l'*identification*, la *souffrance* et l'*autorité*.

Jésus, notre Sauveur, est l'exemple parfait de l'intercesseur qui *s'identifie* à ceux pour lesquels il prie. Parlant de lui, la Bible déclare : « Il s'est livré lui-même à la mort, et il a été mis au nombre des malfaiteurs, parce qu'il a porté les péchés de beaucoup d'hommes et qu'il a *intercédé* pour les coupables » (Ésaïe 53. 12). Lui, l'intercesseur divin pour un monde perdu, a bu jusqu'à la dernière goutte la coupe de notre perdition ; « Il a *souffert* la mort pour tous » (Hébreux 2. 9). Il a vraiment « pris notre place ».

Comment donc a-t-il obtenu cette position d'intercesseur ? Il a pris sur lui notre nature. Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (Hébreux 5-8). Il a été tenté comme nous en toutes choses (Hébreux 5. 15). Il s'est fait pauvre pour nous (2 Corinthiens 8. 9). Enfin, il a été fait péchéé pour

nous (2 Corinthiens 5. 21).

Pour être intercesseur, quels sont ses titres ? Il en a deux : une *autorité* pleine et entière, en tant que « Capitaine de notre salut, élevé à la perfection par ses souffrances » (Hébreux 2. 10) – et une *compréhension* pleine et entière de tout ce que nous avons à traverser.

Quelles prérogatives cette place d'intercesseur lui confère-t-elle ? « Il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Hébreux 7. 25), en plaidant efficacement pour eux auprès du Père.

L'identification est donc la première règle de l'intercesseur. Sa prière est efficace, parce qu'il donne sa vie en faveur de ceux pour qui il plaide ; il est leur représentant authentique ; son intérêt personnel est submergé par leurs soucis et leurs souffrances ; ainsi, autant qu'il est possible, il a littéralement pris leur place.

Mais il est un autre intercesseur, en qui nous pouvons discerner la *souffrance* de ce ministère ; c'est le Saint-Esprit qui « intercède pour nous par des soupirs inexprimables » (Romains 8. 26). Unique intercesseur actuellement présent sur la terre, il ne dispose pas de cœurs sur lesquels déposer ses fardeaux, ni de corps par lesquels il puisse souffrir et agir, sauf les cœurs et les corps de ceux en qui il demeure. C'est par eux qu'il exerce son ministère d'intercession sur la terre et, s'ils deviennent des intercesseurs, c'est en raison de sa présence en eux. Il les appelle à une vie réelle, semblable jusqu'à un certain point à celle que le Sauveur lui-même a vécue sur la terre. Toutefois, avant de pouvoir amener l'instrument qu'il s'est choisi à exercer ce ministère de l'intercession, le Saint-Esprit doit d'abord changer radicalement tout ce qui, en lui, est « de l'homme » (1 Corinthiens 3. 3) : l'amour de l'argent, l'ambition personnelle, l'attachement naturel aux parents et amis, les appétits charnels et l'amour de la vie elle-même. Tout ce qui pousse un homme, bien que converti, à vivre pour lui-même, pour son confort, son profit, son ambition personnelle, ou même pour son cercle d'amis, doit être apporté à la Croix. Il ne s'agit pas d'une mort théorique, mais d'une réelle *crucifixion avec Christ*, que le Saint-Esprit seul peut réaliser chez son serviteur. Il faut que le témoignage de Paul devienne le nôtre : « J'ai été crucifié avec Christ » (Galates 2. 20) et je le suis encore. Il faut être délivré de soi-même pour devenir l'agent du Saint-Esprit.

Au fur et à mesure que la crucifixion s'accomplit, l'intercession se développe. En confiant à son instrument, maintenant purifié, des fardeaux

spirituels, et en l'appelant à des obéissances concrètes, l'Esprit commence à vivre à travers lui sa vie d'amour et de sacrifice pour un monde perdu. Nous le voyons dans la vie de Rees Howells ; nous le voyons, au plus haut point, dans les Écritures. Considérons Moïse, ce jeune intercesseur, quittant de plein gré le palais du Pharaon pour s'identifier à ses frères esclaves et les conduire ensuite « dans une solitude aux effroyables hurlements » (Deutéronome 32. 10). Voyons-le parvenir au sommet de l'intercession, alors que, dans sa colère, Dieu s'apprêtait à détruire ce peuple idolâtre. Ce n'est pas son corps qu'il offre alors dans son intercession pour eux, mais son âme immortelle : « Pardonne maintenant leur péché, sinon efface-moi du livre que tu as écrit » ! (Exode 32. 32)

Voyons l'apôtre Paul, ce géant de la Nouvelle Alliance comme Moïse l'a été de l'Ancienne... Pendant des années, il offre son corps « en sacrifice vivant » afin que les païens puissent recevoir l'évangile. Finalement, il offre, lui aussi, son âme sur l'autel. Lui qui se réjouissait, avec les Romains, de ce que « rien ne pouvait les séparer de l'amour de Dieu » (Romains 8. 35), déclare un peu plus tard, en prenant l'Esprit à témoin, « Je voudrais moi-même être anathème, séparé de Christ pour mes frères... » (Romains 9. 3). Voilà l'intercesseur en action ! Quand le Saint-Esprit agit librement au travers de l'homme qu'il a appelé, il n'y a pas de bornes à ce qu'il lui demande de faire dans le but d'avertir et de sauver les perdus. Pour avertir Israël, Ésaïe, cet aristocrate, a dû marcher pendant trois ans nu et déchaussé (Ésaïe 20. 3). Cela nous semble à peine croyable ! Osée a reçu l'ordre d'épouser une prostituée afin de montrer au peuple d'Israël que l'Éternel était prêt à lui pardonner comme à une femme adultère (Osée 2. 16-25). Jérémie ne fut pas autorisé à se marier, afin de faire pressentir à Israël les terreurs de la captivité (16. 2-4). Ézéchiël n'eut pas le droit de verser une larme à la mort de sa femme qui était « la joie de ses yeux » (24. 16). On pourrait allonger la liste.

Tous ceux qui furent des instruments puissants entre les mains de Dieu ont été des intercesseurs : Wesley pour une Angleterre spirituellement rétrograde, William Booth pour les miséreux, Hudson Taylor pour la Chine, Charles Studd pour les païens.

Mais intercéder, ce n'est pas seulement partager les « soupirs inexprimables » de l'Esprit et laisser passer à travers nous sa vie de sacrifice pour le monde ; c'est s'associer au but qu'il poursuit : répandre sur toute chair sa grâce en abondance (Actes 2. 17).

Si l'intercesseur connaît l'identification et la souffrance, il connaît aussi

l'autorité. C'est la loi du grain de blé : « s'il meurt il porte beaucoup de fruit. » (Jean 12. 24) L'intercesseur ne se substitue pas au pécheur ; il n'y eut à tout jamais qu'un seul substitut pour un monde de pécheurs : Jésus, le Fils de Dieu. Mais l'intercesseur s'identifie avec celui qui souffre, et cela lui donne une place prépondérante auprès de Dieu. Il émeut le Seigneur, l'amenant même, parfois, à changer d'avis ; il atteint alors son but, ou plutôt le Saint-Esprit l'atteint à travers lui. Ainsi, par l'intercession, Moïse est devenu le libérateur d'Israël, en empêchant sa destruction. On ne peut guère douter, d'autre part, que l'intercession suprême de Paul pour le peuple élu ait abouti à la grande révélation qu'il a reçue concernant l'évangélisation du monde entier et le salut final d'Israël (Romains 10-11) et qu'elle permît à Dieu d'accomplir son plan.

R. Howells parlait souvent de « la position¹³ victorieuse de l'intercession » et sa vie en fournit maints exemples. Il s'agit là d'un fait d'expérience : on paie le prix, on obéit à la lettre, on lutte et on soupire intérieurement sans se lasser, alors « la Parole du Seigneur se fait entendre ». Dans sa faiblesse, l'intercesseur est revêtu de l'autorité du Saint-Esprit, et peut prononcer la parole de délivrance ; on voit se manifester ces « œuvres plus grandes » dont a parlé Jésus (Jean 14. 12). Ce n'est pas tout : par grâce, une nouvelle position d'intercession est acquise et maintenue, bien que, même alors, cette grâce ne puisse être saisie et appliquée, dans chaque cas, que sous la direction précise de l'Esprit.

Reprenant les termes de G. Müller, Rees Howells parlait « d'accéder à la grâce de la foi », ce qu'il opposait au fait de « recevoir des dons en réponse à la foi ». Par là il voulait dire qu'en priant normalement, nous pouvons espérer que, dans sa bonté, Dieu nous exaucera ; s'il le fait, nous nous en réjouissons ; c'est un cadeau qu'il nous fait, mais nous n'avons ni autorité ni pouvoir pour affirmer qu'à l'avenir nous recevrons toujours des réponses analogues. Tels sont les « dons de la foi ». En revanche, quand un intercesseur a conquis cette position « d'intercession victorieuse » dans un certain domaine, il est entré dans « la grâce de la foi » ; alors, dans ce domaine particulier, l'océan sans limites de la grâce de Dieu lui est ouvert.

Rees Howells s'en référait à l'expérience de Georges Müller. Celui-ci n'avait jamais obtenu un ministère d'intercesseur pour les malades ; cependant Dieu guérit un jour un malade pour lequel il avait prié. Une autre fois, il pria de nouveau pour un malade qui ne fut pas guéri. Mais G. Müller

affirma qu'il ne s'agissait pas d'un échec, car il n'avait jamais reçu un ministère d'intercession pour les malades ; le premier exaucement était simplement « un don de la foi » qui ne se reproduirait pas nécessairement. Par contre, G. Müller avait reçu un ministère d'intercession pour les orphelins. Il était toujours prêt à souffrir le premier pour eux. S'il y avait à manger pour tous sauf pour un, il serait celui-là. Dans ce domaine particulier, Dieu considérait que c'était à lui de s'assurer que personne ne manquât de rien puisque les portes du trésor de Dieu lui étaient ouvertes en permanence et qu'il pouvait y puiser autant qu'il en avait besoin.

Au contraire, le pasteur allemand Blumhardt avait reçu une vocation d'intercesseur pour les malades. Dans ses premières luttes contre les « esprits malins » (Actes 19. 12), il avait dû prier et jeûner pendant plus de dix-huit mois avant de remporter enfin la victoire. On déposa des plaintes contre lui, pour négligences dans l'exercice de son ministère pastoral tandis qu'il se consacrait à la guérison des malades. Il répondit que le Seigneur lui avait adressé un appel par la parabole de l'ami importun (Luc 11. 5), et que, quoique indigne, il continuerait à « frapper ». Il persévéra donc dans la prière jusqu'à l'exaucement. En conséquence, il n'y eut pas seulement des centaines de malades qui furent bénis et guéris, mais son ministère remit en lumière une dimension de la vie de l'Église. Finalement, il lui était si facile d'accéder au trône de Dieu, qu'en recevant des lettres où on lui demandait de prier pour certains malades, il lui suffisait de lever les yeux au ciel pendant un instant pour savoir si Dieu leur accorderait, ou non, la guérison. Il souffrait pour les malades avec une telle intensité qu'il plaidait pour eux comme il l'eût fait pour lui-même. L'intercession, c'est cela.

[13](#) R. Howells emploie ce terme au sens militaire. N.d.t.

CHAPITRE 13 :

Défi à la mort

Malgré son échec apparent dans le cas de la femme tuberculeuse, Rees Howells savait qu'il avait conquis une « position » d'intercesseur. Quoique n'ayant pas besoin d'une preuve pour lui-même, il était certain que le Seigneur mettrait un sceau visible sur cette victoire intérieure. C'est ce qui arriva quelques mois plus tard, au village : il fut appelé au chevet d'un mourant. À son arrivée, Rees le trouva dans le coma. Sa femme sanglotait... Ils avaient dix enfants et il était le seul à gagner le pain de tous ! Rees fut atteint en plein cœur par cette détresse, comme si elle était celle de sa propre sœur. Il sortit dans un champ voisin et pleura. Quand on pleure ainsi, sous l'action de l'Esprit-Saint, c'est qu'on est celui que Dieu appelle à intercéder dans ce cas précis.

Rees se rendait compte que la seule façon de venir en aide à cette femme, c'eût été de lui rendre son mari, mais, à vues humaines, c'était impossible. Et pourtant, il lui semblait que le Seigneur lui faisait partager ses sentiments à elle, au point que sa souffrance devenait la sienne et qu'il était responsable de sa détresse. Dieu est « le Père des orphelins et le défenseur des veuves » (Psaume 68. 6). Ainsi, Rees comprenait qu'à moins qu'il n'obtînt la délivrance pour le mari, le Saint-Esprit tiendrait à remplacer le père par son intermédiaire, de sorte qu'il aurait la charge de pourvoir aux besoins de cette femme et de ses enfants.

Il rentra dans la maison, s'assit et attendit qu'elle descendît de la chambre du malade. Soudain, il perçut une voix, s'adressant à lui d'une manière qui lui semblait nouvelle : « Il ne mourra pas ; il vivra ! » Un silence impressionnant envahit la pièce, le silence de la présence de Dieu. La femme descendit et il lui fit part aussitôt du message qu'il venait de recevoir. Mais elle ne fut pas convaincue. Quoi de plus naturel ? Son mari était au plus mal, et d'ailleurs la personne dont M. Howells avait annoncé la guérison était morte récemment.

Il la quitta pour rentrer chez lui ; mais, en chemin, le Seigneur lui adressa de nouveau la parole : « Tu n'as pas parlé à cette femme comme tu le fais quand tu es sûr de ton affaire. Il te faut donc retourner chez elle demain matin et lui répéter les mêmes paroles, sans le moindre doute, cette fois. » Il y avait là une

si nette confirmation, qu'en allant se coucher Rees dit à voix haute : « Je retournerai demain pour défier la mort et lui dire : « Tu n'auras pas cet homme ! » »

Le lendemain matin, comme il devait prendre un train à huit heures, Rees partit à six heures pour se rendre au village. Il neigeait, la nuit était noire et l'Ennemi le harcelait sans arrêt. « C'était comme si des légions de démons me résistaient ; je ressemblais à un homme qui avance à contre-courant, et l'Ennemi ne cessait de me redire : « Cet homme est mort hier soir peu après ton départ. » Ce fut une rude épreuve pour sa foi, mais, après avoir lutté sans relâche, il lui fut doux, en approchant de la maison, d'y voir de la lumière. Quand il fut entré, il dit à la femme : « Je ne vous reproche pas de n'avoir pas cru, hier, à mes paroles ; je n'ai pas parlé avec assez d'assurance, aussi je suis revenu, ce matin, pour vous affirmer que votre mari ne mourra pas ; et, pour vous prouver le sérieux de mes paroles, je m'engage, s'il venait à mourir, à vous prendre en charge, vous et vos enfants. » Cette fois, elle crut aux paroles de Rees et son visage s'éclaira. Il s'en alla plein de joie ; quelle différence avec le trajet précédent ! « C'était comme si le ciel était descendu pour partager ma joie ; je savais que la mort n'aurait pas le dessus. La mort n'était plus là ! »

Pendant les deux jours que dura son absence, Rees refusa de prendre en considération les attaques de l'Ennemi. Mais, sur le chemin du retour, le diable revint à la charge, lui disant qu'à l'arrivée on l'attendait pour lui annoncer le décès du malade et lui demander de prendre la parole à l'enterrement ! En effet, à sa descente du train, quelques amis croyants l'attendaient ; mais l'un d'eux lui cria : « Il est hors de danger ! Dès que tu as quitté la maison, il est allé mieux ! »

Le cas suivant fut plus difficile. Il s'agissait d'une des plus fidèles converties, chez qui ils tenaient des réunions. Elle était la femme d'un certain William Davies et la belle-sœur de la tuberculeuse. Elle était tombée gravement malade après la naissance d'un enfant, et le médecin ne laissait aucun espoir de guérison. Quand R. Howells arriva chez elle, tous pleuraient.

— Connaissez-vous la volonté du Seigneur ? lui demanda anxieusement William Davies.

— Il ne me l'a pas encore révélée, répondit Rees, mais je ne pense pas qu'il la reprendrait sans m'avertir... Première lueur d'espoir. Il n'y avait pas de temps à perdre. Dans son angoisse, William le pressa davantage :

— Pensez-vous qu'il parlera aujourd'hui ?

— Je le crois, répondit Rees, rassurant. Je vais rentrer chez moi, et je suis sûr qu'il me parlera. »

De toute évidence, ce qui importait le plus, c'était de discerner la volonté de Dieu. En effet, même pour celui qui exerce un ministère d'intercesseur, la volonté du Seigneur doit être chaque fois révélée. Dans le cas particulier, le fait même que Rees désirait vivement la guérison de la malade pouvait influencer son jugement. Or, seul celui qui est impartial peut discerner la volonté de Dieu, ainsi que Jésus le déclare : « Mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (Jean 5. 30)

Chaque fois que Rees parcourait les trois kilomètres qui séparaient le village de son domicile, le Seigneur s'entretenait avec lui. Pour lui, l'affirmation de Jésus : « Je vous ai appelés mes amis » n'était pas une vaine théorie mais une réalité précieuse. Il s'attendait à ce que le Maître partage ses secrets avec lui. Ainsi, tandis qu'ils cheminaient ensemble, ce jour-là, la parole du Seigneur lui parvint de nouveau : « Elle sera guérie, elle ne mourra pas. » « Dès que j'entendis cela, la joie de cette guérison remplit mon cœur. »

Au début de l'après-midi, il retourna chez la malade, car chaque minute comptait. Il se permit même de taquiner un peu William Davies : « Si je vous révèle la volonté de Dieu, me croirez-vous ? Si oui, et qu'alors je vous dise que votre femme va guérir, gardez-vous bien de verser des larmes ! Si vous avez envie de pleurer, il vaut mieux que vous pleuriez maintenant avant que je parle ! »

« Le Saint-Esprit remplissait cette maison et je savais qu'il avait vaincu la mort. À vues humaines, la mort était dans la chambre, mais je me sentais dans une parfaite paix. Nous nous mîmes à genoux pour prier ; cinq ou six enfants se joignirent à nous. Quel concert de louanges ! À partir de ce jour la malade alla de mieux en mieux. »

Par l'autorité qu'il avait acquise dans l'intercession à l'occasion du combat pour la tuberculeuse, ce serviteur de Dieu était devenu sensible à ce que lui disait le Seigneur dans les cas de maladies, comme il ne l'avait jamais été auparavant. L'ascension spirituelle avait été longue, mais il découvrait maintenant qu'il lui suffisait d'un instant pour discerner la parole du Seigneur. En ce temps-là, les cas de ce genre devinrent si nombreux qu'il semblait que la guérison des malades pourrait être son ministère particulier.

Lui-même a souvent dit, depuis lors, qu'il croyait qu'une nouvelle ère de guérisons allait se manifester dans l'Église chrétienne. L'éternité seule révélera peut-être à quel point l'intercession et les actes de foi accomplis par le Saint-Esprit au travers de Rees auront contribué au réveil du ministère de guérison dont nous avons été témoins ces dernières années dans diverses Églises.

CHAPITRE 14 :

Un père pour les orphelins

À sa mort, la tuberculeuse avait laissé quatre enfants en bas âge. L'épreuve était si dure pour son mari qu'il se remit à boire et les négligea complètement. Comme Rees Howells s'en affligeait, le Seigneur lui fit comprendre qu'il fallait faire quelque chose pour ces enfants et lui demanda quelle solution il envisageait. Comme Rees ne lui répondait pas, le Seigneur reprit : « Si tu ne me donnes pas de réponse, ils seront mis à l'hospice. » Puis il ajouta : « S'il arrivait quelque chose à ton frère ou à ta belle-sœur, accepterais-tu que leurs enfants y soient placés ?

— Certainement pas ! répondit Rees.

— Comment se fait-il que tu répondes si vite quand il s'agit de ta propre famille, et que tu n'aies rien à dire pour ces quatre orphelins ?

— C'est que les liens du sang sont plus forts que la simple compassion.

— Oui, mais les liens spirituels sont plus forts encore que les liens du sang ! »

La situation empira quand le père disparut, abandonnant ses enfants. Rees pensa d'abord qu'il pourrait les prendre sous sa responsabilité, comme tuteur, et rétribuer une femme pour entretenir la maison et s'occuper d'eux. C'était déjà plus que ce que beaucoup auraient envisagé de faire ; mais le Seigneur lui dit : « Ils ont besoin d'un père et non pas d'un tuteur. Je suis "le Père des orphelins", mais du Ciel je ne puis exercer envers eux mon rôle de Père que par ton intermédiaire. »

Rees vit clairement ce que cela voulait dire : leur offrir un foyer et gagner assez d'argent pour les élever jusqu'à ce que le plus jeune soit en âge de travailler. Cela représentait quinze ou vingt années de sa vie, et le renoncement à tout espoir de transmettre un jour au monde ce que le Saint-Esprit lui avait révélé. En outre, ils n'étaient pas *ses* enfants. Il n'éprouvait pas à leur égard l'amour d'un père et ne le souhaitait même pas.

C'était là la première mise à l'épreuve de sa vocation de « martyr » et elle surgit brusquement devant lui, comme une sorte de défi que lui jetait le Saint-Esprit : il avait offert de prendre la place de la mère en assumant sa maladie et sa mort. Mais le Seigneur l'avait rappelée à lui et l'avait laissé, lui, comme « martyr vivant ». Si c'était vrai, il lui fallait donc prendre réellement la place

de la maman et se charger des quatre enfants. Que répondre à cela ? Il n'osait mettre en question l'autorité du Saint-Esprit dans sa vie. « Mais, disait-il, il faudrait avoir le cœur de Dieu pour aimer les enfants des autres comme s'ils étaient les siens ! » Puis il dit au Seigneur : « Je veux bien qu'à travers moi tu sois leur Père, mais à condition que *tu* les aimes à travers moi, et qu'ainsi ils ne se sentent pas simplement "adoptés", mais comme des enfants légitimes. Et pour cela, il te faudra changer ma nature. »

À vrai dire, il ne pensait pas que Dieu pût accomplir un pareil changement, mais il le fit. Un soir, agenouillé au pied de son lit, il se sentit envahir par l'amour de Dieu pour les orphelins : un amour sans limites qui se répandait sur ces quatre petits enfants. Rien désormais ne pourrait l'empêcher d'aller vivre avec eux ; il sentait qu'ils avaient des droits sur lui. Il l'explique de la façon suivante : « Tout enfant sans parents est en droit de s'attendre à ce que Dieu lui serve de Père. Ces quatre orphelins pouvaient s'attendre à ce que, par mon intermédiaire, le Saint-Esprit fût leur Père. Mais l'amour divin ne peut se limiter à quatre enfants. Aussi, je me sentis rempli d'amour pour tous les enfants abandonnés de ce monde. C'était l'amour de Dieu qui coulait de mon cœur. »

Rees trouva quelqu'un pour s'occuper temporairement des enfants, pendant qu'il faisait ses préparatifs pour aller vivre avec eux. Pour lui, ce n'était plus une épreuve mais une joie. Or, le jour où il devait déménager, les trois sœurs de leur mère vinrent déclarer qu'elles voulaient les emmener et se charger d'eux. Le Seigneur lui montra que cette solution était la sienne, mais que lui, Rees, était vraiment devenu « un père pour les orphelins », et pourrait désormais être un intercesseur pour eux.

Les années suivantes allaient en fournir la preuve. Nul ne pouvait vivre au collège biblique et les voir, lui et sa femme, entourer de leur affection les enfants des missionnaires ou les petits réfugiés juifs – les uns à leur propre foyer, les autres dans la maison réservée aux enfants de missionnaires – sans comprendre jusqu'à quel point Dieu leur avait donné un cœur de père et de mère capable d'aimer, non pas quatre, mais soixante-dix enfants rassemblés sous leur garde.

Commentant plus tard cette expérience, R. Howells disait : « La place d'intercesseur que j'ai obtenue en ce temps-là demeure valable aujourd'hui. Il n'est pas nécessaire que le Seigneur la mette à l'épreuve une seconde fois, à moins que je ne sois infidèle. Je puis ainsi continuer à prier pour les orphelins et demander au Seigneur d'être pour eux un Père, même si c'est par

l'intermédiaire d'autres personnes, à condition, bien sûr, d'accepter que le Seigneur se serve de moi, s'il le juge bon, dans chaque cas particulier. Telle est la loi de l'intercession : c'est dans la mesure où, mis à l'épreuve, nous avons prouvé que nous étions prêts à faire nous-mêmes ce que Dieu demande, que nous pouvons intercéder pour que d'autres personnes en soient chargées. Christ est un intercesseur parce qu'il a pris la place de chacun de ceux pour lesquels il priait. Nous ne sommes pas appelés à intercéder pour la rémission des péchés, car cela a été fait une fois pour toutes : "Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde." Par contre, nous sommes souvent appelés à intercéder pour les pécheurs et leur détresse. Mais souvenons-nous que le Saint-Esprit ne peut pas remporter chez ceux pour lesquels nous intercédons une victoire qu'il n'a pas d'abord remportée en nous. Comme le dit un cantique : le chrétien « ne peut vaincre le monde avant d'avoir été lui-même vaincu. »

Le Seigneur se servit aussi de R. Howells pour révéler son amour au père qui avait abandonné ses enfants, et cela d'une façon bien extraordinaire. Depuis plus de seize ans, c'est-à-dire depuis qu'il percevait un salaire, Rees versait une cotisation à une caisse d'assurance maladie, instituée par une société privée de bienfaisance. Et voici que le Seigneur lui demandait de cesser ses versements ! « Comme il était le propriétaire de mon argent, je ne pouvais l'utiliser sans sa permission. Alors le diable intervint, m'avertissant que j'allais me trouver sans ressources pour les mauvais jours et que, pour parler franc, je risquais de finir mes jours à l'hospice. Or, le nom seul de cet endroit m'avait toujours fait peur ! Mais le Seigneur me rappela ce verset de l'Écriture : « Celui qui avait ramassé beaucoup n'avait rien de trop, et celui qui avait ramassé peu n'en manquait pas » (2 Corinthiens 8. 15). » Ainsi, l'assurance maladie devait être mise sur l'autel, et il n'était même pas autorisé à réclamer le remboursement de l'argent déjà versé.

Il y avait trois mois que ce père avait abandonné ses enfants et quitté le pays à la suite d'un délit, quand Rees se sentit poussé, de façon surprenante, à payer les arriérés dus par cet homme à la caisse d'assurance maladie, et à verser régulièrement les cotisations à venir. Quelle chose étrange ! S'il lui était défendu de verser ses propres cotisations, pourquoi devait-il le faire pour un autre ? Mais le Saint-Esprit lui révéla que ce n'était pas le fait de payer cette assurance qui était condamnable mais le motif qui l'avait poussé à continuer ses versements. Dieu l'avait appelé à « vivre par la foi ». Une fois prise, cette décision excluait totalement le recours à la caisse d'assurance

contre... l'hospice ! « Mais il est évident, disait Rees, que nous ne pouvons pas dire qu'une chose est mauvaise simplement parce que nous avons été appelés, nous, à y renoncer. Cela dépend de notre situation et de notre maturité spirituelle. » Il continua donc à verser les cotisations de cet homme et personne n'en sut rien.

Rees n'avait aucune nouvelle de cet homme depuis cinq mois environ, quand il reçut une lettre de lui. Il disait qu'il gardait le lit, qu'il était tuberculeux et qu'il venait d'avoir une grave hémorragie. Pendant deux semaines, il avait lutté contre lui-même, désirant se mettre à genoux pour demander pardon au Seigneur ; mais il avait tellement honte d'avoir « déshonoré le nom de Jésus » qu'il n'avait pas osé le faire. Pourtant, un dimanche matin, des soldats de l'Armée du Salut s'étaient rassemblés devant la maison où il se trouvait et, pendant qu'ils chantaient, il s'était levé de son lit, s'était agenouillé et avait reçu le pardon et la paix. S'il écrivait maintenant, c'était pour dire combien il regrettait d'avoir cédé à la tentation et fait du tort à la mission par le péché dans lequel il était tombé. Il demandait aux amis de la mission de lui pardonner, eux aussi, comme le Seigneur l'avait fait. Il n'avait pas d'argent pour payer sa chambre, mais le médecin avait fait des démarches en vue de le faire entrer à l'hôpital dès la semaine suivante.

Quand il apprit ce que Rees avait fait pour lui, cet homme fut terrassé par l'amour de Dieu. Au lieu d'être emmené à l'hôpital, il fut transporté chez son père, et, pendant cinq mois, il reçut de la caisse d'assurance une indemnité hebdomadaire, jusqu'au jour où il fut rappelé, en pleine paix, auprès du Seigneur. Après sa mort, ses enfants reçurent également une somme d'une certaine importance.

Au village, cet événement eut un grand retentissement. Quant à Rees, il eut ainsi la preuve non seulement que le Seigneur pouvait lui éviter de finir ses jours à l'hospice, mais qu'il pouvait aussi l'éviter à d'autres, dans la mesure où il obéirait pleinement lui-même au Saint-Esprit.

Par toutes ces expériences, le Seigneur poursuivait un double but : la bénédiction des indigents et la transformation de son serviteur. « Le Saint-Esprit me conduisait étape par étape. Ce changement de nature (à savoir le remplacement de ma nature propre par la nature divine) fut très lent et douloureux. C'était une mort quotidienne et une révélation de la vie de Christ, qui est celle d'une victime. Du côté de la Croix que nous voyons, Christ est la plus grande victime, mais, de l'autre, il est le plus grand vainqueur. Mon chemin me conduisait chaque jour à la Croix. Tout motif,

toute pensée égoïstes avaient affaire immédiatement au Saint-Esprit. Dans mon expérience, l'homme le plus sévère que j'aie connu était mon maître d'école ; mais combien de fois n'ai-je pas dit que le Saint-Esprit était mille fois plus sévère que lui ! En effet, le maître d'école ne peut juger que les actions, tandis que le Saint-Esprit juge les intentions. »

Un soir, par exemple, Rees et son ami devaient prêcher en plein air. L'ami prit le premier la parole et il fut si manifestement inspiré que Rees se demandait ce qu'il pourrait bien dire ensuite (il n'avait pas le don de parler à une foule), et il en conçut quelque jalousie. « Personne ne s'en douta ; mais, cette nuit-là, l'Esprit-Saint m'humilia jusqu'à terre. Il me montra la laideur d'un tel sentiment, et l'avantage que Satan pourrait en tirer pour causer du tort aux âmes des auditeurs. Je n'avais jamais rien vu de si haïssable, et j'aurais pu me maudire. « Si tu as pris part à cette réunion, me dit le Seigneur, n'est-ce pas afin que ces gens soient bénis ? S'il en est ainsi, qu'importe celui à travers lequel je les bénis » ! Il m'enjoignit de confesser ce péché à mon ami, et m'avertit que, si cela se renouvelait, j'aurais à en faire une confession publique. À partir de ce jour, je n'ai plus osé caresser la moindre pensée de jalousie, de peur d'attirer sur moi le châtement promis à une éventuelle désobéissance : le Saint-Esprit ne revient jamais sur sa parole. »

« On pourrait croire que cette dépendance étroite à l'égard du Saint-Esprit est une vie de crainte et d'esclavage. Il en serait ainsi pour l'homme naturel ; mais, pour le nouvel homme en Christ, c'est, au contraire, une vie d'entière liberté. Tout d'abord, j'ai eu tendance à m'apitoyer sur moi-même et à murmurer contre le châtement infligé à ma désobéissance. Plus tard, j'ai compris qu'il me fallait me défaire, maintenant, de mon *moi* corrompu si je ne voulais pas le voir exposé, à ma honte, plus tard !... Alors, j'ai commencé à donner raison à l'Esprit-Saint contre moi-même, et ce dépouillement m'est apparu comme une délivrance, et non comme une perte. »

CHAPITRE 15 :

Lord Radstock

À la convention de Llandrindod qui eut lieu en août 1909, R. Howells retrouva son ami M. J. Gosset, avec qui il avait correspondu au sujet de la carte de Nouvel An. Ayant entendu Rees parler, au cours d'une réunion, de la prière et de l'intercession, M. Gosset en reçut une telle bénédiction qu'il en fit part à son ami Lord Radstock. En conséquence, ce dernier invita Rees à parler au cours d'une réunion spéciale pour croyants. Se référant à ses propres expériences, Rees insista sur la différence qui existe entre un homme de prière et un intercesseur. Les points qu'il souligna méritent d'être mentionnés, bien qu'il en ait déjà été question dans un chapitre précédent.

Un homme de prière peut prier pour un objet particulier sans être prêt, pour autant, à être lui-même l'instrument de l'exaucement. De plus, il n'est pas tenu de poursuivre sa prière jusqu'à ce que la réponse soit donnée. En revanche, un intercesseur est responsable de l'objectif qu'il doit atteindre, et ne peut se sentir dégagé avant d'y être parvenu. Il mettra tout en œuvre pour que la prière soit exaucée par son moyen. Mais, cette « position » d'intercession une fois acquise, éprouvée et établie, l'intercesseur peut revendiquer de plein droit toutes les bénédictions qu'elle implique, chaque fois que c'est la volonté de Dieu. « Cela fait penser à Euclide, remarquait Howells : au fur et à mesure qu'on a appris ses propositions, on peut les appliquer, mais on ne peut aller au-delà. D'autre part, il n'est jamais nécessaire de revenir à une proposition antérieure, à moins de l'avoir insuffisamment assimilée. »

Au cours de son allocution, Rees Howells aborda aussi le sujet de la guérison divine et fit part à ses auditeurs de la façon dont le Seigneur l'avait conduit au sujet de la femme tuberculeuse. Il avait fallu que ce premier effort de prière pour la guérison fût offert sur l'autel, car les prémices appartiennent à Dieu. Bien que le Saint-Esprit lui eût donné l'assurance de la victoire, il avait dû accepter l'apparence de l'échec. Mais, par cette épreuve, le Seigneur avait prononcé contre « la chair » une telle sentence de mort, qu'à l'avenir aucun cas de guérison ne risquait de glorifier sa personne.

En prononçant ces paroles, Rees ignorait totalement que Lord Radstock avait été conduit par le même chemin. Il avait accepté la vérité de la guérison

divine en lisant le texte de Jacques 5.15 : « La prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera », et il s'était engagé à s'y tenir. Il estimait que la négligence de l'Église à cet égard était la source de beaucoup de souffrances. Il avait déjà pris nettement position à ce sujet, quand sa fille aînée tomba gravement malade ; il avait beaucoup de médecins parmi ses amis chrétiens, mais il se sentit conduit à refuser leur aide. Or, malgré sa foi dans la Parole de Dieu, « le ciel garda le silence et l'enfant mourut. » Debout auprès de son lit, il reçut la grâce de dire avec Job : « Bien qu'il me tue, je croirai en lui » (13. 15, version anglaise). Ce fut une terrible épreuve pour sa foi et il passa par une véritable agonie ; mais il en sortit victorieux et fut ensuite l'instrument de nombreuses guérisons par la foi. Cependant il n'avait jamais compris pourquoi sa fille était morte, avant d'entendre R. Howells. Il s'appropriait immédiatement ce que celui-ci venait de dire des prémices qui doivent être offerts sur l'autel ; mais il s'étonnait que le Seigneur eût jugé bon de révéler cette vérité spirituelle à un si jeune serviteur. Il en était si profondément impressionné qu'il dit à Rees qu'ayant reçu de Dieu de telles lumières, il lui fallait les communiquer à l'Église. Dans ce but, il serait bon que lui, Rees, poursuivît ses études universitaires. Lord Radstock s'offrait à se charger des frais ; il le présenta à plusieurs de ses amis et lui demanda de leur faire part de son expérience.

M. Gosset fut si heureux du résultat de cette visite qu'il proposa à Rees de lui faire rencontrer certains de ses amis londoniens, y compris Sir Robert Anderson, le directeur général des postes, et qu'il l'invita chez lui. Une nouvelle porte s'ouvrait ainsi pour ce jeune mineur, qui allait lui permettre de rencontrer des personnes de haut-rang. Rees a déclaré lui-même : « Rien ne plaisait davantage à mon "vieil homme". » Ma première pensée fut : « ce n'est pas si mal pour un début ! » « De nouvelles occasions s'offraient à moi de divers côtés, mais celle-là me séduisait plus que toutes les autres, et j'éprouvais quelque secrète satisfaction à en informer mes amis. Quand j'en fis part à ma famille, tous furent enchantés ; j'allais en finir avec cette vie étrange, mon régime simplifié et tout le reste. Apparemment, quel honneur d'être appelé à parler de prière et d'intercession à des hommes tels que Lord Radstock et Sir Robert Anderson ! Mais je ne me doutais pas de la grande leçon que le Seigneur allait me donner par là. »

CHAPITRE 16 :

Appelé à une vie cachée

Un mois environ après avoir reçu l'invitation de M. Gosset, Rees reçut un nouvel appel à l'intercession. Bien que plusieurs ivrognes du village se fussent convertis, il en restait quelques-uns qui n'avaient pas encore fait le pas. Ils assistaient aux réunions, manifestant ainsi leur désir de suivre le Seigneur, mais ils étaient à tel point les esclaves de la boisson que l'Ennemi gardait son emprise sur eux. Une fois encore il fallait « lier l'homme fort et piller ses biens » (Marc 3. 27). De fait, cette intercession fut le premier pas qui allait conduire Rees d'un ministère public à une vie cachée.

Pendant trois ans, après sa journée de travail, Rees avait passé toutes ses soirées à la mission. Il y avait cinq réunions par semaine ; les deux autres soirs étaient consacrés aux visites. Il travaillait à la mine de sept heures à seize heures trente. Il faisait ensuite, par tous les temps, trois kilomètres pour se rendre au village, et autant au retour. Il n'avait jamais le temps d'assister à d'autres réunions car il ne quittait guère son troupeau, sauf pendant la semaine de la convention de Llandrindod à laquelle il emmenait autant de nouveaux convertis que possible. L'œuvre était si bien établie que beaucoup de gens des alentours venaient assister à la réunion du dimanche soir ; ainsi le réveil continuait.

Pour le village, cela se manifestait de la manière suivante : alors que trois ans auparavant, la brasserie envoyait tous les quinze jours – le jour de la paye – deux chars et une charrette remplis de tonneaux de bière, elle n'envoyait plus qu'une charrette à moitié vide. On disait en plaisantant que la brasserie aurait eu intérêt à persuader Rees et ses amis de devenir actionnaires !...

« Nous n'avons aucun ennemi... le diable excepté ! Tous nous respectaient, car ils savaient que nous n'avons en vue que leur bien. Certes, les difficultés et les épreuves ne nous manquaient pas mais nous n'en parlions jamais : pour eux, c'était toujours le réveil. Oh, que le nom de Jésus nous était précieux ! Pendant les réunions en plein air, toute la contrée retentissait de l'exclamation : « Béni soit le Nom du Seigneur ! »

La difficulté, pour Rees Howells, c'était de trouver le temps de prier. Pratiquement, il ne disposait guère que du temps qu'il mettait à parcourir les

trois kilomètres jusqu'au lieu de la réunion. La moitié du trajet se faisait dans une lande déserte ; il essayait toujours d'être seul, et, la dernière maison dépassée, il ôtait sa casquette et continuait sa route en priant. À cette époque, personne n'eût osé sortir sans mettre un chapeau : l'usage l'exigeait. Mais une fois seul, Rees sentait avec une telle intensité la présence de Dieu qu'il gardait la tête découverte. Ainsi, quand il traversait la lande, il mettait sa casquette dans sa poche et, au retour, tard dans la nuit, les lumières de la ville étant éteintes, il faisait tout le chemin tête nue. Et pourtant, aussi bizarre que cela puisse paraître aujourd'hui, rien n'aurait pu le convaincre de sortir sans chapeau pendant la journée. Comme il l'a dit : « La brigade des sans-chapeaux n'existait pas encore ! »

Cette habitude, en apparence insignifiante, fut le premier moyen dont usa l'Esprit pour le rendre insensible à l'influence du « qu'en dira-t-on ».

Un dimanche matin, de très bonne heure, alors qu'il était sorti pour prier, il se sentit soudain « sur une terre sainte » : « La gloire de cette matinée surpassait en éclat la lumière du soleil, et les paroles d'Ésaïe me revinrent en mémoire : "La lumière du soleil sera sept fois plus grande." Je me sentis environné d'une paix et d'un silence solennels. Le Seigneur me fit comprendre alors que la position d'intercesseur à laquelle il m'appelait consistait à demeurer pendant toute la journée dans l'attitude de la prière. Pour la première fois, je ne pouvais plus prendre mon chapeau ! Traverser ainsi la ville pour aller à la mission... Non ! C'était impossible, jamais je ne pourrais m'y résoudre... Jamais ! La gloire céleste disparut, la lumière du soleil me sembla redevenir normale, puis les ténèbres m'engloutirent. Comme je regrettais d'être sorti ce matin-là ! Le jeûne même n'était pas une épreuve comparable à celle-ci, il n'affectait que ma famille ; mais maintenant, j'allais être la risée de toute la ville ; on n'avait jamais vu un homme dehors sans chapeau ! »

Quand arriva l'heure de partir pour la mission, le Saint-Esprit lui dit qu'il ne s'y rendrait qu'à condition d'obéir. Comme il était encore à genoux, le Seigneur lui demanda pour quelles raisons il ne voulait pas obéir. Désirait-il se dérober à sa présence ? Non ! Ce n'était pas cela. La seule raison qu'il put invoquer, c'était que la pression de l'opinion publique serait trop forte et qu'il ne pourrait pas la supporter. À quoi le Seigneur répliqua que c'était justement pour cela qu'il lui avait demandé ce sacrifice : comment pourrait-il prêcher encore sur la « mort au monde » s'il n'en était pas lui-même victorieux ? « Ah ! Que le monde est encore en nous, alors que nous croyons en être

délivrés », déclare Rees. « Il m'arrivait de rire d'un homme coiffé de la casquette de l'*Armée du Salut*, mais ce jour-là, j'aurais bien voulu que le Saint-Esprit me permît d'en faire autant ! Mais il n'admettait aucun compromis. Je dus convenir que j'étais esclave du qu'en dira-t-on, et que j'avais besoin d'en être libéré. »

L'essentiel, pensa Rees, était d'éviter sa mère. Venant après son jeûne, cette nouvelle extravagance l'amènerait certainement à croire qu'il était un peu dérangé. Que n'eût-il pas fait pour éviter de la blesser ? Sa famille était bien connue et fort estimée dans la ville ; aussi, la pensée de faire honte à ses parents lui rendait l'épreuve deux fois plus dure.

« J'étais en haut, dans ma chambre, en train de prier, cherchant autant de force que possible, mais le Seigneur me semblait très loin. Ainsi, dans l'épreuve, il nous semble souvent qu'il n'y a pas de Dieu. »

Se rendant compte qu'il était en retard, sa mère vint à sa rencontre quand elle l'entendit descendre. Elle tenait à la main le chapeau de Rees et le brossait soigneusement, comme une mère attentive.

« Quand je lui dis que je ne le prendrais pas, son étonnement me remit en mémoire les paroles du vieux Siméon à Marie : "Une épée te transpercera l'âme..." Quelle souffrance pour des parents de voir un de leurs fils prendre un chemin aussi bizarre ! »

« Je n'oublierai jamais la traversée de la ville, ce jour-là, et la confusion que j'éprouvais à croiser les gens qui se rendaient dans d'autres lieux de culte. Dire qu'on se croit "mort au monde !..." Chacun de mes nerfs frémissait et j'avançais comme un aveugle. Il me semblait que le diable avait rassemblé toutes les forces de l'enfer pour s'opposer à cet acte tout simple d'obéissance. En soi, c'était si peu de chose ; j'étais simplement appelé à passer la journée dans l'attitude de la prière – la tête découverte – ce qui impliquait une minime séparation d'avec le monde. Ô profondeur de notre respectable nature propre ! Mais l'Esprit-Saint était en train d'échanger la mienne contre la nature divine ! »

« L'arrivée à la mission fut pour moi une délivrance, comme pour les Israélites l'entrée dans une des villes de refuge ! » (Nombres 35. 25)

« Mais ce n'était pas seulement le dimanche que je devais conserver l'attitude de la prière, c'était aussi au travail, en marchant dans la rue, ou en toute autre circonstance. Les personnes pour lesquelles je priais devaient être sans cesse présentes à mon esprit, et pour cela je ne devais plus porter de

chapeau¹⁴. Jusqu'à un certain point, j'avais remporté la victoire ; certes, il m'était encore très dur d'aller au travail sans chapeau, mais j'en étais arrivé au point où il m'aurait été plus difficile de désobéir que d'obéir ; d'ailleurs les gens s'accoutumaient peu à peu à me voir circuler nu-tête. »

En le mettant ainsi à part, le Seigneur préparait Rees à le suivre plus loin encore : Il allait l'appeler à abandonner tout ministère public. Cela commença par une attaque de l'Adversaire contre son meilleur ami et collaborateur à la mission. Ils s'aimaient profondément. « D'ailleurs, disait Rees, c'était une des natures les plus aimables que j'aie jamais rencontrées ; de plus, tel Apollos, il était "éloquent et versé dans les Écritures" (Actes 19. 24). » Par la bouche de quelques croyants, l'Ennemi commença à lui suggérer qu'aussi longtemps qu'il resterait le collaborateur de Rees au village, il ne pourrait jamais donner toute sa mesure ; il lui fallait son œuvre à lui... Le Seigneur fit comprendre à Rees que cette attaque était grave et qu'il était le seul à pouvoir sauver son ami. « Le seul moyen d'y parvenir, c'est de lui donner précisément ce que l'Ennemi affirme qu'il ne pourra jamais obtenir. Pourquoi ne lui confierais-tu pas la direction de la mission ? Retire-toi et intercède pour lui ! Demande à Dieu que la mission ait plus de succès entre ses mains qu'entre les tiennes ! » Et l'Esprit lui rappela que, quelques années plus tôt, il l'avait déjà averti qu'une pareille situation pourrait se présenter...

Rees mesura tout ce que cela signifiait pour son avenir : « Depuis trois ans, j'avais consacré tout mon temps, tout mon argent et toutes mes forces à la mission ; j'y étais allé tous les soirs. Et maintenant que l'avenir de l'œuvre était plein de promesses, Dieu me demandait de me retirer et de soutenir mon ami comme il m'avait soutenu jusqu'alors. La mission allait grandir encore, devenir plus populaire, et tout le monde lui en attribuerait le mérite. Personne ne se souviendrait qu'il avait fallu quelqu'un pour poser les fondations. J'eus à lutter intérieurement pour accepter que mon ami récolte ainsi tous les succès. Mais le Saint-Esprit était en train de franchir une nouvelle étape dans la mise à mort de mon *moi* et son remplacement, combien difficile, par la nature divine. »

« Pendant trois jours, il me fut impossible d'accepter un tel renoncement, et pourtant je savais que la force m'en serait donnée. Dieu me préparait ainsi à éprouver autant de joie dans une vie cachée que dans une vie publique couronnée de succès. Si le but de ma vie consistait réellement à faire la volonté de Dieu, je trouverais une joie égale aussi bien dans l'une que dans

l'autre. »

À cette époque, Rees lut la vie de Madame Guyon, et cela l'encouragea ; il vit comment elle avançait sur un chemin de sanctification, elle qui, même en prison, disait :

« Je ne demande rien, quoi qu'il advienne, sinon d'être unie à ta sainte volonté. »

Finalement, Dieu donna la victoire à Rees et effectua un profond changement dans sa nature. Comme Jonathan, il fut rendu capable d'aimer celui qui allait prendre sa place. Il parla de tout cela avec son ami, lui raconta comment Dieu le conduisait, et lui dit que, désormais, la mission serait la sienne, tandis que lui, Rees, le soutiendrait de sa prière. « Va de l'avant ! Le Seigneur gagnera beaucoup d'âmes par ton travail. De mon côté, je prierai pour toi. Je désire vraiment que, sous ta direction, la mission ait encore plus de succès que sous la mienne ! »

[14](#) « Tout homme qui prie ou qui prophétise la tête couverte déshonore son chef » (1 Corinthiens 11. 4).

CHAPITRE 17 :

Sans chapeau

Peu de temps après avoir confié la mission à son ami, R. Howells reçut de Londres la lettre qu'il attendait. M. Gosset l'invitait à lui rendre visite la semaine suivante. Rees pensa d'abord que c'était impossible, en raison du nouvel effort d'intercession auquel Dieu l'appelait et qui devait durer trois mois. Il se mit au lit avec l'impression d'avoir fait un réel sacrifice ; mais le lendemain, à son réveil, le Seigneur lui demanda :

— Pourquoi ne vas-tu pas à Londres ?

— À cause de mon intercession.

— Quoi ? Tu ne peux donc pas intercéder à Londres ?... Dis-moi la vraie raison de ton refus ! »

Rees dut confesser qu'il n'avait pas le courage d'aller à Londres sans chapeau : « J'ai réussi à sortir sans chapeau tant que j'étais chez moi, mais aller à Londres dans cette tenue, en tant qu'invité d'un personnage important, c'est impensable ! M. Gosset ne supporterait jamais un tel affront. Après toutes ses gentillesse envers moi, je ne voudrais pas, pour un empire, lui faire de la peine. »

« C'est ainsi que la chair a plus de cent raisons à alléguer, mais le Saint-Esprit n'en accepte aucune. Il avait préparé tout cela pour voir si je lui obéirais plutôt qu'aux hommes (Actes 5. 29). Il y a des gens qui disent, à la légère, que c'est un honneur d'être "fou à cause de Christ" (1 Corinthiens 4. 10) ; mais c'est une tout autre histoire quand le Saint-Esprit nous y appelle effectivement ! »

La lutte fut violente. Un moment, Rees se demanda s'il ne lui serait pas possible de tourner le dos à cette vie de renoncement, d'esclavage, de mort quotidienne à soi-même, pour vivre comme un chrétien ordinaire en prêchant l'évangile et en aidant les pauvres, comme le faisaient plusieurs de ses amis. Mais l'Esprit le remit en face de sa position de « martyr vivant », qui ne laissait pas plus de place à la prétention de diriger soi-même sa vie que n'en aurait eu un mort.

Ce fut une remise en question : il fallait que Rees Howells fût à nouveau pleinement d'accord avec ce que le Saint-Esprit voulait faire ; d'ailleurs, il savait qu'il n'avait pas le choix, et, au fond, il désirait obéir, craignant par-

dessus tout de perdre le privilège que lui conférait sa vocation.

Le Saint-Esprit ne brusque jamais ; il parla au cœur de Rees, lui montrant toute l'amertume de la Croix que le Sauveur avait portée, lui qui « n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer les regards, qui a été méprisé et abandonné des hommes, frappé de Dieu et humilié. » (Ésaïe 53)

« Dans la mission, nous avons l'habitude de chanter :

*Jusqu'au bout je veux te suivre
Dans les bons, les mauvais jours,
À toi, pour mourir ou vivre
À toi, Jésus, pour toujours.*

Mais, en ce moment, qu'il était dur de le suivre ! Je lui demandai de me montrer, par les Écritures, qu'il avait déjà appelé certains de ses serviteurs à de tels actes d'obéissance, et cela pour le cas où M. Gosset et ses amis me demanderaient de justifier, par la Bible, les raisons de mon comportement. S'il le faisait, j'étais prêt à partir. Comme dans un éclair, il me présenta Jean-Baptiste et Élie : le premier n'avait qu'un vêtement de poil de chameau et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage ; l'autre avait vécu pendant trois ans et demi d'abord dans une caverne, puis au foyer d'une veuve où l'on mangeait chaque jour les dernières provisions (1 Rois 17. 10). Tel avait été pour eux le chemin qui, de la Croix, conduit à la victoire. J'étais « coincé » ! Je me mis à rire et m'écriai : « Seigneur, tu as gagné ! » Donc, je me soumettais, mais comme j'avais un peu protesté quand il m'avait rappelé Jean-Baptiste, j'avais peur qu'il ne m'envoie à Londres privé d'autre chose encore que de mon chapeau ! Aussi, ce jour-là, je me livrai à de multiples besognes dans la crainte qu'il n'ajoute encore à l'obéissance qu'il me demandait ! »

Le jour de son départ pour Londres arriva. Sa mère s'était habituée à le voir circuler sans chapeau, mais dans sa ville. Aussi, ce matin-là, elle avait préparé et soigneusement brossé le chapeau de Rees... première épreuve ! D'autre part, le diable lui suggéra qu'il serait prudent d'emporter une casquette dans sa poche, pour le cas où il pleuvrait. Mais Rees dut convenir qu'un parapluie ferait mieux l'affaire !

Quand le train entra en gare de Paddington, Rees – il l'a dit plus tard – se sentait comme un homme en route pour l'échafaud ! M. Gosset l'attendait, et lui fit un accueil chaleureux à sa descente du train. Puis il passa la tête dans le compartiment et lui dit :

— Vous avez oublié votre chapeau.

— Non, je n'en ai pas pris.

— Comment ? Venir à Londres sans chapeau ? Non ! De grâce !... Il vous faut comprendre, Rees, que vous n'êtes plus à la campagne ; vous ne pouvez venir à Londres sans chapeau !

— Alors, je dois repartir.

— Il n'est pas question de repartir, mais de porter un chapeau ! » Répliqua M. Gosset.

« Mon hôte me faisait pitié. Pendant tout le trajet de Paddington à Picadilly en voiture découverte, il était rouge comme une pivoine. En route, il me dit : "J'ai une casquette neuve à la maison ; elle m'a coûté très cher, mais elle ne me va pas bien, je veux vous en faire cadeau." Il me fallut alors lui expliquer que si l'on me donnait toutes les casquettes de Londres, pour que j'en porte une avant Noël, je n'accepterais pas, car le fait d'aller tête nue était lié pour moi à un temps de communion particulière avec le Seigneur en vue d'une intercession précise...

M. Gosset m'avoua plus tard que son orgueil n'avait jamais été autant pris à partie que ce jour-là. Le Seigneur avait déjà essayé d'y toucher, mais il n'avait jamais accepté l'instrument dont Dieu voulait se servir pour cela. Il ajouta qu'il n'avait jamais autant rougi de sa vie que pendant ce trajet ! »

Si la casquette avait soulevé tant d'opposition, qu'en serait-il du jeûne et du régime ? Qu'allait penser M. Gosset du « menu de Daniel » ? En attendant le repas, il fit part à Rees de toutes les invitations à dîner qu'il avait reçues pour lui. « J'en fus accablé. Il me fallait adopter une attitude ferme : je savais que je ne pouvais prendre que deux repas par jour, et encore des plus simples. Alors, à quoi bon toutes ces invitations ? Je ne soufflai pas un mot, me sentant incapable de parler avant d'y être contraint ; et, même alors, je n'eus pas beaucoup de force pour m'exécuter !...

La cloche sonna, et l'on se mit à table pour le dîner.

— Tout ceci a été préparé pour vous, dit M. Gosset, et j'espère que vous allez goûter à tout !

Je dus alors avouer que, pendant les trois mois suivants, je ne devais prendre, par jour, que deux repas, composés uniquement de pain, de fromage et de soupe !

Levant les bras au ciel, M. Gosset s'exclama :

— Dans quelle situation me mettez-vous, Rees ? Que va-t-on dire de mon

invité ?... Qu'il est un des anciens prophètes ?...

Nous avons éclaté de rire tous les deux ; puis je lui dis ce qu'il m'en avait coûté d'obéir au Seigneur en venant à Londres et combien m'était pénible la pensée de lui faire un affront après toutes ses bontés envers moi ; je ne l'avais pas prévu en acceptant ce temps d'intercession.

— Dire que vous faites tout cela pour porter secours aux âmes perdues, répondit M. Gosset, et que moi, qui suis un vieillard, je n'ai rien fait pour elles !... Ne désobéissez pas à Dieu, Rees, même si le roi vous invitait à dîner ! Et il ajouta aussitôt : « Impossible de marcher à côté de vous à Picadilly ! Il vous faudra marcher deux mètres avant ou deux mètres après moi ! ! » Cela nous fit rire pendant longtemps.

Quelle croix, mais aussi quelle glorieuse victoire ! »

M. Gosset l'emmena rendre visite à ses amis. On lui fit un accueil chaleureux et il passa d'excellents moments avec eux, en particulier avec Lord Radstock et Sir Robert Anderson. « Le Seigneur me mettait à l'épreuve pour voir si cette classe de la société n'allait pas m'influencer ; mais je peux dire que j'y étais insensible. »

Ce fut seulement à la fin du séjour de Rees à Londres que le Seigneur en révéla le véritable but. La veille de son départ, M. Gosset entra dans sa chambre et lui dit : « Dieu m'a révélé quelque chose ; il m'a dit qu'il allait bénir ma maison à cause de votre présence sous mon toit, tout comme il a béni la maison d'Obed Édom parce que l'arche de Dieu s'y trouvait. »

« Tandis qu'il parlait, dit Rees, la chambre se remplit à un tel point de la présence de Dieu que j'avais peine à le supporter. »

Le lendemain matin, le Seigneur amena Rees à lire le récit de la Sunamite (2 Rois 4. 8-17) et à dire à M. Gosset : « Savez-vous que vous avez agi envers moi comme cette femme à l'égard du prophète ? Je dois donc à mon tour vous demander : "Que peut-on faire pour toi ?" (2 Rois 4. 13). Quelle que soit la bénédiction que vous souhaitez, Dieu vous l'accordera. »

M. Gosset fondit en larmes et dit : « Oui, j'ai un grand désir, c'est que mon fils, le capitaine Ralph Gosset, actuellement à l'armée, qui s'est écarté de la ligne de conduite que nous lui avons tracée et qui va revenir d'Afrique, ne jette pas le discrédit sur notre famille. »

— Dieu fera plus que cela, répondit Rees. Votre fils ne retournera pas à l'armée sans être un homme transformé. »

Jésus a dit aux soixante-dix disciples : « Dans quelque maison que vous

entriez, dites d'abord : "Que la paix soit sur cette maison ! Et s'il se trouve là un enfant de paix, votre paix reposera sur lui." » (Luc 10. 5-6) N'était-ce pas là ce qui venait de s'accomplir ?

CHAPITRE 18 :

Le voeu de naziréat

Le chemin sur lequel Rees s'engageait en se chargeant d'intercéder pour Ralph devint d'une netteté nouvelle et se mit à monter presque à la verticale. Les cas difficiles pour lesquels il avait été appelé à une intercession particulière concernaient tous des habitants du village qu'il connaissait personnellement, mais dans le cas du fils de M. Gosset, il s'agissait de quelqu'un qu'il n'avait jamais rencontré, ne rencontrerait probablement jamais, et qu'il n'avait aucun moyen d'influencer, si ce ne fut en « passant par le trône de Dieu ». « Ce sera la pierre de touche de ton intercession », lui dit le Seigneur. De toute évidence, en effet, Dieu avait préparé son serviteur à assumer de plus hautes responsabilités qu'il ne l'avait imaginé. Pour cela, il allait le détourner de son activité parmi les hommes pour le consacrer entièrement à lui.

Une carte, signée par M. Gosset et par Rees, qui en gardaient chacun une copie, précisait la prière qui concernait Ralph :

Datée du 29 octobre 1909, elle portait ces mots :

Le désir de mon cœur, c'est que Ralph se convertisse. Rees est en plein accord avec moi, et il a accepté d'intercéder pour cette grande grâce. Nous désirons que Ralph se convertisse avant la fin de sa permission et son départ pour l'Afrique.

(signé) Rees Howells, A. Gosset

M. Howells a toujours conservé cette carte qu'il considérait comme un des plus précieux objets en sa possession.

À son retour de Londres, Rees se sentit appelé à se tenir à genoux, chaque soir pendant trois heures, après sa journée de travail à la mine, c'est-à-dire de six à neuf heures. Il comprit alors qu'en lui demandant, quelques semaines auparavant, de renoncer à la direction de la mission en faveur de son ami, c'est à cette tâche nouvelle que le Seigneur le préparait. Désormais, il était appelé à renoncer à toute activité spirituelle extérieure, à ne plus assister aux réunions de la mission, à lire la Bible à genoux (ce qu'il avait d'ailleurs toujours fait) et à n'avoir que le Saint-Esprit comme professeur.

« Il m'a fallu un certain temps pour apprendre à rester absolument tranquille en présence du Seigneur ; j'avais tellement l'habitude de prêcher, que chaque

fois que je recevais une lumière nouvelle sur la Parole de Dieu, je me disposais à prêcher sans m'en rendre compte... mais il n'y avait personne ! Je devais constamment me ressaisir. »

« Pour "demeurer en Christ", il me fallait donc :

1. Jeûner deux repas par jour seulement.
2. Demeurer dans l'attitude de la prière, c'est-à-dire tête découverte.
3. Renoncer à toute activité à la mission et n'assister à aucun service religieux.
4. Rester à genoux trois heures chaque soir : deux à lire la Bible, la dernière à demeurer à l'écoute de Dieu. »

Rees savait que le Seigneur allait lui donner d'autres directives pour cette intercession, mais il ignorait encore lesquelles.

En vérité, cette vie était fort différente de celle qu'il avait menée jusqu'alors : c'était une vie cachée, après des années d'activité, un tête-à-tête solitaire avec le Seigneur au lieu d'une communion fraternelle avec des chrétiens. Il ne lui fut même pas permis d'annoncer à sa famille ou à ses amis qu'il avait confié la mission à son ami pour s'engager de son plein gré dans ce combat de l'intercession. Aussi le bruit courut-il que quelque chose l'avait déçu dans sa visite à Londres, en sorte qu'il avait abandonné la mission et décidé de ne plus aller à l'église.

Au premier abord, il pensa qu'il ne pourrait jamais trouver dans cette vie cachée une aussi grande joie que dans ses activités précédentes. Il lui semblait tragique de recevoir tant de lumière sur la Parole de Dieu sans pouvoir en faire profiter les autres ; il eut même l'idée que Dieu ne lui permettrait plus jamais de prêcher. Autre difficulté : il lui était plus difficile de prier le soir que le matin, car les événements de la journée encombraient son esprit et il avait peine, surtout au début, à s'en débarrasser. « Qu'il est difficile, disait Rees, même quand on est seul, d'imposer silence aux voix intérieures ! Mais le Seigneur vint à mon aide, de sorte qu'en fermant ma porte, à six heures, je laissais le monde à l'extérieur pour entrer dans la présence de Dieu. C'était une communion parfaite et je pouvais dire, en toute sincérité : "je suis si près de Dieu qu'il est impossible d'être plus près, car, en Jésus, je suis aussi près de lui que son Fils." »

Le Seigneur lui fit alors comprendre qu'il devait être prêt à accepter la situation qui avait été celle de tel ou tel prophète. « Je songeai à Ézéchiël "portant l'iniquité d'Israël" » (4. 4), mais cela ne m'effrayait pas, car cela

touchait, comme pour moi, à la nourriture. Je ne craignais pas non plus Jérémie, mais Ésaïe me faisait peur. Jamais il n'y avait eu de prophète comme cet homme ! Il était de sang royal, homme d'État et grand écrivain, mais à quelles attitudes humiliantes le Saint-Esprit ne l'avait-il pas conduit ! (Ésaïe 20). Mon seul réconfort était qu'en commençant ma lecture par la Genèse il me faudrait presque deux mois pour arriver à Ésaïe. Mais j'allais être arrêté bien avant par un texte auquel il me fut impossible d'échapper. Au livre des Nombres, chapitre 6, versets 2 à 6, je lus : « Lorsqu'un homme... se séparera des autres en faisant vœu de naziréat, le rasoir ne passera pas sur sa tête... il sera saint, il laissera croître librement ses cheveux... il ne s'approchera point d'un mort. » Et le Saint-Esprit me dit : « Pour le temps de cette intercession, tu dois vivre de cette manière ; si ton père ou ta mère venaient à mourir, tu ne pourrais t'approcher d'eux et tu ne devras en aucun cas faire usage d'un rasoir. »

Je répondis : « J'aimerais mieux mourir que d'accepter cela ! » J'avais trente ans, mes cinq frères menaient une vie des plus respectables et j'étais sûr qu'ils n'accepteraient jamais une telle tenue chez nos parents. Il m'était déjà assez pénible d'aller tête nue, mais cette fois c'était mille fois pire !... Ceux qui portent la barbe la taillent une fois par semaine, mais un naziréen ne pouvait toucher ni à sa barbe, ni à ses cheveux. « Dans ces conditions, chuchotait le diable, ta barbe, au bout de six mois, descendra jusqu'à tes genoux et tu seras bon pour l'asile d'aliénés. Passe encore si tu y allais seul, mais le plus grave, c'est que tes parents t'y suivront ! »

J'eus beau dire au Saint-Esprit que je n'avais jamais entendu parler d'un appel de ce genre adressé à quelqu'un de notre génération, et que c'était au-dessus de mes forces, il persistait à vouloir mettre à jour la vraie raison de ma mauvaise volonté, car il ne se contentait pas de prétextes.

— Dis-moi la vérité, pourquoi ne veux-tu pas suivre l'exemple de Samuel et de Jean-Baptiste ?

— C'est à cause de mes parents : ils en mourraient ou perdraient la raison. » Je pensais en effet que c'était là la vraie raison. Mais le Seigneur reprit : « Apporte tes parents à la Croix ; ma mère était dans la foule quand j'ai été cloué à la Croix. »

Puis il reprit : « Dis-moi la vraie raison !

— C'est que l'influence des gens sur moi sera trop forte, j'ai peur d'en être écrasé.

— Parfaitement, et c'est bien pour cela que je te demande d'obéir. S'il n'y avait plus rien en toi qui soit du monde, comment le monde pourrait-il t'influencer ? A-t-il jamais influencé un mort ? Tu seras naziréen jusqu'à ce que toute crainte du jugement des hommes soit anéantie en toi. Puis il ajouta : « Au fond, n'est-il pas plus naturel de porter la barbe que de se raser ? » Je dus en convenir. Mais j'avais encore une chose à dire au Seigneur : « Il m'a été dur, tu le sais, d'amener des clochards à la maison, mais si je deviens moi-même un clochard, je suis sûr que mes frères ne voudront plus vivre avec moi. Permits-moi de prendre une chambre ailleurs !

— Non, c'est chez toi que tu dois vivre. Pour accepter cette place d'intercesseur, il te faut renoncer à toute affection naturelle, à tout amour humain, en sorte que les âmes étrangères te deviennent aussi précieuses que celles de ta famille. »

Rees comprit qu'il devait se soumettre. Une fois encore, il ne put que s'écrier : « Seigneur aide-moi ! » Certes, il avait grand besoin d'aide !

Il lui restait encore quelques jours de répit avant que les membres de sa famille et les gens du dehors s'aperçoivent qu'il ne se rasait plus ; cela lui permettait de se préparer à leurs réactions.

Quelques semaines seulement s'étaient écoulées depuis sa visite à Londres qui avait suscité de si belles espérances pour son avenir. Le père de M. Gosset était un ami personnel du roi Édouard VII ! On comprend que, pour le père de Rees, la visite de son fils à M. Gosset était un événement ! Un article à ce sujet avait paru dans le journal local – et Rees savait que son père y était pour quelque chose. N'était-il pas juste que tout le monde sache qu'un homme rempli du Saint-Esprit peut tout autant s'entretenir avec des nobles qu'avec des clochards ? Ses parents étaient fiers de lui et envisageaient pour lui un brillant avenir. Ils n'avaient jamais mis en doute la sincérité de leur fils, malgré les étranges chemins où le Seigneur l'avait conduit depuis quelques mois ; seulement, ils trouvaient qu'il allait trop loin. Mais maintenant, qu'allaient-ils penser de cette « folie » couronnant le tout ?

La première chose qu'ils remarquèrent, c'est qu'il ne sortait plus le soir comme d'habitude ; ils se demandaient ce qui n'allait pas à la mission. Puis ils s'aperçurent qu'il ne sortait plus le dimanche. Ce jour-là, ils renoncèrent eux aussi à se rendre à l'église, et Rees les entendit chuchoter, au rez-de-chaussée : « Que lui est-il arrivé ? Sa visite à Londres l'a-t-elle déçu ? » Finalement, quand ils remarquèrent qu'il ne se rasait plus et qu'il passait tout son temps dans sa chambre, ils pensèrent qu'il perdait la tête.

« J'ai vidé cette coupe jusqu'à la lie. Qu'il m'en coûtait d'agir ainsi envers mes parents ! Ils auraient fait n'importe quoi pour m'éviter de me rendre ridicule aux yeux des gens. Oh ! Que j'aurais aimé pouvoir leur expliquer les raisons de ma conduite ! Mais non ; mon chemin était celui de Jésus : « Il n'a point ouvert la bouche. » (Ésaïe 53. 7) Cela m'était aussi pénible que tout ce que j'allais endurer au dehors.

Ce fut une dure mortification ; tout le monde en parlait. Aucune parcelle de ma vieille nature n'était épargnée. Plusieurs pensaient que mon apparence pitoyable était la conséquence d'un grave échec, mais personne ne pouvait déceler d'où venait cet échec. En ce temps-là, mes habits auraient suffi à faire honte à ma famille ; en effet, le Seigneur m'avait poussé à donner ce que j'avais de meilleur et à ne garder qu'un complet.

Pendant les quinze premiers jours, je ne remportai pas la victoire ; aussi le trajet jusqu'à la mine m'était des plus pénibles. Au temps de mes sorties avec Will Battery, quelques années auparavant, je rougissais de honte quand les gens se retournaient avec étonnement sur notre passage ; il est vrai que je n'avais jamais vu quelqu'un dans un tel état : jamais rasé, cheveux longs, chaussures délacées. Il m'était alors arrivé de me dire : « Je rougis de marcher avec lui, mais que serait-ce si j'étais à sa place ? ! » À ce moment-là, il me revenait à l'esprit que le Sauveur, lui, avait pris sa place, qu'il était mort à sa place et qu'il avait attiré le déshonneur sur sa propre famille, tandis que moi je faisais le délicat et rougissais d'être vu en sa compagnie. J'avais eu alors le pressentiment suivant : « Un jour, tu devras marcher dans la même tenue. » C'était un avertissement du Seigneur, et l'heure était venue de m'exécuter. S'il m'arrivait de rougir en croisant certaines personnes, il m'obligeait à repasser par le même chemin. Il surveillait chacun de mes pas, jusqu'au jour où je suis devenu aussi insensible qu'un mort au qu'en dira-t-on. Ce n'est que la valeur d'une âme perdue qui m'a rendu capable d'accepter cela. »

Les critiques dont Rees fut l'objet ne venaient pas seulement des incroyants, mais aussi et surtout des gens pieux : « Ils savaient bien que R. Howells allait trop loin ; ils avaient prédit cette catastrophe, et voilà qu'elle arrivait ! » Rees faisait la même expérience que le psalmiste et pouvait s'approprier ses paroles : « Je suis devenu un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère » (Psaume 69. 8) ; et le verset suivant en donne la raison : « Car le zèle de ta maison me dévore et les outrages de ceux qui t'insultent tombent sur moi. » Seuls quelques-uns de ses amis intimes savaient qu'il

s'était engagé de plein gré dans ce chemin de l'intercession, et que le Saint-Esprit lui-même le menait dans cette voie d'opprobre, où beaucoup déraillent à cause du péché. Bien des gens pensaient qu'il était une espèce de moine ou qu'il était la proie d'une idée fixe, ou encore qu'il avait perdu la raison à la suite d'un échec.

On peut imaginer l'effet que tout cela faisait sur Mlle Élizabeth Jones, qui restait en communion spirituelle avec lui bien qu'ils eussent renoncé à l'espoir de fonder un foyer. Un jour qu'ils devaient se rencontrer, elle fut empêchée d'arriver à l'heure. Rees pensa qu'elle aussi l'avait finalement abandonné, parce qu'elle ne pouvait supporter plus longtemps d'être vue en sa compagnie avec ses cheveux longs non peignés et sa barbe. Mais elle ne l'abandonna jamais, elle tint ferme jusqu'à la fin.

Si, au commencement, Rees eut à subir la pression de l'opinion publique, par la suite ce fut le contraire qui se produisit : bien des gens discernaient en lui la présence de Dieu et en parlaient autour d'eux. Il arrivait même que certains incroyants soulevaient leur chapeau quand ils le croisaient dans la rue. Un vieillard répétait à qui voulait l'entendre : « Écoutez-moi bien ! C'est un nouveau Jean-Baptiste. » Le petit fait suivant montrera la réalité de la notoriété qu'il avait acquise dans la région. À sa descente du train, un voyageur qui ne connaissait pas le nom de R. Howells demanda simplement au contrôleur des billets où habitait « l'homme au Saint-Esprit », et on le dirigea aussitôt chez Rees Howells !

Parlant de ce temps d'épreuve, Rees disait : « Il m'a fallu quinze jours pour remporter la victoire et devenir totalement insensible à l'influence du monde. Je découvrais l'exactitude de ce que dit Paul : "Nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous un poids éternel de gloire." (2 Corinthiens 4. 17) Oh ! La gloire de la vie cachée en Dieu !... Les trois heures que je passais chaque soir en présence du Seigneur étaient remplies de cette gloire et c'était l'Esprit lui-même qui éclairait pour moi la Parole de Dieu, me remplissant d'une paix parfaite et d'un ardent amour pour toute âme perdue. Jusqu'alors, j'avais toujours eu peur des « sondages » que le Saint-Esprit effectuait dans mon être intérieur, je craignais ses nouvelles exigences en vue d'une communion plus intense avec lui, sachant bien que je ne pourrais m'y refuser. Or, tant qu'il reste la moindre trace de peur, il n'y a pas de liberté parfaite (1 Jean 4. 18). Il est facile de se croire inaccessible à la peur tant qu'on n'a pas été mis à l'épreuve. Moi aussi, je m'étais imaginé que je n'aurais pas peur de prendre le contre-pied des usages et des opinions du

monde, et qu'il est facile de rester insensible à son influence. C'était là ma plus lourde erreur. J'ai eu besoin d'être hissé centimètre par centimètre dans ce processus de sanctification, au cours duquel la vieille nature, avec ses convoitises, est peu à peu remplacée par la nature divine (Romains 6. 6 ; 2 Pierre 1. 4). Chaque jour, je diminuais et il croissait (Jean 3. 30). Finalement, ce fut "le troisième ciel" et ses visions ineffables (2 Corinthiens 12. 2) ».

Après six mois de naziréat, Rees reçut du Seigneur la certitude que sa prière d'intercession avait été exaucée et il se sentit merveilleusement libre dans la présence de Dieu. Il alla tout de suite trouver sa mère pour lui annoncer qu'il était libre désormais, et qu'il allait pouvoir se raser ! Transportée de joie, elle ne cessait de répéter : « Merci, mon Dieu ! »

Dans la correspondance que M. Gosset et R. Howells échangèrent pendant les mois suivants, on trouve de nombreuses allusions à la certitude de cet exaucement. Cependant, les seuls signes positifs qu'ils reçurent alors furent que Ralph Gosset modifia son train de vie, qu'il prit un engagement d'abstinence et quitta l'armée pour s'installer au Canada comme agriculteur. Ce ne fut que douze ans plus tard que Rees Howells apprit la nouvelle du complet exaucement de cette intercession. Le 3 août 1921, il reçut du secrétaire de la Mission Générale d'Afrique du Sud une lettre ainsi rédigée :

Cher M. Howells,

Vous avez sans doute appris la nouvelle du décès de M. John Gosset. Il a été emporté par une pneumonie en une semaine. Ses derniers mots ont été : Le Seigneur est venu. C'est par une lettre de son fils, Ralph Gosset, que nous en avons été informés, en même temps qu'il nous apprenait sa propre conversion. DIOLCH IDDO¹⁵, comme vous dites ! Voici comment les choses se sont passées : un évangéliste tenait des réunions auxquelles il s'est rendu avec sa femme. Ce soir-là, le prédicateur a parlé du fils prodigue (Luc 15) ; les mots du verset 17 « étant rentré en lui-même » se sont gravés dans sa mémoire. Il n'a cessé d'y penser tout en labourant, le lendemain. Quelques jours plus tard, sa femme et lui se sont levés au cours de la réunion pour rendre leur témoignage.

C'est une grande nouvelle que vous serez heureux d'apprendre. En effet, je crois savoir que vous aviez spécialement intercédé pour lui, il y a plusieurs années, et que vous aviez reçu l'assurance que votre prière était exaucée. Sauf erreur, Ralph exploite une ferme au Canada.

15 « Diolch Iddo », expression galloise signifiant « Gloire à Dieu ! » N.d.t.

CHAPITRE 19 :

La guérison de l'oncle Dick

Après avoir achevé les six mois d'intercession pour le capitaine Gosset, vers Pâques 1910, Rees se trouvait libre de reprendre une vie normale ; mais le Seigneur lui offrit de continuer ce ministère caché pendant quatre mois encore, pour se consacrer à d'autres sujets d'intercession ; l'un de ceux-ci concernait les « petites veuves » des Indes, dont les souffrances étaient si grandes sous le régime en vigueur. Rees n'hésita pas : « La communion que j'avais avec le Seigneur surpassait toute communion humaine. D'autre part, je n'avais pas terminé mon étude suivie de la Bible sous la direction du Saint-Esprit. Ce qui d'abord m'avait paru si dur m'était devenu particulièrement doux. »

Alors le Seigneur le rendit attentif au fait que ces veuves – encore des enfants – ne vivaient que d'une poignée de riz par jour, et lui rappela la loi de l'intercession qui consiste à vivre de la même manière que ceux pour qui on intercède. Aussi n'aurait-il droit qu'à un seul repas, tous les deux jours, composé de flocons d'avoine. « C'est de la pâtée pour cochons ! » insinua le diable. Il lui faudrait aussi renoncer au pain, au thé, au sucre et se contenter d'un demi-litre de lait tous les deux jours, le tout lui revenant à un franc cinquante par semaine. Le Seigneur lui demanda encore de quitter la maison de ses parents et de prendre une chambre en ville, car jamais sa mère ne pourrait supporter de le voir manger si peu. Par ses précédentes expériences en fait d'intercession, Rees savait qu'il devrait arriver à aimer cette vie de renoncement au point de n'en plus désirer d'autre. Était-ce possible ? Le Saint-Esprit pouvait-il changer ses goûts, au point que la nourriture dont il allait devoir se contenter lui devienne aussi satisfaisante que la bonne nourriture de la maison ?

« Comme j'ai eu faim ! Quels tiraillements d'estomac ! Le Seigneur ne nous mâche pas la besogne. La victoire ne vient qu'après le combat. Je me rappelle la sensation que j'ai éprouvée le premier jour où je n'avais pas une miette de pain à manger. J'aurais donné cher pour un croûton ! Quand vous vous mettez à la place de quelqu'un, vous prenez sur vous sa souffrance et devez l'endurer totalement. L'heure du repas arrivait... et il n'y avait rien pour moi ! Ce qui est merveilleux, c'est que je n'aie ni cédé, ni abandonné. Ézéchiél était

mon ami et je ne pouvais m'empêcher de me demander : Comment a-t-il pu tenir bon ? » (Ézéchiel 4)

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que, pour Rees Howells, l'intercession consistait uniquement en de coûteuses actions d'obéissance. Alors qu'il avait faim, il invoquait Dieu continuellement, le suppliant de délivrer de leurs souffrances tous ceux dont il portait le fardeau.

Pendant dix semaines il vécut de cette façon, après avoir lutté dix jours jusqu'à la victoire sur lui-même. Il apprit ainsi que le but du jeûne était de soumettre le corps à l'Esprit. « Tout jeûne entrepris sous la conduite du Saint-Esprit rend notre corps plus apte à porter des fardeaux spirituels. »

Il commençait sa journée à cinq heures du matin et, de tout le jour, ne prenait aucune nourriture ; puis il dormait sur le plancher, se levait de nouveau à cinq heures, et jeûnait encore jusqu'à cinq heures du soir avant de prendre son porridge. « J'aurais continué à vivre ainsi le reste de mes jours pour soulager ces veuves de l'Inde. » Et lorsqu'il eut réussi à s'astreindre à cette discipline, un repas tous les deux jours lui convenait aussi bien que les trois repas quotidiens d'autrefois. « C'est pour le Seigneur que je luttais, en vue de la libération de ces veuves. »

Fait significatif : avec l'indépendance des Indes et la nouvelle constitution de 1949, le statut légal des veuves a été modifié et un jour nouveau s'est levé en ce qui concerne l'émancipation des femmes. Qui pourrait dire dans quelle mesure ce temps d'intercession a contribué à cette libération et, qui plus est, à l'ouverture des portes de l'Inde moderne à l'évangile ?

Vers la fin de cette période d'intercession, Dieu invita Rees à ne prendre qu'un repas tous les trois jours, et, pour finir, à jeûner pendant quinze jours. « Au septième jour, dit-il, j'étais à l'aise, le jeûne ne m'incommodait pas ; je me sentais aussi bien que le premier jour ; je n'avais pas épuisé mes forces et je n'éprouvais pas le besoin de nourriture. » Toutefois, le Seigneur lui dit que l'intercession avait obtenu gain de cause et que son jeûne pouvait prendre fin, bien qu'il eût désiré le continuer jusqu'au bout.

Pendant ces derniers mois d'intercession, se produisit un événement que R. Howells a toujours considéré comme l'une des expériences capitales de sa vie. Là-haut, sur la Montagne Noire, dans la vieille maison de ses grands-parents, demeurait toujours son oncle Dick, l'infirmes. Le jour du Nouvel An, au moment de quitter la maison pour lui rendre visite, Rees monta dans sa chambre en courant. Il avait, en effet, l'habitude, avant de partir, de demander

au Seigneur de le mettre sous la protection du sang de Jésus, et de le conduire vers quelqu'un qui pouvait avoir besoin de son aide. Or, ce matin-là, sans qu'il s'y attendît le moins du monde, le Saint-Esprit lui dit : « La volonté du Père céleste, c'est de rétablir ton oncle. » Cela semblait « trop beau pour être vrai et trop extraordinaire pour être cru. » Depuis trente ans son oncle était infirme ; allait-il se mettre à marcher comme tout le monde ?

Lorsqu'il arriva à Pentwyn, son oncle, qui attendait toujours impatiemment sa visite hebdomadaire, lui posa la question habituelle :

— Y a-t-il quelque chose de nouveau de la part du Seigneur ?

— Oui, et c'est à ton sujet, répondit Rees.

— Mon sujet ?... Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ?

— Non, mais le Seigneur m'a dit qu'il veut te guérir !

On peut imaginer l'effet que produisit sur l'oncle Dick une pareille nouvelle. Tout ce qu'il put dire, c'est qu'il devait se retirer à l'écart pour consulter le Seigneur à ce sujet. Après avoir passé un quart d'heure dans le petit jardin, derrière la maison, il revint, le visage rayonnant :

— C'est vrai ! Je serai guéri dans quatre mois et demi ; ce sera le 15 mai.

Si la date n'en avait été fixée de façon aussi précise, il leur aurait été plus facile d'annoncer publiquement cette guérison. Mais le Saint-Esprit spécifia que, par la foi, elle devait être aussi réelle pour eux, dans l'immédiat, qu'elle le deviendrait pour tous quand Dieu l'aurait réalisée. « La foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une certitude de celles qu'on ne voit pas » (Hébreux 11. 1). Il n'était nullement question pour nous de combattre par la foi pour obtenir cette guérison ; il suffisait de « rester en place et de regarder la délivrance de l'Éternel » (Exode 14. 13), disait R. Howells. La victoire dans l'intercession en faveur des malades lui avait été acquise au cours de sa longue lutte pour la femme tuberculeuse ; il pouvait y recourir chaque fois que l'Esprit-Saint l'y invitait.

Ainsi, la grande nouvelle fut annoncée, cette semaine-là, et devint aussitôt le principal sujet de conversation aux alentours. Plusieurs plaignaient l'oncle Dick, disant qu'il s'était laissé induire en erreur. D'autres demandaient pourquoi le Seigneur avait dit « quatre mois et demi » plutôt qu'un mois, ou une semaine, ou un jour. « Les gens demandent toujours pourquoi ; tout ce que nous pouvions dire, c'est que Dieu nous avait indiqué cette date. »

Deux semaines plus tard, l'état de l'oncle Dick empira et il dut garder le lit pendant un mois. Aussi les gens ne se firent pas faute de dire qu'au lieu

d'être guéri le jour prévu, il serait enterré ! Bien qu'il fût sérieusement malade, le Saint-Esprit leur défendit de prier pour sa guérison ; de telles prières auraient été l'expression du doute et non de la foi. Le Seigneur avait même invité l'oncle Dick à se préparer au ministère public qui lui serait confié après sa guérison, plutôt que de continuer à prier dix heures par jour comme auparavant.

Quinze jours avant la date indiquée pour la guérison, le Seigneur fit savoir à Rees qu'il devait s'absenter pendant quelques mois, en avertir son oncle et ne plus le visiter avant sa guérison, car Dieu ne voulait en partager la gloire avec personne (Ésaïe 42. 8). Lorsqu'il arriva à Pentwyn, son oncle, le visage rayonnant de la gloire du Seigneur, lui demanda :

— Sais-tu pourquoi le Seigneur a parlé de quatre mois et demi, et fixé au 15 mai la date de ma guérison ?

— ... ?

— C'est le dimanche de Pentecôte ! Et c'est en mémoire de la Pentecôte qu'il va me guérir ! Il m'a même dit que je serais guéri à cinq heures du matin, pour que je puisse me rendre à pied à l'église et en revenir, pour la première fois depuis trente ans ! (Cela faisait plus de quatre kilomètres) Comme Rees avait l'habitude de rendre visite à son oncle toutes les semaines et que désormais il devait cesser, on allait certainement raconter qu'il s'était enfui en laissant son oncle « dans le pétrin » ! À cette pensée, ils se mirent à rire tous les deux, et passèrent le reste de la journée à louer le Seigneur pour la grandeur de son plan. « Pendant les deux semaines suivantes, le thème dominant de nos pensées fut : "Restez en place et regardez la délivrance que l'Éternel va vous accorder." » (Exode 14. 13)

La veille de Pentecôte, l'oncle Dick était aussi mal qu'auparavant. Il était obligé de se lever chaque nuit, entre une heure et deux heures du matin, ne pouvant supporter plus longtemps la position allongée, et il n'avait pu l'éviter cette nuit-là. C'était l'ultime attaque de l'Ennemi qui chuchotait : « Tout est perdu ; tu es aussi mal que les nuits précédentes et tu n'as plus que trois heures devant toi ! » Mais une minute suffit au Seigneur ! Dick se recoucha et s'endormit profondément. Ensuite, la première chose qu'il entendit fut la pendule qui sonnait cinq heures, et il se sentit complètement guéri. Il réveilla sa famille. La maison s'emplit alors d'une telle solennité que personne n'osait bouger, sachant que Dieu lui-même, à cet instant, venait d'accomplir son œuvre.

Au moment où il se mettait en route pour aller à l'église, le diable lui suggéra de prendre une canne, pour le cas où il aurait besoin d'un léger appui. Mais il répondit : « Arrière de moi, Satan ! » Son arrivée à l'église fut pour les chrétiens, en ce dimanche d'actions de grâces, le sujet d'une louange supplémentaire. Dès le lendemain, on vint le voir de partout. Le correspondant de *La vie par la foi* relata dans ce journal l'histoire de cette merveilleuse guérison.

Ce dimanche-là, Rees avait invité deux amis à prendre le thé. Pour cela, il leur fallait faire un trajet d'environ quinze kilomètres et traverser le village où habitait l'oncle. Ils passèrent même devant l'église où il s'était rendu le matin, sans rien apprendre de sa guérison. Rees n'en savait rien non plus. Ce fut une journée éprouvante. Autour de la table à thé, il n'était question que de savoir si l'oncle Dick était guéri.

Le meilleur ami de Rees n'y croyait plus, mais le Seigneur soutint son serviteur jusqu'au lundi soir à onze heures. À ce moment-là, quelques amis passant sous sa fenêtre lui crièrent : « C'était merveilleux de voir ton oncle à l'église ! » Ils croyaient que Rees était au courant, car ils lui avaient envoyé un mot le dimanche (la veille). Mais le porteur du message l'avait remis à quelqu'un d'autre ; ainsi la nouvelle ne lui était pas parvenue.

Commentant cet événement, Rees déclara : « Si j'avais douté, aurais-je connu cette joie ? Le Seigneur ne nous donne pas de signe si nous ne croyons pas ; et, si nous croyons, nous sommes en mesure d'attendre. Ce qui fut pour moi plus important encore que la guérison, c'était la confirmation du fait que la position d'intercesseur pour les malades m'était acquise, et que Dieu pouvait se servir de moi quand il voulait.

On confia à l'oncle Dick la fonction d'évangéliste régional et pendant les cinq années qui suivirent, il visita à plusieurs reprises chaque maison dans un rayon de cinq kilomètres ; il suscita aussi plusieurs groupes de prière, ici et là. Il lui arriva même, un jour, de faire avec son neveu une course de vingt-cinq kilomètres ! Il ne connut pas un instant de maladie après sa guérison, jusqu'au jour où Dieu le rappela à lui, après l'avoir averti que son œuvre ici-bas était achevée.

CHAPITRE 20 :

À plein temps... sans salaire !

On a peine à imaginer que, pendant ces trois années si riches en luttes et en victoires dans le domaine spirituel, Rees exerçait un des métiers les plus pénibles, celui de mineur de fond. Ce n'était pas là une vie à l'abri des dangers ou retirée du monde ! En allant de l'avant, dans l'obéissance au Saint-Esprit, il était « dans le monde sans être du monde. » (Jean 17) Pendant les dix ou quinze minutes que mettait l'équipe des mineurs à descendre dans la mine et à s'habituer à l'obscurité, on n'entendait aucune parole obscène quand Rees était là. On peut juger de l'ascendant qu'il exerçait sur ses camarades par le fait suivant : dix ans après, quand il rentra de son champ de mission africain et présida une réunion dans l'église de Brynamman, ces mêmes mineurs, dont la plupart ne fréquentaient pas souvent les lieux de culte, étaient assis au premier rang. L'un d'eux, M. Tommy Howells, récemment converti, fut si profondément touché par l'authenticité de cette vie « pleine de foi et du Saint-Esprit » (Actes 11. 24), qu'à partir de ce jour son âme fut attachée à celle de R. Howells comme l'avait été l'âme de Jonathan à celle de David (1 Samuel 18. 1). Pendant les années qui suivirent, il fut pour Rees un ami dévoué et un précieux collaborateur.

Mais Rees reçut alors un nouvel appel à se détacher davantage encore de tout appui humain. Un jour qu'il se promenait dans sa chère Montagne Noire, environné de ce silence et de cette solitude qui lui donnaient l'impression d'être devant « la porte des cieux », le Seigneur lui adressa la parole : « Tu travailles sept heures par jour, pour un salaire de deux francs l'heure. Mais tu n'as pas besoin de travailler plus longtemps pour un patron de la terre. N'aimerais-tu pas renoncer à cela et consacrer ces sept heures à mon service ? »

Rees se trouvait sur un étroit pont de bois qui enjambait un ruisseau. Le Seigneur lui demanda : « Veux-tu me donner ta parole que désormais tu ne compteras que sur moi pour assurer ta subsistance ? Si oui, lève la main et répète : « Je n'accepterai, de personne, pas même un fil ou un lacet de souliers, à moins que Dieu ne me le dise » (Genèse 14. 23). De même qu'Abraham avait refusé le butin qui lui revenait de droit, afin que personne ne puisse dire que sa prospérité était de source naturelle, Dieu demandait à

son serviteur d'adopter la même attitude pour le reste de sa vie. Debout sur ce pont, Rees leva la main et en fit le serment solennel. Il ajouta : « Je suis convaincu que tu peux subvenir à mes besoins mieux que la compagnie minière ! » Ce nouvel acte de foi ne manquait pas d'audace. En effet, Rees avait cessé depuis longtemps son ministère actif à la mission et parmi des frères chrétiens qui auraient pu être amenés à lui faire des dons. Au moment où il prononça son vœu, le Seigneur en souligna encore le caractère concret en ajoutant : « Souviens-toi que tu ne dois plus jamais prendre de repas chez toi sans le payer, sinon tes frères pourraient dire qu'ils t'entretiennent. » Il est certain que sa famille n'aurait pas demandé mieux que de l'aider, mais le Seigneur tenait à préciser que, pour vivre par la foi, il devait recevoir de Dieu tout ce dont il avait besoin, être capable de régler lui-même *toutes* ses dépenses, et lui consacrer *tout* son temps sans dépendre de personne et surtout pas de sa famille.

Une fois encore, Rees allait devoir prouver son obéissance en faisant souffrir sa mère. Elle s'était tant réjouie de le voir cesser son temps de naziréat ainsi que ses « étranges » manières de vivre. Sûrement, pensait-elle, il va maintenant reprendre une vie normale ! Aussi, lorsqu'il lui fit part du nouvel appel que Dieu lui adressait, elle se refusa d'abord à l'accepter. Ce fut un vrai combat qui dura plusieurs jours.

— Que va dire ton père ? Si tu nous paies, tu seras un pensionnaire et non un fils !

— C'est un serment que j'ai fait à Dieu ; à moins que Dieu ne change, je ne puis renier ma parole. » Si tu me permets de payer mes repas, je resterai à la maison ; sinon il me faudra vous quitter dès cet après-midi.

Il lui fallut, en effet, se mettre en quête d'un logement, avant que sa mère consentît à recevoir de lui un versement mensuel.

Le Seigneur lui permit alors de prendre un mois de vacances, afin d'avoir tout le temps d'adorer son Maître bien-aimé. Chaque jour, il se retirait sur la montagne où il ne voyait jamais personne. Journées bénies, passées non à intercéder ou à porter de lourds fardeaux, mais vécues dans une vivante communion avec Dieu, et comme perdu en sa présence. Il a souvent parlé de ce mois comme un des plus précieux de sa vie.

Il commença ce mois avec dix centimes en poche, et le Seigneur n'y ajouta rien. Aussi, quand il grimpait sur la montagne, les premiers jours, de bon matin, le diable lui disait : « Tu n'as toujours pas de réponse à ta prière ! »

Mais, un jour, alors qu'il venait de dépasser les maisons et les jardins et qu'il allait franchir le portail de fer, le Seigneur lui dit : « Quand tu auras fermé le portail derrière toi, ne permets plus au diable de te parler ! Tu n'as pas besoin d'argent avant la fin du mois pour payer ta mère. » « J'assénaï un bon coup à l'Ennemi en lui déclarant que je cesserais complètement de prier pour obtenir de l'argent, jusqu'à la fin du mois. Je n'avais jamais douté que mon patron me payerait le samedi, pourquoi douterais-je de Dieu ? C'en était fini de cette prière, je vivais pour adorer mon Seigneur. »

Le dernier jour du mois, vers midi, le Seigneur lui dit de descendre de la montagne et de rentrer chez lui. À l'instant où il arrivait, son père rentra pour déjeuner. C'était l'ultime épreuve relative à cet appel à vivre par la foi.

— Le directeur de la mine te fait dire qu'il t'a gardé ta place et que tu peux reprendre ton travail si tu le désires, lui dit son père.

— Quelle folie ! pourquoi a-t-il fait cela ?

— Mais enfin, si tu es décidé à ne plus gagner ta vie, qui pourvoira à tes besoins ?

— Ne crois-tu pas que si je travaille pour Dieu, il peut me donner de quoi vivre aussi bien que mon dernier patron ?

— Oui, mais peux-tu me citer une seule personne qui vive de cette façon ?

— Georges Müller.

— Il est mort. En es-tu réduit à appeler les morts à l'appui de ta thèse ?

— Et toi, père, ne crois-tu pas à la parole du Sauveur : « Ne prenez ni sac, ni argent... car l'ouvrier mérite son salaire » (Luc 10. 4-7) ?

Cette citation parut convaincre son père, qui se contenta d'ajouter :

— Je ne faisais que te transmettre le message du directeur.

Comme il prononçait ces mots, le facteur arriva, avec une lettre pour Rees. Elle était de M. Gosset qui lui offrait une place à la Mission de Londres (London City Mission), avec un salaire annuel de deux mille francs. M. Gosset avait ajouté ces mots : « Le Seigneur a ordonné que ceux qui annoncent l'évangile vivent de l'évangile » (1 Corinthiens 9. 14) et les avait soulignés.

Rees s'aperçut que le visage de son père changeait d'expression comme s'il pensait : « Quel veinard ! Tout finit par tourner à son avantage. »

— Tu vois, dit-il à Rees, « ceux qui annoncent l'évangile doivent vivre de l'évangile ! »

— Assurément, reprit Rees, et ceux qui prêchent la foi doivent vivre par la

foi !

C'était la victoire. Son père éclata de rire. Moins d'une demi-heure plus tard, il avait reçu l'argent dont il avait besoin pour payer sa pension à sa mère. C'était un bon début pour les quarante années de prière qui devaient suivre. Rees allait vérifier maintes fois que Dieu répond quand on lui adresse cette demande du Notre Père : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. »

CHAPITRE 21 :

Madère

Au moment même de la guérison de l'oncle Dick, un jeune homme, Joe Evans, qui avait reçu une grande bénédiction lors des premières réunions au village et qui était un précieux collaborateur dans ce travail, eut soudain une grave hémorragie pulmonaire. Les médecins lui prescrivirent une cure en sanatorium. Il vint demander à M. Howells ce qu'il devait faire. Après quelques jours de recueillement, afin de n'être pas influencé par ses propres désirs, Rees lui conseilla de suivre l'avis des médecins. Cela ressemblait à un manque de foi, mais Dieu lui avait appris qu'il intervient lorsque les remèdes naturels ont échoué. C'est pourquoi il dit à Joe : « Tu peux aller sans crainte au sanatorium ; le Seigneur désire probablement te montrer que la médecine est impuissante dans ton cas. »

Joe resta cinq mois au sanatorium. À sa sortie, il avait de la fièvre et une forte toux. Le médecin ne lui donna guère d'espoir, pourtant il lui conseilla d'acheter une tente et d'aller vivre pendant quelque temps dans la Montagne Noire.

« Fais ce que le médecin te conseille, lui dit Rees ; si cela échoue, ce sera pour le Seigneur l'occasion de te guérir. »

Quand Rees lui rendait visite, sur la montagne, Joe lui disait en plaisantant : « J'ai prêché une pleine victoire ; toi, tu as obtenu une place d'intercession efficace, et me voici sous ma tente, dressée comme un drapeau au sommet de cette montagne, afin que tous puissent voir de leurs yeux notre manque de foi en la guérison ! »

« En vérité, a dit Rees Howells, si le Saint-Esprit ne m'avait enseigné à ne prier que pour ce qu'il me mettait sur le cœur, je n'aurais pas tardé aussi longtemps à prier pour mon ami. » Cela prouve que l'intercession victorieuse ne peut être exercée que sous la direction précise du Saint-Esprit.

Joe resta plus de deux mois sur la montagne sans aucune amélioration de son état. Le médecin déclara qu'il ne passerait pas l'hiver à moins de se rendre dans un pays tropical tel que Madère. Un spécialiste de Swansea confirma ce pronostic. Mais quand le père de Joe l'apprit, il se mit en colère : un séjour à Madère, c'était bon pour un fils de riches, or sa famille était très pauvre ; pourquoi donc proposer une solution qui était hors de leurs moyens ?

Le jour même, Rees reçut un don de six mille quatre cents francs.

« À quoi bon tout cet argent, puisque je peux vivre avec vingt centimes par jour ? » se demanda Rees. Mais il n'eut pas besoin de chercher longtemps. « C'est l'argent pour Joe, et c'est le Seigneur qui l'envoie ! »

Il alla trouver le père de Joe et lui dit :

— Si vous étiez riche, vous enverriez votre fils sous les tropiques ?

— Bien sûr !

— Eh bien, j'ai l'argent, il peut y aller.

L'homme en eut les larmes aux yeux. Il ignorait tout de l'amour de Dieu, qui faisait de lui l'égal d'un riche.

« Même si cette maladie n'avait que ce résultat, pensa Rees, cela en valait la peine. » Un homme prenait conscience de l'amour de Dieu pour lui.

Il s'agissait maintenant de savoir comment Joe irait à Madère, car il n'était pas en état de voyager seul. R. Howells n'avait pas envisagé de l'accompagner lui-même, le Seigneur ayant commencé à lui dévoiler les projets qu'il formait pour son avenir. Mais, une nuit où il ne pouvait dormir, il lui demanda qui allait soigner Joe, et ajouta : « Si tu n'y vas pas toi-même, ne lui permets pas de partir avec qui que ce soit d'autre. Tu ne dois pas demander à un autre de faire ce que tu peux faire toi-même. » C'était une mise en demeure impitoyable. Rees savait bien ce que cela signifiait : il avait eu à s'occuper de tant de tuberculeux depuis son intercession pour l'un d'entre eux, qu'il avait pris cette maladie en horreur. De plus, il y avait eu, cette année-là, une campagne contre la tuberculose au cours de laquelle on avait insisté sur les dangers de la contagion.

Avant d'en parler à quiconque, il mit Mlle Jones au courant, lui montra clairement les conséquences possibles, en particulier le fait qu'au bout de trois mois, il pouvait revenir tuberculeux. Que pensait-elle de cela ? Après avoir prié pendant deux jours, elle lui donna son accord. Le Seigneur lui avait demandé : « Si c'était Rees qui était tuberculeux, et qu'une autre personne s'offrît à l'accompagner, n'accepterais-tu pas ? La Parole ne dit-elle pas : Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux ? » (Matthieu 7. 12). Ces mots mirent fin à ses hésitations.

Joe et Rees partirent donc tous les deux pour l'île de Madère, pendant l'été 1910. À leur arrivée, le missionnaire de Funchal, pour qui M. Howells avait une lettre de recommandation, les attendait. Il remarqua aussitôt le stade avancé de la maladie de Joe et leur demanda si plusieurs médecins leur

avaient conseillé de venir à Madère. Il s'enquit ensuite de l'hôtel qui aurait leur préférence. L'hôtel anglais coûtait sept francs cinquante par jour, l'hôtel portugais quatre francs vingt. Le Seigneur avait déjà signifié à Rees qu'il devait garder son attitude de totale dépendance envers lui et n'utiliser l'argent que pour le strict nécessaire. Ils se décidèrent donc pour l'hôtel portugais. Pour Rees, habitué à ne prendre qu'un repas tous les deux jours, c'était déjà le grand luxe ! Mais cela ne devait pas durer longtemps. En effet, Joe ne supportait pas la nourriture portugaise ; dès le troisième jour il se trouva très mal. Rees lui recommanda de se reposer tranquillement pendant qu'il sortirait un moment pour rencontrer le Seigneur. La solution lui fut alors donnée. Comme ils ne pouvaient dépenser plus de huit francs quarante par jour, soit le coût de deux personnes à l'hôtel portugais, il lui fallait placer Joe à l'hôtel anglais pour sept francs cinquante par jour et se contenter de ce qui restait, soit quatre-vingt-dix centimes.

Mis au courant, le missionnaire affirma qu'il était impossible de trouver à Madère un lit à quatre-vingt-dix centimes la nuit, et encore moins de vivre à ce prix ; mais il suggéra que Rees pourrait dormir au foyer du marin qui se trouvait au sous-sol de la maison missionnaire et qui servait d'abri aux marins de passage. Il aurait bien pu lui offrir une chambre dans la maison même : c'eût été plus aimable... Mais c'était l'affaire de Dieu, et il avait son plan.

Le foyer du marin était une salle assez vaste où pouvaient loger une douzaine de personnes.

« Elle était inoccupée depuis des mois, sinon par ces insectes qui envahissent les maisons vides sous les tropiques. Je fis donc, en petit, l'expérience des souffrances du pharaon et de son peuple lors de la troisième et de la quatrième plaie d'Égypte¹⁶ ! Impossible de dormir cette nuit-là. Pire encore : le lendemain matin, je trouvai ces créatures en train de dévorer mon porridge, mon pain et mon fromage, prenant ainsi leur petit déjeuner à mes dépens ! C'en était trop, et je sentis l'irritation me gagner en pensant au peu d'amabilité du missionnaire. Cela ne m'arrivait pas d'ordinaire car je veillais sur mes pensées, mais ce sentiment s'amplifia, me rendant incapable de l'aimer. J'étais fatigué et j'avais l'impression que la vie ne valait pas la peine d'être vécue. Je me sentais davantage un pauvre bougre d'homme, qu'un enfant de Dieu rempli du Saint-Esprit ! J'avais envie de pleurer quand le Seigneur me dit : « Avant de pleurer, écoute-moi : N'as-tu pas prêché en

citant l'exemple de James Gilmour qui vivait en Mongolie avec vingt centimes par jour ? Ou celui d'Ézéchiël, "portant l'iniquité de la maison d'Israël" ? »... (Ézéchiël 4. 4)

— Pardon Seigneur !

— Je t'ai conduit ici-même à Madère pour te révéler la différence entre mon amour et le tien, pour te montrer qu'il y a quelque chose dans ta nature dont il faut que je te débarrasse. Le Sauveur t'aimait déjà quand tu le traitais plus mal que ne t'a traité le missionnaire. Pendant son séjour sur la terre, il a agi d'une manière que tu ne m'as pas encore permis de réaliser en toi. Aimer ceux qui vous font du mal, aimer ceux qui vous donnent ce qu'ils ont de plus ordinaire avec l'air de vous offrir ce qu'ils ont de mieux, telle est sa façon d'aimer, à lui...

« J'ai loué Dieu d'avoir mis en pleine lumière la pauvreté de mon cœur. J'avais à aimer le missionnaire, non à cause de ce qu'il me donnait, mais d'un amour spontané et sans condition. Puisque dans sa nature même, le Sauveur était amour – et si cet amour était en moi – rien de ce que faisait le missionnaire ne devait m'affecter. À l'instant où je découvris cela, je me mis à genoux et demandai au Saint-Esprit de ne pas me laisser quitter cette place avant que l'affaire ne fût réglée. Dire que j'aurais pu demeurer aveugle et insensé, et continuer à prêcher le Sermon sur la Montagne avec un tel obstacle en moi ! Si jamais j'ai aimé le Sauveur, ce fut bien ce jour-là ! Il m'apparut, dans son amour pour ceux qui l'avaient crucifié ; il n'y a pas de limites à un tel amour.

« J'ai erré, toute la journée, sur les collines de Madère, contemplant la beauté et la sainteté du Sauveur, et perdant momentanément de vue mon ami. J'entrevois ce qui pourrait arriver si le Saint-Esprit avait en moi la liberté d'aimer parfaitement, de pardonner parfaitement, d'exercer parfaitement la miséricorde. Vous pensez peut-être que j'aurais pu y parvenir en une heure, et pardonner au missionnaire... Oui, peut-être un semblant de pardon, avec des retours en arrière. Nous ne pouvons vraiment pardonner comme le Sauveur qu'en devenant semblables à lui.

Plusieurs fois je crus que j'y étais arrivé et que j'aimais ce missionnaire... jusqu'au moment où je le voyais ; alors les ressentiments revenaient !

Pourtant, au bout de six semaines, j'avais changé autant qu'un ivrogne qui découvre ce que le Sauveur a fait pour lui. C'était un changement complet, une vie nouvelle. Oh ! L'amour parfait de Dieu !

J'eus la preuve de cette transformation le jour où je rencontrai le pasteur du lieu avec lequel je n'avais échangé que peu de mots jusqu'alors. Il me demanda :

— Où demeurez-vous ?

— Dans la maison de la mission.

— *Dans* la maison ?

Je me dis : « Gare au diable ! » Il me semblait voir Satan derrière lui.

Il continua :

— Dans le foyer du marin ?

— Oui.

Il s'exclama :

— Vous appelez ça être chrétien, dans votre pays ? Vous loger dans un endroit pareil !

Comme j'étais heureux qu'il ne m'eût pas posé cette question quelques jours auparavant ! Je lui répondis par une autre question :

— Payez-vous votre électricité et votre blanchissage ?

— Oui, et cela me coûte très cher.

— Eh bien, à moi, cela ne me coûte rien ! C'est là notre manière d'être chrétiens. Voilà ce que le missionnaire fait pour moi.

Oh liberté !... oh victoire !... Depuis lors, je n'ai jamais habité un endroit aussi rempli de la présence de Dieu que ce foyer du marin ! Combien ma communion avec lui était plus profonde que pendant mon séjour à l'hôtel, avec ses bons repas ! »

Quoi qu'il en soit, après deux mois de séjour à l'hôtel anglais, Joe ne présentait aucun signe d'amélioration. Un jour, il s'effondra : il croyait qu'il allait mourir et il éprouvait une intense nostalgie de sa famille et de son pays. Pour R. Howells, ce fut un moment difficile. Il comprit qu'il lui fallait réaffirmer sa foi.

— Penses-tu que le Seigneur t'a amené ici pour t'y laisser mourir, sans nous révéler sa volonté ? dit-il à Joe. Puis il ajouta : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu ! » (Jean 11. 4)

Au moment où ils se séparaient, près du petit train qui ramenait Rees au pied de la montagne, sur la côte, Joe se mit à pleurer. Vivement ému par les larmes de son ami, Rees hésitait à le quitter, redoutant pour lui une hémorragie nocturne.

« Comme je montais dans le train, j’entendis la voix que je connaissais aussi bien que l’enfant connaît celle de son père. Elle disait : "Dans un mois, jour pour jour, Joe sera guéri." La gloire de Dieu descendit sur le petit train, au point que les gens se retournèrent comme s’ils remarquaient quelque chose d’insolite. »

En arrivant au foyer du marin, Rees s’assit immédiatement pour écrire trois lettres : une à sa famille, une au père de Joe, une à Mlle Jones. Il les informait qu’ils seraient de retour dans un mois. Ce jour-là, le Seigneur lui montra que, devant l’impuissance de la nature et de la médecine, une loi supérieure allait intervenir.

Le lendemain matin, Rees retourna à l’hôtel pour annoncer la nouvelle à Joe. En plaisantant un peu, selon son habitude, il lui demanda d’abord quels étaient ses projets pour l’avenir. À quoi Joe répondit tristement : « Aucun, si ce n’est la tombe »... Mais il avait promis de ne pas se plaindre quand il avait été transporté à l’hôtel anglais ; il se soumettait donc à la volonté de Dieu.

Rees Howells lui rappela alors la bonté que Dieu lui avait manifestée, d’abord au sanatorium, puis pendant sa cure de plein-air, enfin à Madère. « Mais il a gardé le meilleur jusqu’à présent : Dieu va te guérir dans un mois. »

Joe fondit en larmes.

« Ce fut, raconte Rees, comme l’ouverture d’une fontaine, et cela continua deux ou trois jours. La pensée qu’il pourrait bientôt rentrer chez lui et revoir ses amis lui paraissait presque trop belle pour être crue. Il est vrai qu’il avait cru à la guérison de mon oncle Dick, mais croire à la sienne, c’était différent. Cependant, au bout d’un jour ou deux, il saisit vraiment la promesse.

Ce soir-là, M. Howells rencontra la femme du missionnaire. Selon son habitude, elle lui demanda des nouvelles de son ami.

— Il va très mal, répondit Rees, mais le Seigneur m’a dit qu’il allait le guérir dans un mois.

— C’est insensé ! Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ? Vous savez bien que c’est impossible puisque ses deux poumons sont gravement atteints. Cela n’est jamais arrivé !

— Si cela n’est jamais arrivé, c’est à cause de notre manque de foi ; mais le Seigneur m’a révélé qu’il allait guérir Joe et que nous repartirions dans un mois.

Le lendemain, Rees rencontra le missionnaire. Sa femme lui avait rapporté

leur conversation de la veille.

— Alors, il paraît que vous allez repartir dans un mois ? Vous êtes venus ici pour passer l'hiver et vous allez nous quitter en plein hiver, avec un tuberculeux ! Seriez-vous d'accord pour consulter un spécialiste ?

— Certainement ! Il me reste quatre mille francs. Je suis prêt à utiliser toutes les ressources de la médecine et à faire tout ce que dira le spécialiste.

Rees expliqua au missionnaire qu'il n'était nullement opposé à la science médicale et que Dieu n'intervenait jamais d'une manière surnaturelle avant que les ressources des lois naturelles n'aient été épuisées. Puis il lui demanda :

— Si le spécialiste abandonne tout espoir, et que Joe guérisse quand même, croirez-vous que c'est Dieu qui l'a guéri ?

— Oui, je le croirai, répondit le missionnaire, les larmes aux yeux. Ce que vous dites me paraît tout à fait raisonnable.

Il en parla dans tous les hôtels de Madère. D'autre part, il avait été surpris d'apprendre que Rees, disposant d'une somme pareille, ait accepté de loger au foyer du marin.

Le spécialiste examina soigneusement le malade, et déclara son état critique. Il redoutait une nouvelle hémoptysie. Il conseilla donc à M. Howells de ne pas le perdre de vue et de le ramener sans tarder chez lui. « Ce diagnostic acheva de nous convaincre que les lois de la nature ne pouvaient plus rien en l'occurrence. »

Quand arriva à Brynamman la lettre qui disait que Joe allait être guéri dans un mois, sa mère la montra au médecin qui avait conseillé à Joe d'aller en sanatorium. En la lisant, il se mit à rire, affirmant que la chose était impossible ; mais il ajouta que si elle se produisait, il deviendrait chrétien le jour même.

R. Howells avait promis au spécialiste de ne pas quitter Joe. Il vint donc s'installer, lui aussi, à l'hôtel.

« Ce fut un vrai mois de vacances, car nous n'avions plus besoin de prier pour la guérison, puisque le Seigneur nous l'avait promise. Nous lui faisons confiance, et nous étions heureux comme des oiseaux. À Funchal plusieurs étaient au courant et attendaient le dénouement avec un vif intérêt. »

Une semaine avant la date prévue pour la guérison, Rees et Joe retinrent leurs places et firent leurs préparatifs de départ. Rees rappela aussi à Joe que l'oncle Dick avait eu la révélation de l'heure exacte de sa guérison et il lui

suggéra de demander au Seigneur à quelle heure il serait guéri, le samedi matin, afin d'avoir lui-aussi sa part dans l'événement. Joe revint en riant, car deux heures différentes lui avaient été indiquées : trois heures et six heures du matin ; mais il se doutait que la première venait du diable, car c'était trop tôt ! Il retint donc la seconde. D'un commun accord ils décidèrent d'envoyer un télégramme au père de Joe, le jour de la guérison.

« La veille du jour attendu, nous étions très émus l'un et l'autre. J'avais dit à Joe de venir me trouver dans ma chambre le lendemain à six heures pour m'annoncer la nouvelle. En me serrant la main au moment où nous allions nous coucher, il me dit : "Je suis très impressionné à la pensée que je me couche pour la dernière fois avec cette tuberculose." Quant à moi, je ne dormis guère ; j'étais à la fois heureux et ému. Ces heures étaient solennelles, surtout la dernière, entre cinq et six, dans l'imminence de l'événement. Mais, à six heures, aucun signe de Joe. Je l'appelai. Il entra, une couverture sur la tête, s'assit au pied de mon lit, l'air profondément découragé, et dit : "Il n'y a rien de changé ; je suis dans le même état qu'hier." »

« Aussitôt le Saint-Esprit me dit : "Enverras-tu le télégramme ?" Alors, je demandai à Joe de retourner dans sa chambre et de prier pour moi. Il ne comprit rien à cette demande, estimant que c'était pour lui qu'il fallait prier ! Ensuite, je me retirai dans la présence du Seigneur, et lui demandai la raison de ce retard. "Si je t'affirme que Joe est rétabli, me dit-il, enverras-tu ce télégramme ? Si tu reçois cette guérison de ma main, en dépit de tous les signes négatifs, et malgré ce que dit ton ami, tu auras atteint, en ce qui concerne la foi, une position plus ferme encore qu'au moment de la guérison de l'oncle Dick." L'affaire était délicate : envoyer ce télégramme à l'endroit où mon oncle avait été guéri, cela signifiait qu'en cas d'échec, tout le monde dirait que la guérison de mon oncle avait été le fait du hasard. Il me fallait donc une solide confiance en Dieu pour me décider à envoyer cette dépêche. Le Seigneur me rappela l'histoire du centenier (Matthieu 8. 5-13). Est-ce que j'allais, à mon tour, faire confiance à la Parole de Dieu contre toute évidence ? Après une lutte d'environ une heure, je décidai de l'envoyer, en m'appuyant uniquement sur la Parole du Seigneur et avant que la guérison ne se manifeste.

Je me rendis au bureau de poste avant huit heures et télégraphiai un seul mot : "Victoire !" Mais, le télégramme parti, je constatai que mes mains étaient trempées de sueur. »

« Le lendemain était un dimanche. Vers midi, nous étions tous les deux

assis devant l'hôtel, attendant l'heure du déjeuner, quand la puissance du Seigneur descendit sur Joe comme une averse, et il fut guéri sur le champ. Il me le dit aussitôt, et se mit à danser de joie. Il me proposa de faire la course avec lui et il ne tarda pas à me dépasser. Il me faisait penser à Élie courant devant Achab (1 Rois 18. 46) : toutes ses forces neuves semblaient être descendues dans ses jambes ! Notre joie était inexprimable : joie de la guérison, bien sûr, mais aussi joie de la victoire remportée par notre foi. L'après-midi, nous avons assisté ensemble à la réunion du missionnaire ; pour Joe, c'était la première réunion à laquelle il pouvait assister depuis douze mois. Quel émerveillement quand le missionnaire annonça publiquement la guérison ! »

Deux jours plus tard, Rees et Joe quittaient Madère pour rentrer chez eux. À l'hôtel, plusieurs personnes que le Seigneur avait bénies leur firent de touchants adieux, et c'est avec émotion que le missionnaire et sa famille prirent congé d'eux.

Dès le lendemain de leur arrivée, le médecin – bien que ce fût dimanche – rendit visite à Joe et lui demanda s'il consentait à se laisser examiner. Joe n'y fit pas d'objection. Après l'examen, il déclara : « C'est merveilleux ! Je ne trouve plus aucune trace de la maladie ! » Ce dimanche-là – et pour la première fois depuis qu'il exerçait dans ce pays – le médecin se rendit à l'église. Quelques mois plus tard, un autre tuberculeux étant venu le consulter, il lui dit : « Voyez-vous, la médecine ne peut rien pour vous ; ayez recours au Seigneur ! » Le jeune homme le regardait comme s'il plaisantait ; mais il répéta : « Je suis très sérieux : ayez recours au Seigneur ! »

Après la guérison de Joe, la validité du chemin d'intercession qui avait permis cette victoire fut soumise à une dure épreuve. Joe devint pasteur, comme il y avait été appelé avant sa maladie. En revanche, peu après leur retour de Madère, Rees se mit à tousser et à cracher du sang. Il était sûr d'avoir contracté la maladie, en vivant si, près de Joe ; mais sa paix intérieure n'en fut pas troublée, et il ne regrettait rien de ce qu'il avait fait. On constata d'ailleurs, quelques jours plus tard, que le mal n'était pas grave ; mais il eut ainsi la preuve, en son for intérieur, de l'authenticité de son abandon total entre les mains de Dieu.

[16](#) Voir Exode 8. 12-20.

CHAPITRE 22 :

Mariage et vocation missionnaire

Peu de temps après son retour de Madère, Rees Howells épousa Elizabeth Anne Jones, originaire elle aussi de Brynamman. Le mariage eut lieu le 21 décembre 1910. Ils se connaissaient depuis leur enfance. Elle s'était convertie pendant le réveil du Pays de Galles, après des mois de luttes intérieures. Plus tard, elle s'était jointe à l'équipe des collaborateurs de R. Howells au village. Le Seigneur les avait rapprochés peu à peu l'un de l'autre, jusqu'au jour où ils se demandèrent si Dieu ne les appelait pas à se marier et à ouvrir leur foyer aux clochards. Très vite, cependant, ils furent conduits dans la direction opposée, c'est-à-dire à renoncer à leur projet de mariage, sans savoir s'il leur serait un jour rendu. Et maintenant, trois ans plus tard, le Seigneur les appelait à unir leurs vies pour le servir. Partageant entièrement les vues de son mari, Madame Howells fut pour lui une « aide donnée de Dieu » (Genèse. 2. 18), une inlassable collaboratrice, portant toujours avec lui les fardeaux, dans l'unité de l'Esprit.

Ils reçurent des États-Unis un don important pour les frais de la noce. Ils en dépensèrent une partie pour acheter ce qui leur était indispensable et gardèrent le reste pour leur mariage. Cependant, une semaine avant la cérémonie, une personne qui se trouvait en grande difficulté, vint trouver Rees et solliciter son aide. Or, dans sa vie par la foi, il avait toujours appliqué le principe suivant : « première demande, premier droit ». Cet homme avait besoin de l'argent une semaine avant eux ; Rees lui donna donc ce qu'il demandait, bien persuadé que le Seigneur leur donnerait le nécessaire. Mais la veille de la noce, ils n'avaient rien reçu.

« Je dis au Seigneur que s'il s'était agi d'un autre jour, je ne m'en serais pas mis en peine, mais que nous ne pouvions pas nous passer d'argent ce jour-là ! J'avais invité ma sœur et mon beau-frère à nous accompagner le lendemain matin. Nous devions prendre le train avant l'arrivée du premier courrier. Or, c'était le soir, et je n'avais pas un sou !... Dans une situation pareille, on peut être tenté de douter du Seigneur, mais il ne nous avait jamais déçus. En effet, la délivrance arriva, tard dans la soirée. Cette expérience nous fut précieuse, car elle marquait notre départ à deux dans la vie par la foi. »

Quelques mois plus tard, Rees se rendit aux États-Unis avec un ami et se

remit à prêcher. Il rendit visite à plusieurs anciennes connaissances, en particulier dans la ville où il s'était converti. Ils rentrèrent au bout de trois mois. Peu après, le Saint-Esprit fit comprendre à Rees qu'il devait se remettre à fréquenter une Église. Venant après tant d'années consacrées à la mission, puis à ses mois de « vie cachée », cet appel lui parut étrange. Sa femme et lui n'étaient pas retournés dans une église depuis plus de cinq ans. Autre question : le choix de l'Église. Il avait été membre de l'Église congrégationaliste, sa femme était baptiste. En cherchant quelle était pour eux la volonté du Seigneur, ils furent conduits vers une petite Église congrégationaliste qui n'avait pas de pasteur à cette époque. Les chrétiens du voisinage furent encore plus surpris de cette décision qu'ils ne l'avaient été par la « vie cachée » de Rees. En effet, plusieurs de ceux qui avaient été bénis pendant le réveil s'étaient éloignés des Églises et avaient fondé des

« missions¹⁷ ». Par exemple, le frère aîné de Rees, John, que tous estimaient profondément dans la famille, s'était converti pendant le réveil, alors qu'il était diacre de son Église (Actes 6), après quoi il avait fondé, avec quelques amis, la Salle Évangélique de Brynamman qui est encore aujourd'hui un centre où l'évangile est annoncé. Avec les années, l'écart entre les Églises et les « missions » s'était accentué. Toutefois, dans les paroisses dont les pasteurs avaient été touchés par le réveil, les convertis étaient restés fidèles et actifs. Il n'empêche que bien des gens estimèrent que la décision de Rees et de sa femme manifestait un certain recul spirituel, d'autant plus que cette église se trouvait à moins de deux kilomètres de la mission.

D'emblée, Rees prit une part active aux réunions et ce fut le début d'un mouvement de l'Esprit. Puis, un certain dimanche, alors qu'il se rendait au culte, le Seigneur lui fit comprendre qu'il devait se préparer à être pasteur. Il fit demi-tour, rentra chez lui et dit à sa femme : « Sais-tu que tu as épousé un pasteur ? »

Il n'en dit mot à personne d'autre ; mais, un soir, les anciens lui demandèrent s'il aimerait être pasteur. À la suite d'une assemblée générale de l'Église, il fut accepté et prêcha son premier sermon. Une telle vocation exigeait une certaine formation ; aussi se mit-il à suivre les cours du collège théologique de Carmarthen avec le frère de sa femme.

« En ce temps-là, dit Rees, dans mes prédications je n'ai jamais rien dit de mes expériences d'intercession ou de ma vie passée, pas plus que l'Apôtre Paul n'a parlé de son séjour en Arabie (Galates 1. 17). J'étais appelé à

prêcher l'évangile dans sa simplicité, et je m'en tenais là. Quel privilège de monter en chaire et de proclamer "les richesses incompréhensibles de Christ", dans la puissance du Saint-Esprit ! (Éphésiens 3. 8). Dieu me permettait maintenant de mener une vie tout à fait "normale"¹⁸, et de revenir auprès des frères. J'étais plein de reconnaissance de ce qu'il m'accordait le privilège de prêcher dans de nombreuses Églises de la région. Il n'y a pas de gloire comparable à celle de proclamer le message de la Croix. Je me sentais appelé à prêcher davantage sur la vie éternelle que sur la personne divine du Saint-Esprit, car, dans notre pays, bien des gens croient à l'expiation et à la résurrection, mais ils n'ont pas l'assurance d'être "passés de la mort à la vie" (Jean 5. 24). Ce ministère ne me permettait plus de me vouer à l'intercession, car j'y consacrais tout mon temps et toutes mes pensées. »

Et pourtant, c'était bien toujours le même Rees Howells ! Un jour, à Carmarthen, un de ses camarades et lui rencontrèrent un clochard aux habits râpés, qui grelottait de froid. Aussitôt Rees ôta son manteau et le lui donna.

C'est alors qu'au milieu de toutes ces activités, Dieu lui adressa un nouvel appel :

Depuis un certain temps, sa femme et lui portaient dans la prière leurs amis, M. et Mme Stober, missionnaires en Afrique, au service de la Mission Évangélique d'Angola. Ils se sentaient appelés à leur venir en aide d'une manière ou d'une autre. Or, tandis qu'ils demandaient au Seigneur de les guider à ce propos, ils apprirent, par un journal missionnaire, la naissance d'une petite Édith au foyer des Stober. Rees savait que le climat de l'Afrique occidentale ne convenait pas aux enfants ; il demanda donc à sa femme si ce n'était pas là l'occasion qu'ils attendaient. Ne pourraient-ils pas se charger de l'enfant pendant que ses parents étaient en Afrique ? Pour Mme Howells, ce n'était pas là chose facile à accepter ; car elle serait désormais retenue à la maison, pour se consacrer à un enfant qui ne serait jamais à eux. Cependant, elle accepta. « Si ses parents donnent leur vie pour l'Afrique, je puis bien, dit-elle, donner la mienne pour leur enfant. » Ils écrivirent donc aux Stober, qui leur répondirent qu'ils allaient rentrer sous peu en congé, et qu'ils pourraient alors s'en entretenir de vive voix.

« Je rencontrai mon ami Stober à la convention de Llandrindod. Il ne fit d'abord aucune allusion au problème ; mais, un jour que nous nous rendions ensemble à la réunion missionnaire, il me dit qu'ils nous étaient profondément reconnaissants, sa femme et lui, de l'offre que nous leur avions

faite, mais qu'ils ne désiraient pas se séparer d'Édith pour le moment. J'entrai dans la salle où se tenait la réunion missionnaire, et là, j'eus une vision de l'Afrique. Madame Albert Head parlait du travail de la mission en Afrique du sud et faisait appel, de façon pressante, à un couple qui accepterait de remplacer M. et Mme Faithfull, appelés eux-mêmes à un autre poste. J'avais souvent entendu parler des besoins du champ missionnaire, mais je n'avais jamais "vu" les païens et leur détresse avant cet après-midi. Le Seigneur m'en donna la vision : ils se tenaient devant moi comme des brebis sans berger. » De retour chez lui, Rees raconta à sa femme ce qui s'était passé, en particulier ce qui avait trait au couple missionnaire dont on avait besoin. Ce soir-là, ils prièrent pendant plusieurs heures au sujet de cet appel, après quoi ils ne purent dormir. Le jour n'était pas levé que le Seigneur leur dit : « C'est *par vous* que je veux exaucer votre prière, vous êtes le couple que j'enverrai là-bas. »

« Ce fut la plus grande surprise de notre vie. Nous nous imaginions que la vision qui nous avait été donnée des besoins des Africains avait pour but de nous pousser à demander à Dieu qu'il envoie quelqu'un en réponse à cet appel... quelqu'un d'autre !... Mais, avec le Seigneur, pas question d'envoyer les autres où nous ne voulions pas aller nous-mêmes ; nous avions mille raisons de refuser, mille excuses à fournir, mais le Seigneur ne les acceptait pas. Quand on veut vraiment, on peut toujours ! »

Ce qui compliquait encore les choses, c'est qu'ils venaient d'avoir un fils. Or, quand ils avaient offert de se charger d'Édith, ils étaient encore sans enfants. « Nous avons estimé que ces missionnaires devaient renoncer à garder leur enfant avec eux pour consacrer tout leur temps à leur ministère, sans nous douter que nous allions être pris à notre propre piège ! C'était à nous, maintenant, d'accepter ce renoncement. »

Plusieurs mois avant la naissance de l'enfant, le Seigneur leur avait dit de l'appeler Samuel. Personne dans leur famille ne portait ce nom-là, comme ce fut le cas pour Jean, fils de Zacharie (Luc 1. 13). On peut relever certaines analogies entre la vie de Samuel Howells et celle du Samuel de la Bible ; par exemple, Mme Howells portait, elle aussi, le nom d'Anne, et, à son tour, elle devait offrir son fils sur l'autel du sacrifice (1 Samuel 1. 28).

« Ce fut la première et la plus grande épreuve consécutive à l'appel que nous venions de recevoir. Le Sauveur avait dit : « Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi » (Matthieu 10. 37) et maintenant le Saint-Esprit nous disait : « Prouvez-moi que vous aimez les âmes des

Africains, qui sont destinées à la vie éternelle, davantage que votre propre fils. » Je me disais : « Exige-t-il vraiment de nous un tel sacrifice... ? » Oui, tout comme il avait demandé à Abraham d'offrir son fils unique en holocauste sur la montagne (Genèse 22. 2). J'avais prêché souvent sur le sacrifice auquel Abraham avait consenti, et j'avais insisté avec force sur les mots : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes. » Combien j'ignorais alors ce que cela signifiait ! Je savais ce que c'était que de donner sa vie à Dieu ; mais donner la vie d'un autre, c'était bien différent. En nous invitant à donner à notre fils le nom de Samuel, je pressentais que Dieu avait pour lui une destinée particulière ; maintenant, Dieu nous mettait à l'épreuve. Il disait : « Si vous me donnez votre enfant, vous ne pourrez jamais le redemander. » Depuis lors, nous n'avons plus considéré que Samuel nous appartenait. Nous devons le donner aussi réellement que Dieu a donné son propre Fils, ou Abraham le sien. Si un renoncement n'est pas réel et total, on capitule avant la fin de l'épreuve. Il ne s'agissait pas de laisser Samuel au pays, tout en continuant à penser à lui sans cesse à tel point que nous aurions pu être tentés d'avancer notre retour à cause de lui. »

« Ma femme devait alors suivre un cours de formation biblique, or nous n'avions aucune idée de l'endroit où le Seigneur allait placer notre petit Samuel ; nous nous en remettions entièrement à lui pour cela, de crainte que, si nous intervenions, nous ne commettions une lourde erreur. Quelques semaines avant notre départ, un de mes oncles, frère de celui qui avait été guéri, me fit appeler. Sa femme était directrice d'école à Garmant, où ils habitaient. Il me demanda si nous emmenions Samuel avec nous.

— Non, répondis-je.

— Où ira-t-il ?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien, c'est ici qu'il doit venir.

Ils n'habitaient qu'à cinq ou six kilomètres de chez nous, mais sa femme et lui n'avaient jamais vu Samuel. Or, il me raconta qu'une de ces dernières nuits, la pensée de l'enfant s'était imposée à eux et qu'ils désiraient vivement se charger de lui pendant notre absence. Puis il m'annonça leur prochaine visite.

En rentrant à pied, ce jour-là, la pensée d'avoir à annoncer cela à ma femme me paraissait intolérable. Il est vrai que, dans la prière, nous avions accepté de renoncer à notre enfant ; mais le fait que le Seigneur lui avait déjà ouvert

un autre foyer me déchirait le cœur. Cependant, avant d'être arrivé, j'avais retrouvé assez d'empire sur moi-même pour me contrôler. Il n'eût servi à rien de laisser voir à ma femme que je faiblissais. À mon arrivée, je la trouvai qui jouait avec l'enfant. Il ne m'avait jamais paru si beau que ce soir-là. Aussi, pendant un moment, il me fut impossible d'annoncer la nouvelle à sa mère. Enfin, je rassemblai tout mon courage et lui racontai tout. Il est plus facile d'imaginer la scène qui suivit que de la décrire. Nous sommes heureux qu'elle ne se soit produite qu'une fois dans notre vie. Ce soir-là, nous avons compris que notre décision d'aller en Afrique allait nous coûter cher. Ce n'est que peu à peu, par un cheminement lent et difficile, que nous sommes parvenus à la victoire.

« Mon oncle et ma tante vinrent nous voir, comme prévu. Eux non plus n'avaient jamais vu un enfant comme celui-là ! Pour lui, sans aucun doute, le Seigneur avait mis dans leur cœur l'amour d'un père et d'une mère. Leur premier soin fut de faire venir chez eux ma sœur pour s'occuper de lui. C'est donc elle qui vint le chercher quelques jours plus tard. Je crois qu'au ciel nous nous rappellerons encore ce qu'il nous en a coûté de donner au Seigneur ce que nous avons de plus précieux. Nous savions par expérience qu'il n'était pas facile de consacrer à Dieu son argent, sa santé et d'autres choses encore, mais cette épreuve était infiniment plus pénible. Le diable ne se tint pas tranquille ce matin-là ! Il me dit que j'étais l'homme le plus dur de la terre, pour abandonner ainsi mon enfant. Mais le pire pour moi, ce fut de me représenter les sentiments de ma femme pendant qu'elle préparait le petit trousseau. Le départ de notre enfant ne vida pas seulement la maison, mais aussi nos cœurs.

En rentrant ce même soir, j'ai demandé à ma femme comment elle avait surmonté cette épreuve. Elle me raconta qu'elle était sortie dans le jardin et qu'elle avait pleuré. Alors, elle s'était souvenue d'une strophe de cantique qu'elle avait chantée bien souvent :

On ne peut éprouver les délices de son amour avant d'avoir tout abandonné sur l'autel.

Ce matin-là, il ne s'agissait plus de le chanter, mais de le vivre... Alors le Seigneur lui dit : « Regarde le Calvaire, et compare ! » Cette parole lui donna la force d'accepter la séparation.

« Pendant que nous priions ensemble, le Seigneur nous montra quelle serait notre récompense : "Tout ce que vous me donnez, je vous le rends au centuple. Et, pour ce que vous me donnez aujourd'hui, vous êtes en droit de

me demander dix mille âmes en Afrique !" Et nous l'avons cru. »

Après le départ de ses parents pour l'Afrique, Samuel devint si bien un fils pour M. et Mme Rees qu'on changea son nom en celui de « Samuel Rees ». Il grandit à leur foyer et poursuivit ses études avec succès à l'université d'Oxford.

Comme le Samuel de la Bible, il avait été consacré à l'Éternel et il le servit dès son enfance. À l'âge de douze ans, il accepta Jésus-Christ comme son Sauveur personnel. Ses parents adoptifs auraient désiré le voir devenir médecin, mais il se sentait appelé au ministère pastoral. À sa sortie de l'université, il vint rejoindre son propre père, avec le consentement de ses parents adoptifs et sans que M. et Mme Howells aient fait quoi que ce soit pour l'orienter dans ce sens. C'était le Seigneur qui leur rendait leur fils !

Il devint directeur-adjoint du collège Biblique jusqu'à la mort de son père. Depuis lors, il en est le directeur, connu sous le nom de Samuel Rees Howells.

Ainsi, le Seigneur a parfaitement accompli les promesses faites à ses parents dès avant sa naissance. Il a honoré leur sacrifice, et l'amour que lui avaient témoigné ses parents adoptifs.

[17](#) Petits groupes évangéliques indépendants ayant à cœur l'évangélisation.

[18](#) À partir de sa consécration pastorale, R. Howells ne fut plus appelé à des périodes de jeûne prolongé ou de naziréat. N.d.t.

CHAPITRE 23 :

En faisant la queue

Entre temps, R. Howells avait écrit à M. Albert Head, président de la « Mission générale en Afrique du Sud » et des conventions de Keswick et de Llandrindod, pour s'offrir comme missionnaire. Il faisait aussi allusion à la guérison de son oncle et de Joe Evans. Dans sa réponse, M. Head l'invita à venir à Londres pour rencontrer le Conseil de la Mission, et à emmener Joe avec lui.

Le jour du départ des deux voyageurs, Rees et sa femme n'avaient en tout et pour tout que quarante francs à la maison. Comme toujours, « première demande, premier droit ». Mme Howells avait aussi besoin d'argent le jour même, mais Rees, partant le matin, avant l'arrivée du facteur, avait droit à la priorité. Il reconforta donc sa femme en l'assurant que l'argent dont elle avait besoin lui parviendrait par le courrier.

À leur arrivée à Londres, Joe et Rees n'avaient plus que cinq francs en poche, et ils n'avaient pu prendre que des billets « aller ».

La réunion du Conseil eut lieu le lendemain soir. La candidature de M. et Mme Howells fut acceptée. M. Head avait organisé pour le lendemain une réunion où R. Howells devait parler de l'intercession. Le Seigneur la bénit ; et lorsque, le jour suivant, Rees le quitta, M. Head lui dit, en lui serrant la main : « Le Seigneur s'est servi de vous pour me parler. Jusqu'à présent je ne me suis jamais chargé de l'entretien d'un missionnaire ; mais Dieu m'a dit de pourvoir à votre entretien, comme mon missionnaire, sans l'aide de personne. Ainsi, quand vous annoncerez l'évangile en Afrique, j'aurai ma part de la récolte ! »

Avant de prendre leur train, Rees et Joe déjeunèrent avec quelques amis. Comme ils se séparaient, l'un de ceux-ci glissa une enveloppe dans la main de Rees. Quand ils l'ouvrirent à la gare de Paddington, ils y trouvèrent cinq pièces d'or de vingt francs. Partis avec cinq pièces d'argent, ils repartaient avec cinq pièces d'or ! « Le Seigneur a fait pour nous ce qu'il a fait quand il a changé l'eau en vin, remarqua Joe. Il a simplement changé la couleur des pièces ! » Dès leur arrivée, ils se mirent à louer le Seigneur et à lui rendre grâce. Mme Howells leur raconta que les quarante francs dont elle avait besoin lui étaient parvenus une demi-heure après leur départ.

« Il n’y a rien de tel au monde pour fortifier la foi que d’être mis à l’épreuve », dit en conclusion Rees Howells.

Après cela, M. et Mme Howells se rendirent en Écosse, où Mme Howells devait suivre une formation d’un an à la « Mission par la Foi ». Rees la quitta peu après pour suivre à Londres pendant neuf mois un cours médical au collège Livingstone. Là encore, leur foi fut mise à l’épreuve à plusieurs reprises, et ils connurent des délivrances. Rees se lia d’amitié avec M. Harold St John qui devint plus tard un professeur d’enseignement biblique connu. Ils se levaient à cinq heures tous les matins pour se recueillir ensemble devant le Seigneur, se réveillant l’un l’autre en frappant sur la cloison qui les séparait. Pendant ce temps, Mme Howells reçut du Seigneur tout ce dont elle avait besoin pour ses études en Écosse sans que Rees fût obligé de lui envoyer quoi que ce soit.

« Nous étions à l’école de la foi. Se trouver dans une situation où une délivrance vous est indispensable est la meilleure façon d’apprendre à demeurer en Christ ; c’est d’ailleurs la seule... »

Un jour, M. Howells n’avait qu’un bref délai pour trouver quatre cents francs afin que Mme Howells puisse commencer un stage en maternité dans un hôpital de Londres.

Or, parmi les étudiants du collège où étudiait Rees, l’un d’eux, déjà licencié de Cambridge, avait déclaré qu’il n’avait jamais obtenu d’exaucement direct et précis à ses prières. Rees l’invita donc à s’associer à la prière pour les quatre cents francs dont il avait besoin. L’étudiant n’avait jamais entendu dire qu’on pouvait prier ainsi pour de l’argent, et s’attendre à le recevoir ! Ils décidèrent de prier pendant deux heures, un certain après-midi, chacun dans sa chambre. Le jeune homme en sortit exténué. Jamais le temps ne lui avait paru si long ! Rees Howells n’ayant pas l’assurance que leur prière était exaucée, proposa de continuer à prier le soir même, pendant deux heures encore. « Comment ? Un tel labeur pour quatre cents francs ! » s’écria l’étudiant. Pourtant, il se déclara prêt à accepter, si R. Howells pensait que cela servirait vraiment à quelque chose. Mais cette seconde période de prière n’était pas achevée que Rees entra chez son ami et dit :

— Pas besoin de prier plus longtemps, la partie est gagnée.

— Tu as l’argent ?

— Non, mais j’ai reçu l’assurance que l’argent viendra sans tarder.

Tard dans la nuit, ils se promenaient ensemble lorsque l’étudiant s’arrêta

soudain, s'appuya à une barrière et éclata de rire.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda Rees.

— Je pense au gars qui devra déboursier !...

Il avait compris. Deux jours plus tard, R. Howells reçut en effet la somme nécessaire. Quelle joie pour son ami, quand il entra dans sa chambre en brandissant les billets qu'il venait de recevoir !

Le directeur du collège prit l'habitude d'inviter R. Howells pour le thé quand il recevait certaines visites. Il lui demandait alors de raconter certaines de ses expériences d'exaucements obtenus par la foi.

Il y avait des gens qui s'étonnaient que R. Howells eût entrepris d'étudier la médecine alors que le Seigneur lui avait donné de si merveilleux cas de guérison par la foi. Mais, nous l'avons déjà dit, il ne s'était jamais opposé à la médecine. Le principe qu'il avait découvert dans sa vie d'intercession se résume ainsi : « Quand l'homme a épuisé ses moyens, Dieu intervient. » La plupart des guérisons que Dieu lui avait accordées avaient eu lieu quand la médecine avait échoué. À ce propos, R. Howells affirme qu'il n'a jamais refusé de donner des médicaments à un malade, sauf une seule fois : c'était à la naissance de Samuel. Sa femme était alors tombée gravement malade des suites de l'accouchement ; le Seigneur avait dit à Rees qu'elle ne devait pas prendre de remèdes.

« Quelle épreuve ! Pour moi, c'était un combat de la foi ; pour elle, un combat contre la mort. Je demeurai ferme sur ma position. Je savais une chose, c'est que Dieu m'avait parlé. Je dis à ma femme : « Le Seigneur ne veut pas que tu prennes de médicaments, mais il ne veut pas non plus que tu meures ! » Un matin, alors que l'épreuve était à son comble, ces mots de la Bible que nous lisons nous semblèrent écrits en lettres de feu : AYEZ FOI EN DIEU ! Nous avons cru, et, à partir de ce moment, elle commença à aller mieux. »

En ce qui concerne les rapports de la médecine et de la foi, M. Howells disait : « Conseiller à quelqu'un d'autre de ne pas prendre de remèdes quand on n'est pas certain d'être guidé par Dieu, c'est, en cas de mort, une tragédie. Mais je connais des gens qui ont été amenés à se passer de médicaments et qui s'y sont tenus toute leur vie. L'un d'eux était Lord Radstock qui m'a cité bien des cas où le Seigneur avait honoré sa foi. Un autre, A.B. Simpson, le fondateur de l'Alliance Chrétienne et missionnaire, a fait maintes fois l'expérience de la guérison par le sang de Jésus. Le fait de donner ou de ne

pas donner de médicaments dépend donc totalement d'une direction intérieure. Si c'est le Saint-Esprit qui conduit quelqu'un à n'en pas donner, il interviendra certainement à leur place. Nous avons été conduits par Dieu, ma femme et moi, à entreprendre des études médicales. La preuve, c'est qu'il nous a donné l'argent nécessaire. Après nos études à Edimbourg et à Londres, le Seigneur me permit d'acquérir quelque expérience en me faisant travailler six mois avec un médecin, pendant que ma femme continuait son stage de sage-femme. Ces connaissances se révélèrent bien utiles sur le champ missionnaire. »

Environ une semaine avant de s'embarquer pour l'Afrique, ils reçurent de la Mission l'argent du trajet jusqu'à Londres. Mais il leur restait encore à acheter différentes choses avant de partir. Une fois de plus, ils appliquèrent la règle : « première demande, premier droit ».

« On a toujours tendance à mettre de l'argent de côté afin d'éviter de mettre Dieu à l'épreuve... et nous n'y avons pas manqué cette fois encore ! Néanmoins, nous n'avons pas pu éviter de dépenser l'argent nécessaire au voyage jusqu'à Londres alors que tout le monde nous en croyait largement pourvus. Nous comptions que l'argent nécessaire ne manquerait pas de nous parvenir la veille de notre départ ; mais le dernier courrier ne nous apporta rien, et notre train partait le lendemain, avant l'arrivée du courrier du matin ! Nous avions prévu qu'il nous serait très dur de faire nos adieux à mon oncle, à ma tante et à notre petit Samuel ; mais le fardeau que représentait pour nous le manque de l'argent nécessaire pour le voyage rendit la séparation moins difficile. C'est ainsi qu'agit souvent le Seigneur : quand nous avons une chose très difficile à accomplir, il y ajoute un second fardeau afin de faire paraître moins lourd le premier. Et, effectivement, la séparation nous sembla moins pénible, du fait que nous devions aller ensuite à la gare sans argent ! Pourtant nous étions sûrs qu'il nous arriverait sur le quai de la gare... mais non ! L'heure du départ du train approchait ; que devions-nous faire ? Il n'y avait qu'une solution : aller aussi loin que possible avec les dix francs qui nous restaient ; alors l'épuisement de nos ressources serait pour Dieu l'occasion d'intervenir. Nous devions changer de train à Llanelly, à environ trente kilomètres de chez nous, et y attendre pendant deux heures la correspondance pour Londres. Aussi, à l'insu de tous, nous n'avons pris nos billets que jusque-là. Il y avait une foule d'amis à la gare qui nous souhaitaient toutes sortes de bonnes choses, mais ce dont nous avons besoin, c'était de l'argent pour aller à Londres ! Plusieurs d'entre eux nous

accompagnèrent jusqu'à Llanelly, en chantant tout le long du trajet. J'avoue que j'aurais mieux chanté si j'avais eu l'argent !...

« À Llanelly, nous sommes allés prendre notre petit déjeuner chez des amis, puis nous sommes revenus à la gare aussi pauvres qu'avant. Le train allait arriver... Le Saint-Esprit me dit alors :

— Si tu avais l'argent, que ferais-tu ?

— Je ferais la queue au guichet.

— Eh bien ! Ne prêches-tu pas que mes promesses valent de l'argent comptant ? Prends ta place dans la queue !

« Je ne pouvais qu'obéir. Il y avait devant moi une douzaine de personnes qui prenaient leur billet l'une après l'autre. Le diable me disait : « Il n'y a plus que quelques personnes avant toi. Quand ton tour viendra, tu devras t'en aller tout penaud ! Tu as souvent prêché sur Moïse coincé entre la Mer Rouge et les Égyptiens ; à ton tour, maintenant, d'être coincé !... »

— Oui... mais, comme Moïse, je serai glorieusement délivré !

« Il ne restait plus que deux personnes devant moi, quand un homme sortit de la foule et dit :

— Je regrette, mais je ne puis rester plus longtemps, car c'est l'heure d'ouvrir mon magasin ; et, en me disant adieu, il me glissa trente francs dans la main.

Quelle glorieuse délivrance ! Mais ce n'était là qu'un avant-goût de ce que Dieu allait faire en Afrique, si nous étions obéissants. Quand j'eus acheté les billets, les amis qui nous avaient accompagnés jusque-là commencèrent à nous remettre des dons. Le Seigneur les en avait empêchés jusque-là, pour que nous fussions éprouvés jusqu'au bout.

Nous avons chanté jusqu'à Londres ! »

À leur arrivée, M. Head les invita à prendre le petit déjeuner chez lui, le lendemain. Il ajouta qu'il avait mille francs à leur remettre, mais qu'il ne les leur avait pas envoyés. « Dieu soit loué ! » s'écria Rees, en ajoutant en lui-même : « Pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer l'épreuve de l'attente au guichet ! »

Leur équipement était complet à l'exception de trois articles : pour chacun, une montre, un stylo et un imperméable. Ils n'en avaient parlé à personne. Mais au cours du petit déjeuner, M. Head leur demanda :

— Quel genre de montre avez-vous ? Mon fils Alfred désire vous en offrir une à chacun. Puis :

— Avez-vous pensé à la saison des pluies en Afrique ? Avez-vous de bons imperméables ?

Sur leur réponse négative, il les envoya en acheter, munis d'une carte de visite à son nom précisant qu'il se chargeait de la dépense. Enfin, il leur demanda :

— Connaissez-vous cette marque de stylo ?

— Non.

— Il vous en faut un à chacun.

Ainsi, il avait mentionné les trois objets dont ils n'avaient parlé qu'au Seigneur !...

M. Head les invita à revenir prendre leur petit déjeuner chez lui le lendemain. Il demanda alors à Rees de présider la réunion de prières familiale et de raconter à ses domestiques quelques-unes de ses expériences.

— Vous avez bien « vécu par la foi » il y a quelque temps, n'est-ce pas ? lui dit-il.

— Oui, et encore tout récemment ! répondit M. Howells. Puis il leur raconta l'histoire toute fraîche de son attente au guichet. M. Head retenait son souffle dans l'attente du dénouement :

— Je n'ai jamais rien entendu de pareil, s'écria-t-il.

— Mais ce n'est pas fini ! reprit Rees. Et il leur fit part de ce qui était arrivé la veille, dans la maison même, à propos des montres, des imperméables et des stylos.

— Cette histoire vaut une fortune, s'écria M. Head. Qu'il m'est précieux de savoir que le Seigneur peut me diriger ainsi dans mes dons !

M. et Madame Howells quittèrent l'Angleterre le 10 juillet 1915, après cette glorieuse victoire d'ordre spirituel, pleinement convaincus que celui qui les avait appelés à s'engager dans ce chemin était capable de les délivrer en toutes circonstances.

CHAPITRE 24 :

Réveil en Afrique

La « Mission générale d'Afrique du Sud » a été fondée en 1889 afin d'apporter l'évangile aux nombreuses régions encore païennes de l'Afrique du Sud. A. Murray en a été le premier président. Lorsque M. et Mme Howells rejoignirent cette mission, elle comprenait déjà cent soixante-dix serviteurs de Dieu, européens et africains, répartis sur vingt-cinq stations ; son champ d'action atteignait au nord la frontière sud de l'ancien Congo belge, à l'est et à l'ouest les territoires non évangélisés de l'Angola et du Mozambique portugais. Les Howells furent envoyés à la station missionnaire de Rusitu, dans le Gazaland près de la frontière de l'Afrique orientale portugaise. Ils y rejoignirent M. et Mme Hatch, qui y avaient déjà travaillé depuis plusieurs années et qui, avec ceux qui les avaient précédés, avaient posé de solides fondations, non sans payer un lourd tribut de souffrances pour apporter l'évangile à ces populations.

Depuis quelque temps, M. et Mme Hatch s'étaient appliqués à étudier le sujet de la seconde venue du Seigneur ; ils consacraient beaucoup de temps à l'étude de la Parole de Dieu et à la prière, et aspiraient à une bénédiction plus profonde pour eux-mêmes afin d'être à leur tour porteurs de cette bénédiction pour les indigènes. Ainsi, quand les Howells arrivèrent, les cœurs étaient déjà préparés à une action du Saint-Esprit.

Normalement, quand de nouveaux missionnaires arrivent sur un champ de mission, ils passent beaucoup de temps à apprendre la langue, à s'acclimater et à s'initier aux coutumes et aux mœurs de leur nouveau pays. Mais les indigènes avaient entendu dire que M. et Mme Howells venaient d'un pays où le réveil s'était manifesté, et ils leur demandèrent aussitôt s'ils avaient apporté avec eux cette bénédiction. M. Howells leur répondit que la source de tout réveil, c'est le Saint-Esprit et qu'il pouvait accomplir au milieu d'eux ce qu'il avait fait au Pays de Galles. Ils le prièrent d'en parler publiquement, en recourant, bien entendu, à un interprète. Le mot de réveil n'existait pas dans leur langue ; il leur parla donc de la Pentecôte : c'est Dieu qui était alors intervenu. Il avait touché le cœur des hommes et des femmes, et les avait fait naître en grand nombre à la vie du Royaume. Il ajouta qu'il agirait de même avec eux s'ils acceptaient de se repentir.

Toutes les fois qu'il prêchait, M. Howells continuait à parler de réveil, et au bout de six semaines, le Saint-Esprit commença à agir sur les chrétiens. Un vendredi soir, alors qu'une douzaine d'entre eux étaient réunis chez elle, Madame Howells leur apprit le chœur : « Seigneur, envoie un réveil, et qu'il commence en moi ! » L'Esprit était présent pendant qu'ils chantaient, et ils continuèrent à chanter ces paroles les jours suivants dans les jardins et partout ailleurs. Dans la manière dont ils chantaient, M. Howells discerna un accent particulier qu'il avait entendu pendant le réveil gallois. « On le reconnaît quand on l'entend, mais on ne peut le contrefaire. Le jeudi suivant, je le chantais moi aussi ; il y avait dans ce chant quelque chose qui vous transformait et vous introduisait dans la paix de Dieu. »

Ce soir-là, comme chaque jeudi, les quatre missionnaires se réunirent pour lire la Bible et prier. Tandis qu'ils étaient à genoux, le Seigneur parla à R. Howells, l'assurant que leur prière avait été entendue et que le réveil allait venir. « Levez-vous ! leur dit M. Howells. Il n'est pas nécessaire de prier plus longtemps. Le Saint-Esprit va descendre sur notre région et y produire une nouvelle Pentecôte. » Telle était la puissance de cette parole venue de Dieu, qu'après cela ils s'attendaient à l'événement d'un moment à l'autre. Chaque fois qu'on frappait à la porte, ils étaient sûrs qu'on venait leur annoncer qu'il était descendu. L'attente dura deux jours et le dimanche l'Esprit descendit. Voici comment M. Howells lui-même nous rapporte les faits :

« C'était le dimanche 10 octobre, jour de mon anniversaire. Tandis que je prêchais, ce matin-là, on pouvait sentir l'action de l'Esprit sur l'assemblée. Il descendit dans la soirée. Jamais je ne pourrai oublier cela. Il descendit en particulier sur une jeune fille nommée Kufase ; elle avait jeûné trois jours, persuadée de ne pas être prête pour la venue du Seigneur. Pendant qu'elle priait, elle éclata en sanglots, et, en l'espace de cinq minutes, toute l'assemblée, face contre terre, criait à Dieu. La puissance divine se manifestait comme l'éclair et le tonnerre. Je n'avais jamais vu cela, même pendant le réveil du Pays de Galles. J'en avais seulement entendu parler par Finney ou quelques autres. Les deux étaient ouverts et rien ne pouvait contenir l'abondance de cette bénédiction (Malachie 3. 10). J'étais moi-même inondé de l'Esprit, et je priais autant que les autres. Je ne pouvais que dire : "Il est venu." La réunion se prolongea fort tard, ce soir-là ; nous ne pouvions y mettre fin. Ce que Dieu m'avait promis avant notre arrivée en Afrique s'accomplissait sous nos yeux, et cela en moins de six semaines. Il est impossible de décrire de telles réunions quand l'Esprit-Saint s'y manifeste. Je

ne pourrai jamais oublier le bruit de voix qu'on entendait partout cette nuit-là : on priait dans toutes les huttes !...

« Le lendemain le Saint-Esprit nous visita de nouveau ; on vit des gens à genoux jusqu'à six heures du soir. Cela continua pendant six jours. Plusieurs se mirent à confesser leurs péchés, et se sentaient libérés quand le Saint-Esprit leur donnait l'assurance du salut. Ils recevaient le pardon de leurs péchés et une communion avec le Sauveur telle que le Saint-Esprit seul peut la réaliser en nous. Quiconque entra en contact avec le mouvement était saisi par l'Esprit. Des gens se levaient pour rendre témoignage, et il n'était pas rare d'en voir vingt-cinq debout en même temps. À la fin de la semaine, presque tous avaient rencontré le Seigneur. Nous avons tenu deux réunions de réveil par jour sans interruption pendant quinze mois, sans compter celle du vendredi qui durait toute la journée. Il y eut des conversions par centaines, mais nous attendions mieux, puisque Dieu nous avait permis d'en réclamer dix mille ! »

Lorsque la nouvelle de cette effusion du Saint-Esprit à Rusitu et dans les stations voisines parvint en Angleterre, Mme Head, femme de M. Albert Head, publia deux brochures intitulées respectivement *Progrès au Gazaland* et *Rappel historique et réveil au Gazaland*.

Elle commençait par esquisser l'histoire de la fondation de la station de Rusitu, en 1897. Plusieurs des premiers pionniers avaient fondé l'œuvre au prix de leur vie, en particulier la première femme de M. Hatch. Après avoir labouré longtemps, M. et Mme Hatch avaient semé avec larmes, patience et prière, jusqu'à l'arrivée de M. et Mme Howells qui, maintenant, les aidaient à « moissonner avec des chants d'allégresse » (Psaume 126. 5) cette grande moisson qu'ils récoltaient par la puissance du Saint-Esprit et pour la gloire de Dieu... Puis, après avoir décrit la manifestation de l'Esprit, ce dimanche 10 octobre, Mme Head continue ainsi :

« Les réunions duraient depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, avec une brève interruption. Les gens pleuraient et confessaient leurs péchés, à tel point que les missionnaires ne pouvaient placer un mot et se bornaient à pleurer avec eux et à prier pour eux. Parfois, tous s'agenouillaient et confessaient ensemble leurs péchés. Puis, libérés les uns après les autres et remplis de joie, ils se mettaient à chanter. Cela continua jour après jour, du dimanche au jeudi. Le Saint-Esprit travaillait dans les cœurs et amenait les gens à des confessions qu'aucune influence humaine n'aurait pu leur extorquer. »

« ... Quand ils entendirent que Dieu agissait avec une telle puissance, les missionnaires d'une station de l'American Board Mission, située à près de soixante kilomètres au sud, invitèrent M. Hatch et M. Howells à se rendre à la station de Mount Silinda. Cette station est importante car elle comprend des médecins, un pasteur, des institutrices, etc. »

«...Dès la première réunion, la salle était pleine. Les missionnaires racontèrent comment, et à quelles conditions, la bénédiction leur avait été accordée à Rusitu ; après quoi, deux ou trois chrétiens de Rusitu donnèrent leur témoignage. Alors un grand nombre de personnes se mirent à implorer le pardon de Dieu et à confesser leurs péchés ; leur nombre était si grand qu'il fut impossible de leur venir en aide à tous, bien que la réunion, commencée à neuf heures du matin, se fût prolongée jusqu'à une heure. On se réunit donc de nouveau à deux heures et, chose merveilleuse, les hommes, qui s'étaient un peu tenus à l'écart le matin, s'avancèrent à leur tour, complètement brisés : professeurs, évangélistes, étudiants, tous priaient et confessaient leurs péchés. Cela se déroula sans aucun désordre, sous le contrôle de l'Esprit, jusqu'au coucher du soleil... »

« Ainsi, par exemple, un homme de haute taille se leva et raconta d'une voix brisée l'histoire suivante : lors d'une guerre entre tribus, les jeunes gens se vantaient de la façon dont ils tuaient, en particulier, les femmes. Alors lui-même alla, de sang froid, tuer une jeune fille. Depuis qu'il était devenu chrétien, sa victime semblait se tenir constamment devant lui, comme pour lui demander pourquoi il l'avait tuée. Jusqu'alors, ce péché lui avait paru trop grave pour être confessé publiquement ; seule la puissance du Saint-Esprit lui en donnait maintenant la force. Il pleurait sans pouvoir s'arrêter, déclarant qu'il était le plus grand des pécheurs, et il demeura dans une réelle angoisse pendant des heures. Mais aussi, quel spectacle quand il fut libéré ! Il ne pouvait que répéter "Merci, Seigneur Jésus !" Il se mit à rendre témoignage, disant que, depuis des années, il ne savait plus ce qu'était la paix ; puis il recommençait à sangloter et à dire : "Merci, Seigneur Jésus !" Ce jour-là, une centaine de personnes furent délivrées de la puissance de l'Ennemi, et, le samedi suivant, des dizaines d'autres accédèrent à une vie nouvelle de paix et de consécration totale à Dieu. Délivrés de leur angoisse, ils louaient le Seigneur et chantaient leur joie. Le dimanche, plus de deux cents personnes étaient parvenues à cette liberté, en sorte que les missionnaires n'avaient plus besoin de parler, car les indigènes attendaient par groupes de quatre ou cinq leur tour de donner leur témoignage... »

« Mais la plus grande bénédiction pour l'avenir de la région, c'est peut-être le fait que Dieu baptisa puissamment de son Saint-Esprit vingt jeunes gens et jeunes filles qui s'étaient offerts, quelques semaines avant le réveil, pour porter l'évangile en Afrique orientale portugaise... »

« Nous recevons à l'instant d'autres nouvelles de l'action de l'Esprit de Dieu dans le Gazaland... Pendant la courte visite de MM Hatch et Howells à Melsetter, l'Esprit est intervenu avec une telle puissance dans les réunions que les blancs comme les noirs ont été profondément convaincus de leur état de péché et ont livré leur vie à Dieu... »

« Ces faits encourageants ne nous invitent-ils pas à persévérer dans la prière ? Dieu ne continuera-t-il pas à nous montrer "ces œuvres plus grandes" (Jean. 14. 12), non seulement au Gazaland, mais partout en Afrique du Sud ? Les petites flammes allumées déjà ici et là peuvent, grâce à nos prières, devenir un feu dévorant, sous le souffle du Saint-Esprit. »

C'est maintenant madame Howells qui continue le récit :

« Au bout de quinze mois, le bureau central de la Mission Générale d'Afrique du Sud (S.A.G.M.) au Cap, adressa une demande à toutes les stations missionnaires. Elle invitait les missionnaires et les Africains à consacrer chaque matin – de sept heures à sept heures trente – une demi-heure, à prier spécialement pour que toutes les stations reçoivent la même bénédiction que Rusitu. Mon mari prit donc l'habitude de se rendre chaque matin dans un petit pavillon pour cette demi-heure de prière particulière. Au bout d'un mois environ, un lundi matin, je le vis rentrer à peine un quart d'heure après son départ. À l'expression de son visage, je compris qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me dit : "J'étais en train d'intercéder en m'appuyant sur la promesse de Malachie 3. 10 quand j'ai vu le Saint-Esprit descendre sur toutes les stations missionnaires." La gloire de Dieu reposait sur Rees au point qu'il en était transfiguré. Il me dit qu'il ne pouvait pas rester sur la station, mais devait aller prier dans la montagne. Il ne pouvait rester immobile, et il parcourut la montagne toute la journée en louant Dieu à pleine voix. Je le suivis jusqu'à la limite de mes forces. Il demeura toute la semaine environné d'une telle gloire que c'était à peine supportable. »

M. Howells ne pensait pas que ce serait à lui de faire le tour des stations. Mais, un mois plus tard, il fut invité à participer à une conférence à Durban, à laquelle tous les missionnaires qui pouvaient quitter leur station devaient assister. On demandait à M. et Mme Howells d'apporter des vêtements pour

six mois, afin de pouvoir faire le tour de toutes les stations. Effrayé à la pensée d'assumer une si lourde responsabilité, R. Howells chercha une excuse : « Il n'y a que deux ans que je suis sur le champ de mission !... » Mais la réponse de M. Middlemiss, responsable général au Cap, fut sans réplique : « Vous êtes placé sous une autorité ; vous *devez* venir ! »

Avant leur départ pour Durban, M. Middlemiss leur écrivit : « Je sais que vous n'avez pas de compte en banque (il savait qu'ils donnaient la moitié de leur salaire pour continuer à vivre par la foi), veuillez me télégraphier si vous n'avez pas l'argent du voyage. » « Non, je ne télégraphierai pas, déclara R. Howells ; c'est en Dieu seul que nous voulons nous confier. » Il considérait cette attitude comme un bon moyen de s'assurer que l'appel venait vraiment de Dieu. Ce n'est que par le dernier courrier avant leur départ qu'ils reçurent la confirmation désirée : il leur apportait une lettre d'un ami d'Amérique, qui ne leur avait jamais envoyé d'argent jusque-là ; elle contenait, en dollars, l'équivalent de cinq cents francs. Aussi commencèrent-ils leur voyage avec la pleine assurance de la foi. » (Hébreux 10. 22)

Quarante-trois missionnaires participaient à cette conférence. R. Howells ne s'attendait pas à y prendre une part plus importante que tout autre missionnaire, mais, dès la réunion d'ouverture, le Seigneur bénit à tel point son message qu'on lui demanda de parler chaque jour. Pendant trois semaines, l'atmosphère fut celle d'un réveil. Certaines réunions se prolongèrent jusqu'au petit jour et tous les missionnaires furent bénis. Ils étaient si remplis de joie qu'ils chantaient même dans les tramways. À la fin de la conférence, ils furent unanimes à prier M. Howells de visiter toutes les stations, confirmant ainsi la demande formelle que lui avait adressée M. Middlemiss. Là-dessus, tous retournèrent sur leurs stations pour préparer cette visite et demander à Dieu que le Saint-Esprit descende sur leur station comme il l'avait fait à Rusitu.

M. Howells reprend ici la plume :

« Comment pouvais-je croire que de nombreuses conversions allaient se produire sur chaque station, alors qu'en certains endroits le terrain était encore tellement pierreux ? L'Ennemi me mit au défi de porter le réveil d'un pays à l'autre : on y parlait des langues différentes, et des centaines de kilomètres les séparaient !...

Je ne vins pas à bout de cette épreuve en un jour ; la bataille fut rude et prolongée, car l'enjeu était considérable. Je me rappelle encore le jour où Dieu me donna la victoire. Je compris qu'il n'était pas nécessaire de déplacer

d'une station à l'autre quelques-uns de ceux qui avaient reçu la bénédiction du réveil, car le Saint-Esprit irait avec nous, puisqu'il était en nous ; et c'était lui l'auteur de la Pentecôte et la source du réveil.

Notre voyage nous fit parcourir près de dix-huit mille kilomètres et visiter cinq pays : le Swaziland, le Pondoland, le Bomvanaland, le Tembuland et le Zoulouland. Il nous retint deux ans loin de notre propre station.

Sur la première station, le premier jour fut très dur. Le missionnaire nous avait dit qu'il y avait un recul important dans l'Église, au point que même certains diacres causaient du trouble. Mais, le troisième jour, le Saint-Esprit descendit et balaya la place. Deux des diacres étaient toujours assis au fond de la salle ; quand les gens commencèrent à confesser leurs péchés et à recevoir de grandes bénédictions, ils vinrent me trouver et me dirent : "Nous aimons beaucoup ces réunions, mais ces confessions publiques nous déplaisent ; elles nous font mal à la tête !"... "Fort bien, leur répondis-je, mais un jour cette douleur va descendre un peu plus bas, jusqu'à votre cœur !" »

— Vous croyez que nous avons besoin de confesser nos péchés ?

— Si vous avez péché contre Dieu, c'est une affaire entre vous et Dieu. Mais si vous avez péché contre l'Église, c'est devant l'Église que vous devez vous confesser.

L'un de ces diacres s'appelait Jephté. Il se mit à prier chez lui et continua pendant trois jours environ. Puis, à une heure du matin, sa femme vint nous réveiller : « Venez ! Jephté est fou de joie !... Faut-il sonner la cloche et rassembler tout le monde pour une réunion ? »

Je protestai : « Pas question de sonner la cloche à cette heure de la nuit !... » Mais sa mère fit le tour des huttes pour alerter tout le monde, et, à trois heures du matin, l'église était pleine ! Or Jephté était devenu aveugle, tout comme l'apôtre Paul (Actes 9. 8). On dut le conduire à l'église ; là, il confessa ses péchés. Après cela, un grand nombre de personnes se convertirent. Quelques jours plus tard, Jephté recouvra la vue et il nous accompagna partout pendant environ trois mois. Toutes les fois qu'il rendait son témoignage l'effet produit était semblable à celui d'une mitrailleuse : l'un après l'autre, les auditeurs étaient terrassés par le Saint-Esprit, dans une profonde conviction de péché. Quant à lui, il ne manquait jamais de les aider à parvenir à la libération.

« Sur la station suivante, il y avait une école où étudiaient quatre-vingt-dix-neuf jeunes filles. Ayant appris que les gens confessaient leurs péchés au

cours des réunions, elles s'étaient mises d'accord pour ne pas confesser leurs ! En conséquence, les deux premières réunions furent très difficiles. Mais le deuxième jour, à minuit, ne pouvant résister plus longtemps, elles éclatèrent en pleurs. Elles se mirent à confesser leurs péchés et finalement quatre-vingt-dix-huit d'entre elles se convertirent. Quant à la dernière, elle s'enfuit. Plusieurs commencèrent à prier pour leurs familles, qui n'avaient jamais assisté à une réunion.

« Puis nous avons visité le village de Béthanie, où vivait la reine de Swaziland. Le premier jour, nous avons passé treize heures dans la chapelle, à aider des gens qui cherchaient Dieu. Le troisième jour, l'Esprit intervint puissamment. Il ne s'agissait plus de paroles, mais de puissance !... Un Africain pria : « Seigneur, donne-nous cent conversions dans les trois jours qui viennent ! »

« La reine du Swaziland me fit venir. Elle me demanda pourquoi ses sujets se mettaient à suivre *mon* Dieu. Je lui répondis : "C'est parce qu'ils ont rencontré en lui le Dieu vivant, et reçu de lui le pardon des péchés et la vie éternelle. Dieu avait un fils, il l'a donné et livré à la mort pour nous !" J'ajoutai que nous avions, nous aussi, un fils et que nous l'avions laissé pour venir parler de Dieu aux Africains. La reine fut très touchée en apprenant que ma femme et moi, nous aimions son peuple plus que notre propre enfant. Elle me permit d'avoir une réunion privée avec elle et ses chefs, à condition de ne pas la regarder, mais de leur parler comme si j'étais seul avec eux. Plus tard, dans l'église, quand j'invitai les assistants à accepter le Sauveur, la puissance de Dieu se manifesta à tel point que cinquante personnes se levèrent, y compris la jeune reine, belle-fille de celle qui régnait. L'homme qui avait demandé cent conversions au Seigneur sauta sur ses pieds en s'écriant : "Loué soit Dieu ! Ma prière est exaucée : cinquante âmes, plus la reine qui en vaut bien cinquante, cela fait cent !" D'ailleurs, avant la fin de ces trois journées, le nombre des convertis dépassait la centaine.

« Quelque temps plus tard, quand nous revînmes à Béthanie, la vieille reine demanda à nous voir en privé. Elle nous apprit qu'elle venait de perdre sa fille qui était devenue chrétienne, elle aussi. Elle était morte en pleine paix, mettant sa confiance en Jésus. Très émue, la reine ajouta qu'elle aussi, dans son cœur, avait accepté le Sauveur.

« Dans une station du Pondoland, un vendredi-saint, comme je prêchais sur la crucifixion, l'Esprit mit en évidence ces mots : "Ôte-le, crucifie-le !" » (Jean 19. 15). On aurait dit que les gens voyaient l'enfer ouvert devant eux, et

toute l'assemblée, en masse, s'avança pour se mettre en règle avec Dieu. J'ai même eu peur qu'ils ne renversent la chaire !

« Ailleurs, en Zoulouland, alors que je prêchais, un évangéliste eut la révélation qu'il manquait de puissance pour amener les âmes à Dieu. Il sortit dans la brousse et implora Dieu toute la nuit. Le lendemain il reçut le Saint-Esprit et de telles bénédictions qu'en peu de temps l'annexe dont il s'occupait devint plus importante que la station-mère. »

C'est de cette façon que le Saint-Esprit se répandit sur chaque station, suscitant un réveil, exactement comme il l'avait annoncé, et accomplissant la promesse des dix mille âmes. À Johannesburg, par exemple, M. Howells présida des réunions pendant vingt et un jours dans une des plus grandes églises de la ville, qui se remplissait chaque soir. Il était traduit par trois interprètes, car les auditeurs appartenaient à plusieurs tribus différentes. Mais cela n'empêcha pas l'Esprit d'agir avec puissance, en sorte que des centaines de personnes trouvaient chaque soir le salut. Personne n'était plus conscient que R. Howells du fait que l'auteur de toutes ces bénédictions était le Saint-Esprit, et qu'ainsi se réalisait la parole de Zacharie 4. 6 : « Ce n'est ni par la puissance, ni par la force, mais par mon Esprit, dit l'Éternel... » M. Howells imposa les mains à des centaines de personnes, par le pouvoir et sous la direction de l'Esprit, et elles furent libérées. La réunion terminée, il lui arrivait de regarder ses mains ; il les trouvait bien ordinaires et se demandait d'où provenait leur puissance... mais il le savait bien !

À la fin de leur tournée, sur le chemin du retour de Johannesburg à Rusitu, un ami les avait invités à s'arrêter chez lui, à Umtali, qui était un terminus de chemin de fer. De là, ils auraient à prendre la voiture de poste jusqu'à Melsetter, puis à terminer leur voyage à cheval où à dos d'âne. À leur arrivée à Umtali, cet ami les attendait à la gare, mais il leur dit qu'à son vif regret il ne pouvait les recevoir chez lui, car la grippe sévissait dans sa maison. Il leur suggéra d'aller à l'hôtel où les missionnaires descendaient d'habitude. Ils apprirent que cela leur coûterait quinze francs par jour ; or ils n'avaient pas d'argent ! Mais Rees dit à sa femme : « Accordons-nous un peu de détente. Je suis sûr que le Seigneur nous tirera d'affaire avant la fin de la semaine. » Ils jouirent donc d'un peu de vacances.

Le courrier arrivait le samedi soir par le train. Ils s'attendaient à ce que le Seigneur leur envoie de quoi payer leur note car ils devaient repartir le lendemain matin à six heures. Mais, à la gare, on leur dit que le train était en panne et qu'il n'arriverait plus ce soir-là.

« Nous nous sommes un peu taquinés l'un l'autre, nous accusant réciproquement de manquer d'appétit pour le repas du soir ! Nous avons demandé à l'hôtelier de nous préparer la note pour le lendemain, dimanche, à cinq heures du matin. À cinq heures, en effet, il frappa à la porte et nous la remit. Nous lui avons annoncé que nous allions chercher notre courrier, et qu'il serait payé avant six heures. À cinq heures trente nous sommes partis en priant tout le long de la route. Nous avons à Umtali une boîte postale dont nous avons donné le numéro à nos amis. Je demandai :

— Y a-t-il quelque chose au numéro 32 ? L'employé regarda et dit :

— Non monsieur, rien du tout !

Alors ma femme se souvint tout à coup que notre numéro n'était pas 32 mais 23. Il n'y avait dans le casier qu'une seule lettre. Elle portait cinq adresses différentes, car elle nous avait suivis partout avant de nous parvenir enfin ce matin-là. Elle contenait six cents francs ! En plus de l'hôtel nous eûmes à payer cent cinquante francs pour la voiture postale. Bien qu'inconfortable et sans ressorts, elle fut pour nous comme la meilleure automobile pour les deux cents kilomètres que nous avons à faire. Peu nous importait l'inconfort de la voiture ; la joie nous tenait lieu de ressorts ! »

Pendant leurs deux premières années à Rusitu, M. et Mme Howells avaient appris la langue du pays, le Chindau. Une fois de retour, ils retrouvèrent la vie normale d'une station missionnaire africaine. Après le départ en congé de M. et Mme Hatch, ils prirent en charge la direction de l'école des garçons et celle des filles, en même temps que la responsabilité des réunions et du travail parmi les adultes. Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail de leurs expériences journalières pendant ces années. Mentionnons cependant un événement remarquable. Le réveil continuait, mais se heurtait à un obstacle particulier. La plupart des hommes mariés n'étaient pas convertis, car ils étaient liés par une très vieille coutume appelée *labola* qui, selon certains, remontait à Laban ! Le prix d'une femme s'élevait à cinq cents francs, ce qui représentait une fortune pour un homme doté de trois ou quatre filles. Mais un converti ne pouvait plus vendre sa fille. C'est pourquoi aucun homme marié ne se tournait vers le Seigneur. Alors le Saint-Esprit rappela à R. Howells son intercession d'autrefois pour Ralph Gosset. Il l'invita à lancer un défi au diable sur ce point et à s'appuyer sur la victoire du Calvaire pour rendre à ces hommes la liberté d'accepter le Christ.

À ce moment-là, M. Howells était en train de bâtir une maison. Il pria donc le Seigneur de lui envoyer des hommes mariés pour l'aider dans ce travail.

Six d'entre eux se présentèrent. Ils assistaient ainsi au culte du matin et y entendaient l'évangile. R. Howells fut alors conduit par le Seigneur à leur demander de participer au culte du dimanche matin, plutôt que de cultiver leur jardin. Ils répondirent qu'ils venaient volontiers tous les matins : ces réunions avaient lieu pendant les heures de travail, et ils ne voyaient aucune objection à être payés pour rester assis ! Il leur dit qu'ils plairaient davantage à Dieu s'ils venaient le dimanche, de leur plein gré. Ils vinrent donc et cinq se convertirent. C'était la première brèche dans les rangs de l'Ennemi, mais des centaines demeuraient encore à l'écart. Comment Dieu allait-il les atteindre ? Le moyen dont il se servit fut des plus inattendus. C'était au moment de la grande épidémie de grippe qui s'est étendue au monde entier, aussitôt après la première guerre mondiale, et qui entraîna la mort de millions de personnes. Peu de temps après la conversion de ces cinq hommes, Howells apprit que la grippe avait atteint le district et que beaucoup mouraient. Il fut troublé par le fait que ce fléau arrivait juste après la première victoire chez les hommes mariés. Mais le Seigneur lui dit : « As-tu oublié Romains 8. 28 ? Ne crois-tu pas que "toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu", et qu'il y a là une bénédiction cachée ? »

Le Seigneur lui rappela aussi qu'en intercédant pour les malades, chez lui, dans le village, il avait été conduit à défier plusieurs fois la mort. Ne serait-il pas capable de lui jeter maintenant un nouveau défi, et cela sur une plus grande échelle ?

M. Howells avait déjà été très sérieusement éprouvé dans sa santé depuis son arrivée en Afrique, et Dieu lui avait de nouveau montré sa fidélité à cet égard. Il s'agissait alors d'une violente crise de paludisme. « Je suis sûr que cela a été permis pour éprouver la solidité de ma position quant à la guérison par la foi, car lorsqu'on affronte réellement l'Ennemi, on ne peut lui jeter un défi, à moins d'être certain qu'on se trouve soi-même sur un terrain solide. » Après plusieurs jours de fièvre continue qui résistait à tous les traitements, Rees baissait rapidement, et, une nuit, il parut ne pas devoir survivre jusqu'au matin. Mme Howells s'était éloignée quelques instants pour prier, et, tandis qu'il était seul, le Saint-Esprit lui dit : « Pourquoi ne demandes-tu pas au Père de te guérir ? » Il pensait l'avoir déjà fait, mais l'Esprit reprit : « Tu ne l'as pas demandé avec foi ! »

« Je me retournai dans mon lit, dit R. Howells, et, à ce moment-là je fus guéri ! Je me demandais si ma femme s'en apercevrait. Aurait-elle déposé son fardeau ? Elle rentra dans la chambre, et dès qu'elle ouvrit la porte, elle

comprit qu'il s'était passé quelque chose. "Tu as été guéri", dit-elle. Je ris et lui racontai tout ce qui venait d'arriver. » Trois jours plus tard il était en tournée, selon le projet qu'ils avaient établi avant qu'il ne fût terrassé par la fièvre. Il était parfaitement rétabli et, bien que voyageant souvent dans les régions où sévissait la malaria, il n'en fut plus jamais atteint.

Mais il s'agissait maintenant d'affronter la mort sur une grande échelle. Après leur tournée des stations missionnaires, M. et Mme Howells avaient été invités, par M. Charles Murray, fils du pasteur Andrew Murray, à visiter sa station. Mais on les pria d'annuler leur visite en raison de la grippe qui venait d'enlever deux missionnaires et de nombreux convertis.

À Rusitu même, la grippe atteignit en premier lieu la station missionnaire. Au bout de quatre jours, on comptait un grand nombre de malades, et les païens disaient que c'était une malédiction envoyée par les esprits des ancêtres, à cause des chrétiens qui avaient rompu le *labola*. Mais, en peu de temps, la grippe gagna aussi les villages et fit beaucoup de victimes. Deux ou trois jours plus tard le chef envoya une délégation qui demanda de sa part :

— Avez-vous eu des morts ?

— Non, répondit M. Howells ; et vous, en avez-vous eu beaucoup ?

— Oui, beaucoup.

— Mais les sorciers ne peuvent-ils rien faire pour vous aider ?

— Oh ! Deux d'entre eux ont été parmi les premiers atteints.

— Et les esprits de vos ancêtres ?

— Nos pères n'ont jamais eu cette maladie, aussi leurs esprits ne peuvent-ils rien faire.

— Vous avez raison ; les sorciers ont échoué, et les esprits des ancêtres aussi, mais notre Dieu n'échoue jamais. Voulez-vous dire que ceux qui sont avec vous ne mourront pas ?

Le Saint-Esprit dit à son serviteur : « Dis-leur que personne ne mourra sur la station. » Il répondit donc :

— Non ! Personne ne mourra sur la station missionnaire.

J'étais alors « vainqueur par la foi » (Romains 8. 37), et le Seigneur me guidait en ce qui concernait les questions matérielles. Il me dit de transformer la chapelle en hôpital, d'y faire du feu pendant la nuit, afin d'y maintenir une température constante. Sans mes quinze mois d'études médicales, j'aurais été complètement submergé, or ce n'était pas le moment de commettre une erreur ! Le nombre des malades augmentait toujours, et s'éleva jusqu'à

cinquante à la fois.

« Quelques jours plus tard, une seconde délégation se présenta. Sa première question fut :

— Avez-vous eu quelques décès, maintenant ?

— Pas un, répondis-je.

— Pensez-vous qu'il y en aura ?

— Non, personne ne mourra sur la station missionnaire.

Aurais-je osé affirmer cela si je n'avais eu la certitude que le Saint-Esprit est plus fort que la mort ?

— Eh bien, le chef nous a envoyés pour vous demander si, au cas où nous tomberions malades, quelques-uns d'entre nous pourraient venir à la station missionnaire, afin d'échapper à la mort.

— Allez dire au chef que tous ceux qui le désirent peuvent venir. Nous les soignerons et aucun ne mourra. Mais si vous venez, souvenez-vous que vous devez admettre que notre Dieu est le Dieu vivant et qu'il peut nous venir en aide, là où les sorciers et les esprits des ancêtres ont échoué. »

Quelques heures plus tard M. Howells aperçut un triste cortège qui se dirigeait vers la station. Il s'agissait de cinq des plus réfractaires à l'évangile parmi les hommes mariés. Ils avançaient lentement, leur couverture sur la tête et l'effroi de la mort sur le visage. Derrière eux, leurs femmes, portant leurs nattes et leurs gobelets. « Combien je louai Dieu pour la sûreté avec laquelle il me guidait », dit plus tard M. Howells.

Ensuite, ils arrivèrent par douzaines. M. Howells travailla pendant trois mois, jour et nuit, auprès des malades. Mme Howells travaillait à ses côtés, jusqu'au moment où elle fut elle-même atteinte de la grippe. Elle fut terriblement malade pendant huit jours. Son mari lui répétait sans cesse qu'elle n'allait pas mourir. À un certain moment, fatigué comme il l'était par le manque de sommeil et le surmenage, il se sentit atteint à son tour. Mais, pendant qu'il s'occupait d'un malade, le Seigneur lui dit : « Puisque je peux éloigner la mort de la station et qu'on a besoin de toi pour soigner ces malades, ne crois-tu pas que je peux empêcher le virus de venir à bout de ta résistance ? » Rees s'empara de cette promesse par la foi : « À ce moment précis, je saisis la victoire. C'est à cette époque que j'ai appris un cantique inspiré des paroles du psaume 91 :

*Tu ne craindras... ni la peste qui marche dans les ténèbres
Ni la contagion qui frappe en plein midi.*

*Que mille tombent à ton côté et dix mille à ta droite
Tu ne seras pas atteint.*

« Je découvris que le Saint-Esprit était plus fort, en moi, que la grippe. Quel privilège que cette communion avec Dieu pendant que sévissait le fléau !

« Deux de mes malades me donnèrent beaucoup de soucis. Si le diable réussissait à les emporter, il pourrait aussi bien en emporter cinquante ! Médicalement parlant, j'ai fait tout ce que je pouvais, sans arriver à faire baisser la fièvre, quels que soient les moyens employés. Je les présentai donc au Seigneur en m'appuyant sur sa Parole. Du moment où je reçus la certitude de l'exaucement, leur température baissa et ils furent hors de danger. Ainsi, nous n'avons pas eu une seule mort.

« Aux alentours, dans un rayon de trente à cinquante kilomètres, la nouvelle se répandit que le Dieu de l'homme blanc était plus fort que la mort. La conviction de péché s'empara d'un grand nombre, et beaucoup de ceux qui étaient venus à la station trouvèrent le Sauveur. L'importance de cette victoire du Seigneur fut mise en évidence par le fait qu'après l'épidémie, tout un côté de la salle de réunion se remplit d'hommes mariés. « Que tu es merveilleux ! Dis-je au Saint-Esprit. Tu as parlé aux Africains, à travers cette épreuve, mieux que par n'importe lesquelles de mes paroles ! »

Après le réveil, plusieurs de ces hommes, remplis du Saint-Esprit, se mirent à faire des tournées en Afrique orientale portugaise, depuis notre station jusqu'au port de Beira, pour y annoncer l'évangile. Un certain nombre de noirs se convertirent, et construisirent un petit lieu de culte, bien que les catholiques leur eussent interdit de se réunir pour prier ensemble. Un dimanche matin, six soldats pénétrèrent dans la petite chapelle, firent trente-deux prisonniers et les gardèrent en prison pendant quatre mois, hommes, femmes et enfants. Aucun d'entre eux ne céda. Ils avaient l'esprit des martyrs. Au bout de ces quatre mois, ils relâchèrent les femmes et les enfants, après les avoir contraints de boire de la bière. Aux six hommes qui restaient, ils déclarèrent qu'ils pouvaient être libérés le jour même s'ils s'engageaient à ne plus prêcher. Ils refusèrent, ajoutant que s'ils étaient relâchés, ils se mettraient à prêcher dès le lendemain. Ils furent donc maintenus en prison pendant deux ans, et quatre d'entre eux y moururent.

« On les questionnait et on les persécutait sans arrêt, car leurs geôliers n'arrivaient pas à comprendre l'esprit qui les animait. Leurs exclamations de louange et de joie les exaspéraient. Alors, ils mirent à part celui qui était leur chef, Matthieu, et le placèrent dans la cellule d'un vieux païen, pécheur

endurci, qui était continuellement en prison. Ils n'entendirent, rien, la première et la seconde nuit, et se réjouirent d'avoir fait taire les exclamations de louange. Mais, la nuit suivante, ce fut pire que jamais : Matthieu n'était plus seul à chanter ; le vieil homme louait Dieu à haute voix pour l'avoir sauvé, lui aussi !

Matthieu contracta la variole en prison. Sachant qu'il allait mourir, il appela tous ses amis et leur dit qu'il partait pour être avec le Seigneur ; il les exhorta à demeurer fermes dans la foi, puis il leur dit adieu et entra dans la Gloire.

M. Howells se rendit compte que le seul moyen d'établir solidement l'œuvre missionnaire dans cette région serait d'acheter une ferme qu'un Français lui offrait pour vingt-quatre mille francs. Quand Timothée, l'instituteur principal de Rusicu apprit la chose, il déclara, ainsi que d'autres avec lui : « Nous sommes prêts à donner le tiers de notre salaire pour contribuer à cet achat. Profondément touchés par ce geste, M. et Mme Howells, qui donnaient déjà la moitié de leur traitement à l'œuvre missionnaire, offrirent deux mille francs en signe de reconnaissance envers le Seigneur.

Peu de temps après, M. et Mme Howells rentrèrent en congé en Angleterre. Au cours d'une convention, M. Howells parla de ce qui se passait en Afrique orientale portugaise, et raconta l'histoire de Matthieu. Il ne dit pas un mot de la question financière, or, il n'avait pas parlé depuis cinq minutes qu'une dame se leva et dit : « Je m'offre à payer cette ferme ! » Mais le Seigneur fit comprendre à Rees Howells qu'il ne devait pas accepter la totalité de ce don, car cette dame avait agi sous l'émotion qu'elle venait d'éprouver au cours de la réunion. Aussi lui dit-il ensuite qu'il ne pouvait accepter d'elle plus que ce qu'il offrait lui-même, c'est-à-dire deux mille francs. Le frère de cette dame offrit lui aussi deux mille francs, et deux autres personnes également. Rees se rendit ensuite à Birmingham où il reçut encore un don de deux mille francs. Puis à Dundee où il trouva, un matin, deux mille francs sous son assiette. À Glasgow quelqu'un lui dit : « Si Matthieu a donné sa vie, je veux vous donner deux mille francs. » Au total R. Howells récolta vingt-deux mille francs, en dons de deux mille francs. En définitive, la ferme ne fut pas achetée, mais plusieurs centres furent ouverts dans ce pays.

Nous arrivons à la fin du temps que M. et Mme Howells passèrent en Afrique. Ils la quittaient en pleine victoire :

« Pour ma femme et moi, déclara Rees, ces six années ont été les plus heureuses de notre vie. »

CHAPITRE 25 :

Achat d'un premier domaine au Pays de Galles

M. et Mme Howells arrivèrent en Grande-Bretagne à Noël 1920. Au quartier général de la Mission, on déclara n'avoir jamais vu un couple missionnaire rentrant d'Afrique en aussi bonne forme. « Nous avons eu six années de vacances », dit M. Howells, qui désirait commencer sans délai une série de réunions. Cependant, le Conseil de la Mission insista pour qu'ils prennent quelques semaines de repos ; mais ils eurent du mal à supporter ces six semaines d'inaction. Lorsqu'ils reprirent leurs activités, ils ne s'arrêtèrent plus pendant trois ans. Le témoignage de R. Howells sur le réveil suscita une grande effervescence. Partout, les portes s'ouvraient devant lui et son message fut en bénédiction à la multitude de ceux qui l'entendirent ; c'était pour eux quelque chose d'unique. Le Conseil de la Mission reconnut qu'il y avait là une action si exceptionnelle du Saint-Esprit qu'il offrit à Rees de consacrer cinq années à porter son témoignage au peuple de Dieu, dans tous les pays de langue anglaise, en se laissant guider par le Seigneur. C'était précisément ce qu'il désirait par-dessus tout : « Je ne pouvais imaginer de situation comparable à celle-là : prêcher à des dizaines de milliers de personnes, avec la bénédiction du Seigneur ! Avant ma conversion, j'éprouvais déjà le désir de parcourir le monde ; j'y avais renoncé, et voici que le Seigneur m'en rendait la possibilité ! »

Mais, une fois encore, un fait totalement imprévu allait se produire. Pendant que Rees prêchait au grand auditoire réuni à la convention de Llandrindod de 1922, le Saint-Esprit agit avec une telle puissance que le président de l'assemblée, M. Head, lui demanda d'adresser un appel à une entière consécration, et cela, bien qu'il ne fût que le premier orateur prévu pour cette réunion. Toute l'assemblée, président, orateurs et auditeurs, se leva d'un seul élan en réponse à l'appel. L'orateur qui devait parler ensuite, le pasteur G.H. Lunn, déclara qu'il lui paraissait tout à fait inopportun d'apporter son message, et la réunion prit fin. Aussitôt après, un pasteur demanda à M. Howells et à quelques autres de se joindre à lui pour prier. Il les rendit attentifs au fait que de nombreux jeunes répondaient à l'appel de Dieu et qu'il

était urgent de leur fournir les moyens de se préparer à son service. Il leur proposa donc de prier, pour demander au Seigneur la création d'un collège biblique où ces jeunes pourraient recevoir cette formation. M. Howells était loin de se douter qu'il aurait à prendre part à cette entreprise. Comme tous s'agenouillaient pour prier, le Seigneur lui dit : « Prends garde à ce que tu vas dire ! Je vais construire un collège biblique et tu en seras l'artisan ! » Le choc fut tel qu'il ne put que dire : « Seigneur, si c'est vraiment toi qui me parles, confirme-le par ta Parole ! » Or, cette nuit-là, la confirmation lui fut donnée à travers les versets 20 et 21 du chapitre 28 de 1 Chroniques, d'où ces promesses se détachèrent nettement :

1. « Fortifie-toi et agis... car l'Éternel Dieu sera avec toi ; il ne t'abandonnera point jusqu'à ce que tout l'ouvrage... soit achevé. »
2. « Voici près de toi, pour toute l'œuvre, des hommes bien disposés et habiles dans toute espèce d'ouvrages. »

Enfin, en lisant le chapitre suivant (chapitre 29. 4), Rees reçut de Dieu la promesse qu'il lui donnerait « un talent d'or » ; une petite note, dans sa Bible, lui indiquait qu'un talent d'or valait environ cent vingt-trois mille francs.

En priant longuement à ce sujet, Rees et sa femme comprirent que leur foi était de nouveau mise à l'épreuve. Il leur faudrait d'abord renoncer au ministère qui, depuis presque deux ans, leur donnait tant de joie : travailler au réveil du monde entier. Cela signifiait également qu'ils auraient à assumer de lourds fardeaux financiers car le Seigneur leur avait dit qu'ils devraient aller de l'avant par la foi, tandis que, pour leur travail actuel, ils étaient déchargés de tout souci d'argent. Enfin, après avoir quitté leur fils pour aller en Afrique, ils allaient devoir abandonner les centaines d'enfants spirituels qu'ils avaient là-bas, et c'était là le pire.

Ils se préparaient à se rendre en Amérique pour une visite privée et devaient partir dans les trois jours. Ils eurent alors l'audace de demander au Seigneur de confirmer le nouvel appel en leur envoyant, dès le lendemain, tout l'argent dont ils avaient besoin pour ce voyage. Ce n'était pas une requête facile à satisfaire, car tout le monde savait qu'ils recevaient un traitement comme missionnaires ; il n'y avait donc aucune raison de leur donner de l'argent. Et pourtant, le lendemain même, ils reçurent du Seigneur des dons personnels qui se montaient, au total, à deux mille sept cent soixante francs ; mille francs venaient d'un homme qui avait été béni onze ans auparavant par le témoignage de R. Howells, et qui s'était engagé devant Dieu à lui remettre cette somme à la première occasion. Pour M. et Mme Howells, ces dons

revêtirent une valeur si sacrée qu'ils en versèrent une partie à la Mission en signe d'action de grâces, tout comme David avait répandu l'eau du puits de Bethléem devant le Seigneur (2 Samuel 23. 15-17).

Pendant leur séjour en Amérique, ils prirent la parole devant de nombreuses assemblées et visitèrent des centres très connus. Mais ce qui impressionna le plus R. Howells, ce fut l'institut biblique de Moody à Chicago. « Il valait bien la peine de faire six mille kilomètres, ne fût-ce que pour voir cet institut », déclara M. Howells. « C'est le plus grand que j'aie jamais vu : neuf cents hommes et femmes appelés par Dieu à son service ! » Pendant qu'il était assis sur l'estrade, avant de prendre la parole, le Seigneur mit définitivement le sceau à son appel ; il lui demanda : « Suis-je capable de construire un collège comme celui-ci au Pays de Galles ? »

— Oui, certainement, tu es Dieu !

— Mais ce que je vais faire, c'est par un homme que je le ferai. Tu vas dire à ces jeunes gens que je suis venu demeurer en toi... Acceptes-tu donc que, par toi, je construis le collège ?

« À cet instant précis, je fis confiance au Seigneur, et c'est à ce moment-là que le collège fut bâti ! »

Lorsqu'ils rentrèrent à Brynamman, M. et Mme Howells se consacrèrent ensemble et définitivement à cette nouvelle vocation. Ils gravirent leur chère Montagne Noire, et là, agenouillés, ils s'offrirent au Seigneur comme instruments pour la construction du collège. Toute leur fortune s'élevait alors à seize francs ! L'acceptation de ce nouveau ministère impliquait aussi l'abandon de la Mission, ce qui était un sacrifice des deux côtés. Le Conseil ne voulait pas les laisser partir. Quant à eux, ils n'auraient jamais quitté la Mission, ni tous ceux qu'ils avaient appris à aimer dans ce travail, si ce n'avait été pour obéir à un ordre formel du Seigneur.

Comme Abraham « qui partit sans savoir où il allait », M. et Mme Howells n'avaient aucune idée de l'emplacement du futur collège. Au début de l'été de cette année 1923, un ami leur offrit sa maison meublée pour passer leurs vacances au bord de la mer. Ils s'y rendirent en se réjouissant à l'avance de ce séjour. Mais, chose curieuse, ils étaient à peine arrivés que M. Howells eut l'impression très nette qu'ils ne devaient pas rester là. « Il ne m'est jamais arrivé de me sentir aussi mal à l'aise qu'ici, dit-il à sa femme ; je n'aime pas cet endroit. Allons plutôt à Mumbles, dont parlait toujours mon père ! »... « Et pourtant je ne pouvais m'empêcher de trouver ridicule le fait de quitter

ainsi une maison qui nous était offerte gratuitement ! Mais, dès notre arrivée à Mumbles, j'eus la conviction que c'était bien là que Dieu nous voulait. » Ils y passèrent un mois. M. Howells consacra la majeure partie de son temps à se promener sur les falaises, non pour admirer la mer, mais pour être seul avec Dieu et pour discerner quel serait le prochain pas qu'ils auraient à faire.

Un matin, deux de ses amis, le professeur K. Evans et le pasteur W. Lewis se rencontrèrent avec lui pour prier. Apprenant qu'il ignorait encore le lieu où serait installé le collège, M. K. Evans suggéra à M. Howells la ville de Swansea. Était-ce là une pensée qui venait du Seigneur ? Pour s'en assurer, M. Howells adressa à Dieu une demande précise :

— Si c'est bien à Swansea, montre-moi le collège avant que je parte pour Keswick, la semaine prochaine !

La réponse fut immédiate :

— Je te le montrerai demain.

Le lendemain, en se promenant sur la route qui longe la baie de Swansea, M. et Mme Howells passèrent devant une vaste propriété sur le terrain en pente qui domine la baie, et ils remarquèrent qu'elle était inoccupée. S'approchant de la grille, ils apprirent que la propriété se nommait « Glynderwen », et, comme ils se tenaient là, la voix du Seigneur se fit entendre dans leur cœur : « Voici le collège ! »

M. Howells continue ainsi l'histoire :

« Que cette maison me parut belle, un vrai château ! Je n'avais aucune idée du prix d'une telle propriété, mais je supposais qu'elle devait valoir au moins deux cent mille francs, et nous n'avions que deux francs en poche !... Je me souviens encore de ce que j'ai ressenti à l'idée d'acheter un tel domaine... par la foi ! »

« Le jardinier nous apprit que le propriétaire était un fabricant de tissus nommé M. William Edwards. L'Esprit me suggéra alors de demander à Dieu une confirmation, humainement impossible, comme preuve du fait que c'était bien lui qui avait parlé. En effet, lorsque Dieu donne une telle preuve, on peut être certain que la chose vient de lui et non de l'homme. C'est pourquoi je le priai de m'envoyer dans les deux jours une personne connaissant le propriétaire. Or, nous ne connaissions personne à Mumbles !

« Le lendemain, mes sentiments étaient assez mélangés. Je savais bien, en effet, ce qu'impliquerait la fondation d'un collège. Si je ne recevais pas la confirmation demandée, je retrouverais ma liberté et pourrais en jouir comme

pendant les dix années précédentes. Dans le cas contraire, il me faudrait m'engager à fond et entamer la bataille...

« Vers dix heures, le lendemain matin, le pasteur de l'endroit vint nous rendre visite. Nous avons assisté au culte, le dimanche précédent, alors qu'il était absent. Ayant appris que nous étions missionnaires, il venait nous inviter à prendre le thé.

— Connaissez-vous M. Edwards, le fabricant de tissus ? lui demandai-je.

— Oui, très bien, me dit-il...

C'était la confirmation, à vues humaines impossible à obtenir, que j'avais demandée au Seigneur !... Aussitôt un sombre nuage m'enveloppa ; je compris que je n'aurais plus un moment de liberté jusqu'à ce que le collège fût construit. Seuls ceux qui ont passé par un chemin pareil savent ce que cela veut dire.

Il me fallait donc aller voir M. Edwards ; mais je me sentais aussi faible qu'un homme qui relève de la fièvre. Oh ! Quel fardeau, quel poids ! Toutes les puissances de l'enfer semblaient se liguer contre moi ! Le diable me disait que je n'en faisais toujours qu'à ma tête, sans argent et sans aucune expérience des affaires. C'est à peine si j'eus la force de tirer la sonnette ! Quand j'eus exposé la raison de ma visite, M. Edwards me répondit que d'autres acheteurs s'étaient déjà présentés, qu'il allait, ce jour même, se rendre à Londres, et qu'il examinerait ma demande si je revenais le voir. Il pensait, de toute évidence, qu'un missionnaire n'était pas en mesure d'acheter un tel domaine ! « D'ailleurs, ajouta-t-il, il y a un café dans la propriété. » Qu'allais-je bien pouvoir en faire ? Oh ! Qu'elles furent pénibles les heures qui suivirent ! M'étais-je trompé ?

Le lendemain, je retournai voir la propriété, et tandis que je parlais avec le jardinier, il me dit qu'elle était vendue.

« Impossible ; dis-je...¹⁹

... Je me tournai alors vers le Seigneur et je lui dis : « C'est donc à moi d'acheter cette propriété. Mais tu ne m'as pas donné d'argent pour cela !

— Ne t'ai-je pas promis un talent d'or ? Si tu crois, mets-toi à genoux ici, et prends possession de la place, par la foi.

Je m'agenouillai donc là, sur l'herbe, près d'un petit pont, et je dis à voix haute :

— Je prends cette propriété pour le Seigneur. »

Quelques jours plus tard, Rees Howells retourna voir M. Edwards qui lui

posa cette question directe : « Si je mets fin à mes pourparlers avec les autres intéressés, passerez-vous un compromis de vente avec moi ? » Rees était si peu au courant des affaires d'achats de biens, qu'il dut d'abord demander ce qu'on entendait exactement par « passer un compromis de vente ». Il s'engagea alors à conclure l'affaire quinze jours plus tard, dès son retour de la convention de Keswick.

Quand il revint, M. Edwards lui proposa pour Glynderwen le prix ferme de cent vingt-six mille francs. J'avais pensé qu'il me demanderait davantage, et j'étais prêt à accepter son offre, quand le Seigneur me dit : Non ! Je t'ai promis un talent d'or, soit cent vingt-trois mille francs, et pas un sou de plus. Aussitôt, je protestai, ne cachant pas au Seigneur mon désaccord. Mais il n'ajouta pas un mot, et je savais bien que je n'oserais pas lui désobéir. Quand il me vit discuter son prix, M. Edwards me dit de m'entendre avec son avoué que je devais voir le lendemain.

Mais, au lieu d'aller à ce rendez-vous, je me rendis chez un ami et j'y demeurai pendant deux jours sans manger ni boire. Quel terrible combat j'eus à livrer, mais quelles leçons j'ai apprises ! Je ne comprenais pas pourquoi le Seigneur chicanait pour trois mille francs. Mais il me renvoya la balle : n'était-ce pas « par la foi » que je voulais acheter Glynderwen ? Le Saint-Esprit permettrait-il à M. Edwards de vendre sa propriété à quelqu'un d'autre ? Je commençai à me ressaisir : oui ou non, M. Edwards était-il entre les mains du Saint-Esprit ? Le diable pourrait-il l'inciter à vendre à un autre ?... Au cours de ces deux journées, je parvins à surmonter l'épreuve. Quelle liberté fut alors la mienne ! L'autre acquéreur pouvait offrir n'importe quel prix, il n'aurait pas gain de cause ! J'avais appris que M. Edwards était un grand homme d'affaires, mais j'avais à apprendre aussi que Dieu pouvait le contrôler. J'en arrivai donc à cette conclusion : « Quand Dieu veut devenir l'acquéreur d'une propriété, le propriétaire n'a plus grand chose à dire ! »

« En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de M. Edwards. Il me disait que toutes les négociations étaient rompues. En ne me présentant pas chez son avoué, j'avais donné la preuve de mon incapacité en affaires. Aussi, il allait vendre à l'autre acquéreur qui lui offrait deux cent mille francs !

« Cette lettre ne fit aucun effet sur moi, car le Capitaine invisible avait pris l'affaire en mains et ma responsabilité n'était plus engagée. J'écrivis à M. Edwards et lui expliquai franchement qu'il m'avait été bien plus difficile de refuser son offre de cent vingt-six mille francs, que de l'accepter, mais que Dieu m'avait défendu de dépasser la somme de cent vingt-trois mille francs ;

que j'avais passé deux jours avec lui dans un jeûne complet, mais qu'il n'en avait pas moins confirmé sa Parole.

Par retour du courrier, je reçus sa réponse : il diminuait le prix de dix mille francs, renonçant ainsi à gagner quoi que ce soit dans cette transaction ! N'était-ce pas là l'œuvre de Dieu ? »

Une fois l'acte de vente signé, M. Howells disposait de dix jours pour verser les arrhes. Quand arriva le jour où il devait remettre la somme à l'avoué, il lui manquait encore deux mille huit cents francs. À l'heure convenue, il n'avait toujours pas cet argent. Mais, par un acte de foi, il se rendit quand même chez l'avoué. Il venait d'y arriver quand Mme Howells l'y rejoignit. Elle l'avait suivi avec le courrier qui contenait trois chèques dont le total s'élevait exactement à deux mille huit cents francs !

Mais c'est quand il fallut payer la totalité du prix d'achat que la vraie bataille s'engagea. Il n'avait jamais eu à manier des sommes pareilles et le fardeau pesait lourdement sur lui. Or, il ne devait adresser aucun appel, mais s'attendre à Dieu seul. Il se consacra donc à la prière, passant ses journées dans sa petite chambre à coucher, dans la maison de sa mère, seul avec Dieu et sa Parole, de six heures du matin à cinq heures du soir, heure à laquelle il prenait son premier repas. Le soir, il continuait à prier avec son nouvel ami, M. Tommy Howells. Dix mois s'écoulèrent ainsi, jusqu'à la victoire totale. C'est en ce temps-là que Dieu établit pour lui, en matière de finances, les principes qui devaient régir, à l'avenir, toutes les décisions relatives à l'achat des propriétés et à leur entretien. Georges Müller était alors, à sa connaissance, la seule personne qui avait vécu de cette manière : sans comité, sans l'appui d'aucune dénomination, ne faisant connaître ses besoins à personne, seul avec Dieu. Son exemple fut d'un grand secours pour M. Howells, en lui prouvant que les promesses de Dieu sont certaines et que l'on peut compter sur elles. Il a dit lui-même que les deux livres qui l'ont le plus aidé pendant ces moments critiques furent la Bible et l'autobiographie de Müller. Il lui arrivait de penser : « Cela doit être vrai puisque Müller l'a fait », et cela l'encourageait. Il était décidé à ne pas aller au-delà de ce que faisait Müller, donc à ne pas acheter ou construire avant d'avoir les trois quarts de l'argent nécessaire.

Mais, dans ses prières quotidiennes relatives au talent d'or promis, l'Esprit lui remit en mémoire le livre d'Aggée : lorsque les Juifs avaient commencé à construire le second temple et que le travail avait été stoppé sur les accusations de leurs ennemis (Esdras 4. 23-24), le Seigneur leur avait

ordonné, par la bouche d'Aggée, de continuer à bâtir, malgré leur grande pauvreté (Aggée 1. 8), et avait déclaré : « L'argent est à moi, l'or est à moi. » (Aggée 2. 8) Forts de cette promesse, ils s'étaient remis à construire. Alors, dans la lointaine Babylone, Dieu pressa le roi Darius de rechercher dans les archives ce que Cyrus leur avait promis, et de leur envoyer tout ce dont ils avaient besoin (Esdras 6).

Après avoir mis R. Howells en présence de ce passage, le Seigneur lui dit : « Si tu crois que je suis le propriétaire de l'argent et de l'or, crois aussi que je te donnerai, au fur et à mesure, tout ce dont tu auras besoin ! » Cela signifiait que le Seigneur conduirait son serviteur autrement que Müller. R. Howells n'aurait pas à attendre d'être en possession des trois quarts de l'argent nécessaire à une entreprise, mais à aller de l'avant sans s'attendre à être pourvu aujourd'hui pour un besoin de demain. Quelques années auparavant, le Seigneur lui avait appris que « les promesses de Dieu valent de l'argent comptant » et qu'il devait donc agir, sur la base des promesses, comme s'il possédait effectivement l'argent nécessaire. Mais il n'avait jamais songé qu'il aurait à appliquer ce principe sur une si grande échelle. Cela lui valut, par la suite, de nombreuses luttes spirituelles et il n'hésita pas à recourir, selon l'usage en affaires, aux avances des banques, lorsqu'il s'y sentait conduit. La preuve que Dieu soutenait son serviteur dans cette façon de procéder, comme il avait soutenu G. Müller qui agissait différemment, c'est qu'il n'y a aujourd'hui ni dettes, ni hypothèques sur les propriétés.

Mais revenons à l'achat de Glynderwen ! Le prochain versement à effectuer s'élevait à quarante mille francs. Pendant les trois mois qui précédaient l'échéance, le Seigneur envoya à M. Howells des dons variant de cent à six mille francs. Mais, alors qu'il ne disposait encore que de trente-quatre mille francs, l'avoué réclama soudain la somme pour le lendemain à onze heures. M. Howells fut d'abord un peu dérouté ; il se demandait pourquoi le Seigneur avait permis cette brusque demande. Comme il descendait Wind Street et s'engageait sous le pont, cette parole lui fut donnée : « Confie-toi en l'Éternel pour toujours, car en lui se trouvent d'éternelles ressources. » Ce fut pour lui une parole venue du ciel et il crut que le lendemain à onze heures il repasserait sous ce pont avec l'argent nécessaire. Il avait à prendre le train ; trouvant un compartiment vide, il se mit à genoux et loua le Seigneur. « J'aurais pu danser de joie ! » Le lendemain matin il avait les six mille francs. La donatrice lui raconta par la suite qu'elle avait senti peser sur elle un si lourd fardeau qu'elle avait dû fermer son magasin pour aller poster

l'argent, et cela, à l'heure même où il avait cru. C'est ainsi qu'il put payer ce jour-là les quarante mille francs. Il lui resta même trois cent soixante francs ! Glynderwen avait été la maison de Sir Charles Eden, l'oncle du très honorable Anthony Eden²⁰. Elle était entourée d'un terrain de quatre hectares où se trouvait aussi le café. La propriété avait été aménagée en pelouses, jardins et court de tennis ; on y jouissait d'une vue magnifique sur la baie de Swansea et sur Mumbles. Pendant les jours d'épreuve qui précédèrent le versement des quarante mille francs, quelqu'un offrit à M. Howells d'acheter le café avec les deux hectares de terrain qui l'entouraient. Aucune licence de débit de boissons n'avait été délivrée à Swansea, depuis plusieurs années. La licence valait donc, à elle seule, plus de vingt mille francs. Accepter de vendre, c'était avoir l'argent nécessaire immédiatement. Telle fut la première tentation sérieuse en matière financière : un moyen facile d'être libéré ; mais il ne pouvait être question d'un tel compromis. L'offre fut donc refusée, le café fermé et la valeur de la licence perdue. Bien plus, le détenteur de la licence fut dédommagé, en raison de la perte qu'il subissait, car l'équité est due à tous, aux « saints » comme aux « publicains » ! Le café, agrandi de huit pièces, fut transformé en logement pour étudiants.

La propriété tout entière fut confiée à trois administrateurs qui se tinrent au coude à coude dans cette aventure de la foi. Il s'agissait du Rev. W.W. Lewis, pasteur connu et respecté de Swansea, de M. Henri Griffiths, homme de confiance d'une compagnie charbonnière, et de M. Howells lui-même. L'ancien propriétaire, M. Edwards, se lia d'amitié avec lui et, dans les années qui suivirent, il fit des dons à l'œuvre. Il lui dit un jour : « Je n'ai pas *pu* vendre la propriété à quelqu'un d'autre ! »

Lorsqu'on eût fait le décompte de la totalité des dépenses, qui comportait une vingtaine de postes, dont les honoraires de l'avoué et l'indemnité versée au détenteur de la patente, le total s'élevait à cent vingt-trois mille sept francs quarante. C'est-à-dire un talent d'or plus sept francs quarante !

L'inauguration du collège eut lieu le lundi de Pentecôte 1924. Une foule de gens se rassembla pour entendre le récit de tout ce que Dieu avait fait pendant cette longue période de complications commerciales et de pénurie d'argent. On l'évalua à un millier de personnes.

« Là encore, dit M. Howells, Dieu me mit à l'épreuve. Nous n'avions ni tente, ni bâtiment suffisant pour contenir une telle foule ; les réunions

devaient donc avoir lieu en plein air. Or, il avait plu presque sans arrêt toute la semaine précédente. J'avais commandé des centaines de chaises à la municipalité. Le dimanche, j'eus la certitude qu'il ferait beau ce lundi de Pentecôte. Ce fut, en effet, un jour merveilleux. Je déclarai aux participants qu'il ne tomberait pas une goutte de pluie avant qu'ils ne soient rentrés chez eux. »

L'un des futurs professeurs du collège, le Rev. Llynfi Davies, reconnu plus tard qu'il était arrivé à cette réunion agnostique, mais qu'il en était revenu croyant.

Constatant qu'il n'y avait ni comité, ni corps religieux pour soutenir cette œuvre, la presse l'appela « Le collège de Dieu » – un nom bien choisi !

19 M. Norman Grubb raconte ici comment cette propriété devait être achetée pour l'Église catholique, et comment M. Howells se sentit très nettement poussé par l'Esprit-Saint à ne pas le permettre. Nous omettons ces passages, parce que nous voyons combien le Seigneur a travaillé, depuis lors, à réveiller et à rapprocher nos Églises, en vue d'en former « un seul Corps » sous l'autorité « d'un seul Seigneur ». N.d.t.

20 Homme politique britannique ; plusieurs fois ministre des Affaires étrangères à partir de 1935, puis Premier ministre, de 1955 à 1957. N.d.t.

CHAPITRE 26 :

Le collège biblique du Pays de Galles

Pendant les douze premiers mois qui suivirent l'ouverture du collège, le succès fut complet. Il y avait cinq professeurs et trente-huit étudiants. Tous les journaux du sud du Pays de Galles donnaient des nouvelles du collège. À la fin de la première session, il y eut une convention à laquelle assistèrent environ quarante pasteurs. Mais aucune œuvre de Dieu ne peut éviter l'épreuve du feu. C'est précisément à cause de cette popularité croissante que Dieu allait faire passer le collège par une sorte de mort, afin de l'obliger à ne se confier en nul autre qu'en Dieu seul. C'était exactement ce qu'il avait fait quelques années auparavant pour R. Howells lui-même, en le soustrayant aux regards du monde et aux risques de la popularité, pour le conduire sur ce chemin obscur que peu avaient compris.

Pendant les vacances d'été, le Seigneur avait révélé à M. Howells qu'il n'était pas entièrement satisfait du collège. Certains étudiants faisaient preuve de légèreté ; ils se montraient peu enclins à vivre par la foi et dans le renoncement à soi-même, selon les normes que le Saint-Esprit avait prescrites pour le collège et qui devaient y être maintenues. Le Seigneur l'avertit que de sérieuses difficultés étaient sur le point de survenir, mais qu'il s'en servirait pour purifier son œuvre en vue de sa propre gloire. Malgré cet avertissement, personne ne soupçonnait la gravité de la crise qui se préparait.

Peu après le début de la seconde année scolaire, un conflit intérieur éclata et prit une telle intensité qu'il ne resta finalement que deux professeurs et cinq étudiants. Les déchirures dans le « corps du Christ » sont toujours cruelles, et nous jettent dans la poussière aux pieds de celui qui est mort pour que nous soyons « un ». Cependant, Dieu a une façon merveilleuse de faire sortir le bien du mal, et c'est ce qu'il fit pour le collège. En ce qui concernait M. Howells lui-même, Dieu lui donna une parole précise : « Quand il n'y a point de rapporteur, la querelle s'apaise. » (Proverbes 26. 20) Il ne devait donc se permettre la moindre critique à l'égard de ceux qui étaient partis. Le Seigneur lui rappela de quelle façon il l'avait conduit à aimer le missionnaire de Madère ; cette fois, il n'eut pas à lutter aussi longtemps pour parvenir à prier

aussi bien en faveur de ceux qui étaient partis, que de ceux qui étaient restés. Les cours furent suspendus pendant une année entière, et bien des gens estimèrent que le collège ne s'en relèverait pas. Mais ce temps fut consacré au recueillement et à la prière secrète, et l'on se rendit compte que l'avenir de l'œuvre ne dépendait ni des appuis humains, ni de la faveur populaire. « Cette épreuve aboutit finalement au résultat suivant : le collège était désormais établi sur le "Rocher des siècles", sur ces fondations qu'aucune puissance humaine ou diabolique ne saurait ébranler. »

Cinq ans plus tard, pour le cinquième anniversaire du collège, le lundi de Pentecôte 1929, M. Howells publia pour la première fois un rapport dans lequel il disait :

« Nous désirons vous donner un bref compte-rendu de ce qui a été accompli, pendant ces cinq années, par la foi et la prière. Des milliers de personnes se demandaient quelle serait l'issue de cette aventure : un collège sans comité, sans conseil, sans l'appui d'une communauté ou d'une personne influente... Tout appel financier nous était interdit, et cela afin de fortifier la foi des croyants en leur donnant la preuve tangible que Dieu est vivant et fidèle... Pendant ces trois dernières années, il nous est rarement arrivé d'avoir de quoi pourvoir aux besoins des trois jours suivants. Dieu voulait ainsi nous apprendre à lui faire confiance chaque matin pour les besoins de la journée, et à faire ainsi la démonstration pratique qu'il répond à la prière : "Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour." Ces années ont été, pour le monde, une période de grandes difficultés financières ; la crise a été cause de découragement pour beaucoup. Mais le Seigneur nous a prouvé, jour après jour, que la foi vivante triomphe des circonstances les plus difficiles ; aucun retard ne peut la décourager, aucun abandon, aucun revers ne peut l'abattre. »

« En ce temps-là Dieu a permis que nous fussions "accablés au-delà de nos forces" (2 Corinthiens 1. 8) afin que nous perdions notre confiance en nous-mêmes. Notre foi a grandi à mesure que le travail augmentait et nous avons constaté à maintes reprises que c'est pour la rendre plus forte que nous avons eu à subir toutes ces épreuves. Si nous avons pu, il y a quelques années, courir le risque de fonder un collège alors que nous n'avions que deux francs en poche ; si, depuis lors, nous avons reçu des sommes considérables sans faire aucun appel, comment ne pas trouver là un puissant encouragement à aller de l'avant avec plus de confiance encore ! »

« Nous avons actuellement six professeurs dont quatre sont diplômés de différentes universités britanniques, et les deux autres, pasteurs connus de

notre ville. Les étudiants sont au nombre de trente ; ils ont reçu un appel du Saint-Esprit et se sont mis joyeusement à l'école de la foi. L'enseignement est gratuit, et le prix de pension est aussi bas que possible. Grâce aux dons faits au collège en réponse à nos prières, nous avons pu en fixer le montant à la moitié du prix de revient. »

CHAPITRE 27 :

Achat d'un second domaine

Depuis deux ans, le Seigneur mettait sur le cœur de R. Howells la nécessité d'acheter une seconde propriété afin de pouvoir loger et instruire un nombre double d'étudiants. Il avait reçu du Seigneur cette parole : « Élargis l'espace occupé par ta tente... ne reste pas à l'étroit, allonge tes cordages ! » (Ésaïe 54. 2)

Un mois avant que fût imprimé son premier rapport, il apprit la mort de Sir Charles Ruthen, le propriétaire de *Derwen Fawr* (en Gallois, le *Grand Chêne*), domaine magnifique qui se trouvait juste à côté de Glynderwen. La propriété comprenait une magnifique « maison de maître », trois maisons de moindre importance, et sept hectares de terrain. Sir Charles avait consacré des sommes considérables à embellir cette propriété et à l'agrandir, afin de pouvoir jouir d'une vue imprenable sur la baie de Swansea. Il y avait créé des jardins, des pelouses, des parterres de fleurs. La valeur du terrain s'accroissait sans cesse, la ville de Swansea s'étendant de plus en plus dans cette direction.

Alors le Seigneur révéla à M. Howells que *Derwen Fawr* était la propriété qu'il devait acheter. Il se mit donc à prier à ce sujet. Il lui arrivait aussi de faire, avec quelques amis, le tour du mur d'enceinte, un peu comme les Israélites avaient fait le tour des murailles de Jéricho ! Peu après, il apprit que Lady Ruthen avait mis en vente le domaine et que des acheteurs se présentaient. En face d'une situation aussi sérieuse, R. Howells éprouva le besoin de demander un signe à Dieu avant d'entreprendre des démarches. Si le Seigneur l'appelait vraiment à acheter cette propriété, qu'il veuille le confirmer en lui envoyant, le lendemain, un don important d'une source inattendue. Or, le lendemain, au dernier courrier, il reçut d'un donateur inconnu une lettre qui renfermait un chèque de deux mille francs !

À l'époque, la crise financière était à son paroxysme. L'Angleterre avait dû abandonner l'étalon or. C'était bien le plus mauvais moment pour se lancer dans une affaire de cette envergure... et un fardeau bien lourd pour les épaules de Rees !

Mais, comme il le dit alors : « Quand le Seigneur nous appelle à être son instrument pour une œuvre quelconque, il commence toujours par nous en montrer toutes les difficultés. » Et il se sentit poussé à solliciter un second

signe. Son cinquantième anniversaire devait avoir lieu peu de jours après. Il demanda donc au Seigneur de lui envoyer un chèque de cinquante livres sterling – une livre pour chaque année – et que, cette fois encore, cette somme provienne d’une source nouvelle.

« Je me souviens encore de la réunion que nous avons eue la veille au soir ! Nous avons loué Dieu avant d’avoir obtenu la victoire ! Nous étions portés à croire à de grandes choses... Le lendemain matin, le personnel et les étudiants attendaient la délivrance. Chose étrange, le facteur n’apporta qu’une seule lettre, venant d’Écosse. L’ayant ouverte avec émotion, nous eûmes la joie d’y trouver un chèque de cinquante livres sterling, d’un donateur tout à fait nouveau. »

Rees se rendit chez son cousin, le docteur John Howells, qui exerçait à Swansea, et lui fit part de ce don, qu’il considérait comme un signe qu’il était appelé à devenir le propriétaire de *Derwen Fawr*. Le docteur se mit en rapport avec Lady Ruthen et, quelques jours plus tard, ils se présentèrent ensemble pour visiter le domaine. Lady Ruthen promit à M. Howells de lui donner la priorité en cas d’offre équivalente. Chose curieuse, ce même jour ils rencontrèrent l’agent d’un autre amateur, venu exprès de Londres pour visiter la propriété ! « Mais, dit R. Howells, le Seigneur avait arrangé le temps à sa façon ! C’était un jour triste, pluvieux et brumeux, en sorte que cet agent ne put, sans doute, voir que la moitié du domaine ! Les parterres étaient envahis de mauvaises herbes, aussi dut-il s’en retourner avec une piètre impression. » Il fallait cependant que R. Howells fît sans tarder une offre précise. Il alla trouver l’homme d’affaires chargé de la vente, et lui proposa un chiffre que celui-ci examina avec bienveillance, lui demandant de revenir au début de la semaine suivante.

« Je me rappelle encore les pensées qui m’assaillirent alors, en songeant à ce que je venais de faire : Glynderwen n’était pas encore entièrement payé et voici que j’allais m’engager pour deux cent mille francs environ ! Le dimanche je devais prêcher à l’extérieur, mais une fois couché le samedi soir je ne pus m’endormir. Aussi, je me levai et descendis au rez-de-chaussée pour examiner la situation devant Dieu. Il s’agissait de m’engager soudain dans une affaire de milliers de francs sans avoir un sou en poche ! Seuls ceux qui ont mis la main à la charrue sans pouvoir regarder en arrière savent ce que cela signifie. Le jeûne le plus strict n’est rien comparé au fardeau d’un tel engagement. Jamais je n’y aurais consenti pour ma propre famille, mais il s’agissait du Royaume de Dieu. Le diable me montrait clairement que si

j'achetais *Derwen Fawr* en plus de Glynderwen j'allais être poursuivi en justice pour faillite. Voilà où j'en étais ! Mais, au mot de "faillite" je réagis vivement et me déclarai prêt à courir ce risque s'il fallait aller jusque-là. Le lendemain je me sentis libre comme l'oiseau pendant que je prêchais l'évangile. »

« Le lundi matin je revins à Swansea et me rendis chez l'agent d'affaires, pour savoir si les négociations tournaient en notre faveur. Il n'était pas encore arrivé. Pendant que je me promenais en ville, en l'attendant, je rencontrai un ami qui me demanda où j'étais allé pendant le dernier week-end :

— Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à toi tout le temps, ajouta-t-il.

— Ce n'est pas étonnant ! Je me trouvais en cour de justice pour faillite ! Et je lui décrivis ma lutte victorieuse de la nuit de samedi. Il resta un instant pensif et dit ensuite :

— Es-tu seul à lutter dans cette bataille ?

— On pourrait le croire...

— Eh bien ! Tu ne resteras plus seul. Va chez l'agent, et si ton offre est acceptée viens chez moi chercher l'argent du premier acompte !

« C'était la victoire, l'exaucement inespéré. Nous étions là, immobiles, des larmes de joie dans les yeux. L'escalade avait été rude, mais je pouvais dire avec Abraham : "À la montagne de l'Éternel il sera pourvu" (Genèse 22. 14). Il me semblait aussi entendre ce que Dieu avait dit à son serviteur : "...Parce que tu as obéi à ma voix, je te bénirai de ma bénédiction" (Genèse 22. 15-18). La délivrance se trouve toujours *sur la montagne*. La foi vivante doit d'abord prouver à Dieu qu'elle s'est emparée victorieusement de sa parole et de sa promesse. »

Lorsque l'agent d'affaires arriva, il déclara que la poursuite des négociations serait retardée. Le Seigneur dit alors à M. Howells de faire connaître l'état de la question. Il diffusa donc quatre mille brochures relatant la façon dont le Seigneur avait conduit les choses, et disant : « Les négociations sont en cours, et maintenant que Dieu a accordé la victoire de la foi, nous croyons que :

« *Jéhovah-Jiréh*²¹ sera bientôt inscrit sur cette magnifique propriété. »

Quelques semaines plus tard, l'autre acquéreur abandonna la partie, probablement à la suite du rapport défavorable de son agent. Mais il y avait encore un syndicat qui convoitait la propriété, car les promoteurs locaux savaient que c'était là un des terrains à bâtir les plus intéressants de Swansea. Pendant plusieurs semaines, on ne sut vraiment pas qui aurait gain de cause :

eux ou le collègue... Le seul atout de R. Howells était la promesse que Lady Ruthen lui avait faite. Un certain samedi, il se rendit au bureau de l'agent pour mettre les choses au point. Mais celui-ci, se disant trop occupé, le pria de revenir le lundi suivant. Comprenant qu'il s'agissait là d'un prétexte, R. Howells demanda à son cousin, le médecin, de l'accompagner le lundi.

« Journée mémorable dont nous nous souviendrons longtemps ! À notre arrivée, la secrétaire était seule au bureau. Elle nous dit que l'agent était chez lui, malade et alité ; mais il avait envoyé un message à mon intention, d'après lequel *Derwen Fawr* était vendu ! C'en était trop pour mon cousin, et il ne mâcha pas ses mots ! La révélation prophétique selon laquelle *Derwen Fawr* nous était destiné était-elle bien de Dieu ? Si oui, cette propriété ne pouvait être vendue à quelqu'un d'autre. Comme nous sortions, le Seigneur me donna la force de dire à mon cousin :

— *Derwen Fawr n'est pas vendu !*

— Tu n'as donc pas entendu la secrétaire dire que *Derwen Fawr est vendu* ? Comment peux-tu prétendre le contraire ? répliqua-t-il de façon véhémence.

— Parce que le Seigneur m'a dit de l'acheter ! Il y a des mois que je l'ai fait publier. Je lui dis encore : Ne voudrais-tu pas aller voir l'agent ? (C'était un ancien client de mon cousin)

Il accepta et partit aussitôt. Ce fut la fille de l'agent qui lui ouvrit.

— Personne ne peut voir mon père, dit-elle ; il est trop mal pour recevoir qui que ce soit.

— C'est bien la première fois que j'entends dire qu'un patient est trop malade pour voir un médecin ! répondit mon cousin, et il pénétra dans l'appartement. L'agent lui apprit alors que le Syndicat avait effectivement envoyé des arrhes, sous la forme d'un chèque qui aurait été accepté le matin même, s'il n'avait pas été malade ! Ainsi, *in extremis*, il décida d'écarter l'offre du Syndicat.

« Le Seigneur me dit alors : "Tu dois acheter *Derwen Fawr* ce soir, ou jamais !" Aussi, ce même soir nous nous rendîmes chez Lady Ruthen, ma femme et moi. Comme nous nous engagions dans l'allée, nous vîmes s'éteindre toutes les lumières ! "Regardez, ils ne veulent pas vous recevoir", nous dit l'Ennemi ! »...

« Lady Ruthen hésitait, envisageant de garder la maison pour son usage personnel. Je me permis alors de lui rappeler sa promesse, et son gendre intervint en ma faveur. J'offris alors dix mille francs de plus que le syndicat,

et l'affaire fut conclue. Le gendre me demanda de faire à l'agent un versement symbolique en attendant la signature du contrat. Je disposais tout juste de cinq cents francs, produit de deux dons que je venais de recevoir le jour même ; ce fut mon premier versement ! »

C'était la veille de Noël. Le prix d'achat s'élevait à cent soixante mille francs. En l'espace de trois jours, M. Howells reçut cinq dons, respectivement de cinq mille, six mille, mille, cinq cents et mille francs, qui, avec d'autres dons de moindre importance, lui permirent de verser l'acompte légal et de s'assurer ainsi la propriété du domaine. Il n'eut donc pas besoin d'accepter l'offre généreuse que son ami lui avait faite quelques mois auparavant ; cependant, par la suite, cet ami l'aïda de façon substantielle.

Le lundi de Pentecôte 1930 un millier de personnes, venues de tout le Pays de Galles se rassemblèrent pour célébrer le sixième anniversaire du collège et participer à la dédicace de *Derwen Fawr*. Un grand piédestal en pierre, mesurant un mètre vingt, et supportant une statue, se trouvait sur la terrasse devant la maison. On avait ôté la statue, et, sur les deux faces du piédestal on avait gravé ces deux paroles des Écritures comme un témoignage permanent de la fidélité de Dieu :

« Jéhovah-Jireh » et « La foi est une ferme assurance. »

[21](#) En hébreu, *Jéhovah-Jiréh* signifie l'Éternel pourvoira, allusion à Genèse 22. 14, cité plus haut.

CHAPITRE 28 :

Le troisième domaine et le foyer pour enfants

Alors que R. Howells n'avait pas encore totalement payé *Derwen Fawr*, et qu'il devait constamment recourir au Seigneur pour subvenir aux besoins quotidiens du collège, Dieu l'appela à aller de l'avant et à construire de nouveaux bâtiments : d'abord une chapelle de deux cents places, pour le collège, et une salle de conférences de quatre cents places. Ensuite, deux bâtiments pour les étudiants et un pour les étudiantes, pouvant en accueillir au total une centaine. Le tout représentait une dépense d'environ cent vingt mille francs.

Au moment où l'on embaucha les ouvriers, la caisse, une fois encore, était vide ; mais, pendant plus de dix-huit mois, ils ne quittèrent jamais le chantier, le samedi, sans avoir touché leur paye entière, ce qui représentait un total de quatre cents à six cents francs par semaine. Pourtant, il était rare que l'argent arrivât déjà le vendredi, ou même au premier courrier du samedi ; alors la prière n'en devenait que plus intense, dans l'attente de la deuxième distribution. « Le Seigneur me demandait de "demeurer en lui" jour après jour, heure après heure ; ainsi je pouvais compter avec une entière certitude sur une réponse à ma prière. "Si vous demeurez en moi..., demandez ce que vous voudrez et cela vous sera accordé." » (Jean 15. 7)

C'est au cours de ces mois que R. Howells fut amené, pour la première fois, à prier en vue d'obtenir un don de vingt mille francs. Tout le travail fut arrêté, tous les cours suspendus à partir du mardi matin, afin que chaque heure fût consacrée à la prière. Le travail ne devait pas être repris avant l'arrivée des vingt mille francs. Pendant ces jours, « on n'entendit pas un seul coup de marteau » (1 Rois 6. 1). Ainsi la prière se poursuivit, jour après jour, jusqu'au vendredi matin, où les vingt mille francs arrivèrent... « Quel cri de victoire dans le camp ! »

Chaque matin, de bonne heure, le laitier passait au collège, et M. Howells était là pour lui dire bonjour. « Il faut être un oiseau matinal pour faire son chemin dans la vie, disait le laitier ; nous avons tous les deux découvert ce secret ! » En arrivant, le samedi matin, il posa ses bidons et, les mains sur les

hanches, il demanda :

— Est-ce bien vrai, ce que j'ai entendu dire ?

— Que vous a-t-on dit ?

— Que vous aviez reçu vingt mille francs.

— Oui, c'est tout à fait vrai !

— Eh bien, par le temps qui court, il semble que vous êtes, avec l'aviatrice Amy Johnson, le seul à trouver de l'argent !

Le programme de construction approchait de son terme quand le Seigneur mit sur le cœur de R. Howells le fardeau d'un nouveau projet. C'était en 1932. Il était en train de lire la biographie du Dr W. Guinness, de la Mission à l'Intérieur de la Chine (C.I.M.). Personne n'avait offert un foyer aux enfants de ce missionnaire pendant les vacances scolaires en Angleterre, alors que leurs parents avaient ouvert le leur à tant de personnes ! L'auteur déclarait qu'ils en avaient éprouvé plus de peine que de n'importe quelle persécution en Chine. Le Seigneur se servit de ce récit pour rendre attentif R. Howells au grand nombre de missionnaires qui se voient contraints de laisser leurs enfants au pays afin d'obéir à l'appel de Dieu. Il en fut bouleversé ; l'angoisse des mamans qui avaient laissé leurs enfants en Angleterre sans foyer ni proches parents pour les accueillir l'étreignit. Il se sentit responsable de ces enfants. Il se retira dans sa chambre, sans manger ni dormir. Il pleura jusqu'au moment où il cria au Seigneur : « Que veux-tu que je fasse ? » Et il ne se sentit libéré qu'à partir de l'instant où le Seigneur lui répondit : « Je veux que tu ouvres un foyer pour tous les enfants que les missionnaires ne peuvent emmener avec eux sur le champ de mission. » Rees Howells accepta. Il reçut alors la vision d'un foyer et d'une école pour les enfants de missionnaires. Ce n'était, en somme, que l'accomplissement de la réponse du Seigneur à son intercession d'autrefois : « Je ferai de toi un père pour les orphelins. »

À partir de ce jour, il y eut au collège une prière continuelle en faveur de ces mères et de ces pères qui, par leur obéissance, témoignaient qu'ils aimaient le Seigneur plus que leurs propres enfants.

Pour établir ce foyer, M. Howells négocia pendant plusieurs mois avec la Corporation de Swansea au sujet de l'achat d'un hôtel particulier tout proche du collège, avec les sept hectares de terrain qui l'entouraient. Mais, au dernier moment, la Corporation décida de ne pas vendre. Le lendemain, une autre propriété, *Sketty Isaf*, fut mise en vente ; elle comprenait également sept

hectares de terrain et se trouvait juste en face de *Derwen Fawr*, de l'autre côté de la route. Les propriétaires étaient disposés à vendre l'immeuble avec deux hectares seulement, et option d'achat ultérieur sur les cinq autres. Quand le locataire de la propriété entendit dire que M. Howells avait commencé à prier au sujet de cet achat, il dit en plaisantant, à son Club : « Si Rees Howells a commencé à lorgner par-dessus mon mur et à prier, il est préférable que je quitte les lieux avant qu'il ne m'arrive quelque chose ! » Ce qu'il fit.

Le Seigneur dit alors à M. Howells d'acheter. L'acte de vente fut rédigé par un agent qui le lui donna à signer, mais R. Howells n'avait pas l'argent nécessaire pour verser le premier acompte légal ; il promena donc partout avec lui le document dans sa poche pendant trois semaines. L'agent essayait bien de le récupérer, mais R. Howells évitait de se trouver sur son chemin ! Enfin, au bout de ces trois semaines, le Seigneur le tira de peine, et *Sketty Isaf* fut acheté pour soixante mille francs. Une maison pareille, avec les terres qui l'entouraient, ne pouvait être achetée à si bas prix qu'en période de crise et de récession, comme ça avait été le cas pour *Derwen Fawr*.

L'échec de la première tentative d'achat, suivi de l'achat heureux et plus avantageux de *Sketty Isaf*, a permis à M. Howells de dégager une importante leçon d'ordre spirituel, qu'il exprime ainsi : « Il faut toujours consentir à la mort d'un projet qui n'est pas réellement essentiel pour recevoir ensuite quelque chose de meilleur à la place. Ainsi, avant d'acheter *Derwen Fawr*, j'ai essayé, pendant des mois, d'acheter une autre grande propriété, à quelques kilomètres de là. Après avoir lutté par la foi pour être en mesure de l'acheter, j'ai vu mon offre refusée ; mais je savais que Dieu n'était pas étranger à ce refus. En effet, la même semaine, *Derwen Fawr* fut mis en vente et je n'échangerais pas *Derwen Fawr* contre deux propriétés semblables à celle qui nous avait échappé ! C'est pourquoi, lorsque la Corporation refusa mon offre, j'en fus heureux, car je discernais dans ce refus l'intervention de Dieu... et, le lendemain, *Sketty Isaf* était mis en vente ! »

Ce même principe de marche par la foi devait se vérifier maintes fois dans la vie de R. Howells. En poursuivant quelque objectif important que le Seigneur lui avait confié, il cherchait, demandait et saisissait par la foi, en cours de route, une délivrance ou un secours particulier ; mais il ne l'obtenait pas exactement sous la forme demandée. Pour les observateurs du dehors, il semblait souvent y avoir échec ou erreur, et les critiques pleuvaient. Mais, pour lui et pour ceux qui partageaient avec lui le même combat spirituel,

l'effet était contraire : cela ne faisait que les fortifier dans la poursuite du but à atteindre, jusqu'au succès final. Une déception temporaire en cours de route ne devait pas être considérée comme un échec, mais comme un stimulant : l'alpiniste qui, gravissant un pic et croyant avoir atteint le sommet, découvre que la cime est plus haute encore, n'en est que plus déterminé à y parvenir ! Ce principe devait se trouver souvent vérifié pendant les grands « combats de la foi » qui marquèrent, pour R. Howells et son équipe, l'époque de la deuxième guerre mondiale.

Pour le moment, le collège comptait une cinquantaine d'étudiants. Quelques-uns, parmi les plus anciens, avaient été appelés à faire partie du personnel ou à occuper des postes de responsabilité. Certains partaient en mission ; tel un couple appelé par la Mission à l'Intérieur de la Chine ; d'autres, avec la Croisade pour l'Évangélisation du Monde ; un étudiant se trouvait à Rusitu, l'ancienne station des Howells ; d'autres encore exerçaient le ministère pastoral en Grande-Bretagne.

L'école pour les enfants de missionnaires ouvrit ses portes en 1933 avec onze filles et garçons, y compris quelques externes des environs qui furent également acceptés. Au fur et à mesure de son développement, on prit grand soin de lui garder son caractère de foyer pour les enfants, en évitant l'atmosphère scolaire. Le nombre des externes et des enfants de missionnaires augmenta rapidement. Le Seigneur y pourvut en leur envoyant les aides nécessaires, éducateurs, enseignants et d'autres ; tous offrirent leurs services à titre bénévole, pour le Seigneur.

En 1935 l'école déménagea à Glynderwen et, en raison de son extension rapide, il fallut agrandir, un ensemble de dortoirs, des salles de classe et un gymnase étant devenus nécessaires. Comme d'habitude, il n'y avait pas un sou en caisse à l'arrivée des ouvriers et le Seigneur n'envoya rien avant le second courrier du samedi où se trouvait un chèque de quatre cents francs. Le samedi suivant, le Seigneur incita une dame à abandonner la préparation de son dîner pour apporter cinq cents francs au collège ! Ainsi, semaine après semaine, tous les nouveaux bâtiments du collège et de l'école, évalués à environ six cent mille francs, purent être construits, sur les trois domaines.

Pendant la construction de ces bâtiments, M. Howells reçut neuf dons de vingt mille francs provenant de sources différentes. À un certain moment, le Seigneur lui dit de prélever le quart de tous les dons supérieurs à deux mille francs pour le donner à d'autres œuvres, en dépit de ses propres besoins. Ainsi, il lui arriva de donner jusqu'à vingt mille francs pour le travail de Dieu

extérieur au collège. Il avait toujours cru à la « loi du centuple » (Matthieu 19. 29), et il agissait en conséquence. Il avait commencé le collège avec deux francs et, dans l'espace de quatorze années le Seigneur lui envoya deux millions cinq cent mille francs !

Pendant toutes ces années, à côté des bénédictions que reçurent de nombreux visiteurs qui connaissaient déjà le Seigneur, il y eut une succession continue de personnes qui furent amenées au Sauveur, soit en assistant aux réunions du collège, soit par l'action du Saint-Esprit qui imprégnait l'atmosphère du lieu. En fait, il faudrait un livre entier pour raconter tout cela.

CHAPITRE 29 :

Le bréviaire Édouard VIII

Les premières années du collège furent marquées par de frappants exemples d'exaucement de prière à l'échelle nationale. Ces prières annonçaient celles auxquelles le collège fut appelé par la suite, à l'échelle mondiale. Parmi les premières, deux méritent d'être mentionnées.

On se souviendra longtemps de l'âpre controverse soulevée par le projet d'introduire dans l'Église Anglicane, en 1928, un nouveau bréviaire (le *Nouveau Livre de Prière*)²². La plupart des évêques lui étaient favorables, en dépit de ses tendances catholicisantes. Et, selon les journaux, son acceptation par le Parlement ne faisait aucun doute. Dans le pays, rares étaient ceux qui pouvaient imaginer un vote négatif de la part de la Chambre des Communes. Soudain, deux jours avant l'ouverture du débat à la Chambre, le Saint-Esprit demanda à R. Howells s'il croyait que le Seigneur pouvait empêcher ce projet de passer. Si oui, il devait convoquer, pour l'après-midi même, une réunion dans le but précis de faire échec au nouveau bréviaire. R. Howells lutta seul avec Dieu, de dix heures du matin à une heure de l'après-midi ; puis il convoqua la réunion, les cours de l'après-midi étant supprimés. Le Saint-Esprit intervint avec une grande puissance et la réunion se prolongea jusqu'au moment où le Seigneur eût donné la pleine certitude de l'exaucement.

Le lendemain matin les journaux annonçaient que la Chambre des Lords avait voté et accepté le projet ; mais la décision finale appartenait à la Chambre des Communes, qui pouvait opposer son veto et devait voter le jour même. Le Saint-Esprit dit alors à R. Howells : « Continue sans douter ! » À la fin d'une séance dramatique, restée mémorable, et à la stupéfaction de tous, la Chambre refusa l'adoption du nouveau bréviaire ; mais, au dire de R. Howells, c'est la veille que le Seigneur avait donné la victoire.

Quelques années plus tard, en 1936, le projet de mariage du roi Édouard VIII provoqua une nouvelle crise nationale. Cette fois encore le Seigneur conduisit le collège à intervenir par la prière. Voici le journal des réunions quotidiennes du moment :

4 décembre : « Ce qui concerne le roi figure dans les journaux du matin. Notre directeur nous expose la gravité de la situation... Réunis de nouveau, le soir, nous avons supplié le Seigneur de diriger le roi et de donner sagesse et

discernement à tous ceux qui sont impliqués dans cette crise. »

5 décembre : « Journée de prière au collège. La situation est très grave, car elle ne concerne pas seulement l'Angleterre, mais tout l'Empire britannique. »

6 décembre : « Jour de prière et de jeûne au collège. Nous prions pour l'Empire en crise. Le Seigneur révèle que sa volonté, c'est qu'Édouard abdique. M. Howells a lutté dans la prière avec l'ardeur d'un lion, puis il a déclaré : "Édouard n'est pas appelé à régner, ou bien le Seigneur n'a pas parlé par ma bouche." Ce soir, atmosphère de victoire, par la foi. »

7 décembre : « Nous rendons grâce pour la victoire d'hier. Les journaux révèlent que le roi, renonçant à l'opposition qu'il manifestait à la fin de la semaine dernière, est maintenant soucieux d'agir pour le seul bien de l'Empire. »

9 décembre : « Nous croyons que le Seigneur aidera le roi à prendre une décision selon sa volonté, et qu'il sera béni.

10 décembre : « Nous nous retrouvons à quatorze heures trente pour demander au Seigneur de veiller sur notre pays au moment où il prend connaissance de l'abdication du roi Édouard VIII. »

Le nombre des amis du collège augmentait sans cesse et beaucoup d'entre eux étaient des visiteurs réguliers ; les réunions leur apportaient un vrai rafraîchissement spirituel, ainsi que la communion fraternelle qui y régnait. Aussi la plupart d'entre eux étaient-ils de fidèles soutiens de l'œuvre. De son côté, M. Howells a pu être pour eux un conseiller dans des questions pratiques aussi bien que dans le domaine spirituel.

Ainsi, l'un d'entre eux, ami du collège depuis sa fondation, éprouva de graves difficultés dans ses affaires. Ses créanciers le harcelaient au point que, n'y tenant plus, il demanda à M. Howells de prier le Seigneur de bien vouloir « enlever les roues de leurs chars » (Exode 14. 25) ! M. Howells découvrit alors que son ami était sur le point de « mettre la clé sous la porte » et de tout abandonner. « N'en faites rien ! lui dit-il, pensez à vos fils ! » Puis il l'emmena à la banque et s'arrangea à débloquer la somme dont cet ami avait besoin. À partir de là, la situation de cet homme se rétablit et devint prospère, en sorte qu'il fut, pour le collège, l'instrument de beaucoup de bénédictions pendant de nombreuses années.

Un autre ami du collège, diacre de son église, auditeur régulier des réunions, vit ses affaires périliter. Le cœur bien lourd, il se rendit auprès de M.

Howells pour lui confier son souci et lui demander de prier à ce sujet. Un jour, M. Howells étant allé le voir, il trouva tout le mobilier saisi. On commençait déjà la vente. La mère et la fille étaient en larmes. Le Seigneur s'adressa alors à son serviteur : « Dis-leur que tu prends en main la situation, et que tu feras face aux exigences des créanciers. » Les larmes se transformèrent en larmes de joie...

Une autre fois, c'est M. Howells qui n'avait pas assez d'argent pour payer les impôts locaux. Il connaissait un homme qui était dans la même situation que lui, et, pour l'un comme pour l'autre, le jour de l'échéance était arrivé. M. Howells n'avait pas de quoi payer son dû, qui s'élevait à huit cent francs. Mais il avait les cent soixante francs qu'il fallait à son ami. Il se rendit donc chez lui pour les lui remettre. À son arrivée, il trouva cet homme et sa femme à genoux, priant pour cet argent. « Vous pouvez vous relever, leur dit-il, le Seigneur m'a mis au cœur de vous tirer d'affaire. » Il ne souffla mot de son propre souci, mais, à son retour au collège, il trouva un don de huit cents francs qui l'attendait !

Une autre fois encore, M. Howells priait pour une certaine somme d'argent dont il avait besoin le jour même. Or, une amie du collège lui apportait régulièrement une somme équivalente à ce moment de l'année, au milieu du trimestre. Elle arriva, en effet, ce jour-là, porteuse de la somme attendue, mais Rees remarqua qu'elle paraissait déprimée. Elle lui raconta que son gendre avait de graves ennuis, et qu'il devait comparaître en cour d'assises. S'il était reconnu coupable, il serait mis en prison. L'affaire devait être jugée la semaine suivante et elle ne pouvait plus dormir. Elle désirait que M. Howells prie le Seigneur à ce sujet et lui dise ensuite si son gendre allait être écroué ou non. « J'ai prié pour cet argent, se dit Rees, et c'est elle qui me l'a apporté... Cela pourrait influencer mon jugement. Puis-je demander au Seigneur de me révéler si cet homme est coupable ou non ? S'il l'est, le Seigneur ne peut vouloir le libérer. Dans le cas contraire, le Seigneur n'empêchera-t-il pas qu'il soit incarcéré ? » « Je montai dans ma chambre et y restai longtemps, en prière. Alors le Seigneur me dit : "Il n'est pas coupable et il sera libéré." » J'allai retrouver la femme et je lui demandai : « Est-ce *le Seigneur* qui vous a envoyée aujourd'hui ? Vous a-t-il dit que je vous donnerais la réponse ? » « Oui », dit-elle. « Dans ce cas, lui dis-je, si vous avez envie de pleurer, dépêchez-vous avant que je vous la donne, car ensuite il ne vous faudra plus verser une larme ! Il n'est pas coupable et il sera relâché ! »

En effet, le jury ne put se mettre d'accord et l'affaire fut renvoyée de deux jours. Quand elle fut reprise, le juge s'aperçut qu'un des témoins s'était contredit par rapport à ce qu'il avait déclaré auparavant. L'accusation fut retirée, l'homme fut acquitté et la nouvelle se répandit dans toute la ville.

22 L'importance du bréviaire pour l'Église Anglicane peut se comparer à celle du Missel pour les Catholiques. N.d.t.

CHAPITRE 30 :

« À toute créature... »

L'automne 1934 fut pour le collègue une époque merveilleuse. Levé de grand matin, M. Howells passait de nombreuses heures seul avec Dieu, relisant les évangiles et recevant du Saint-Esprit des lumières nouvelles sur la vie et la personne du Sauveur. Quand il arrivait ensuite à la réunion du matin, il paraissait venir tout droit de ce tête-à-tête avec Dieu, et Madame Howells se rendait compte que le Seigneur le préparait pour une nouvelle mission.

Le lendemain de Noël, le Saint-Esprit se mit à lui parler encore plus tôt que d'habitude, avant qu'il fût levé. Madame Howells, réveillée elle aussi, entendit son mari répéter : « toute créature... toute créature... » À trois heures du matin, convaincu que Dieu avait quelque chose de précis à lui dire, il s'habilla et descendit dans son bureau, au rez-de-chaussée. Alors Dieu lui demanda :

— Crois-tu que Jésus, le Sauveur, désire que son dernier commandement soit obéi ? (Marc 16. 15).

— Je le crois.

— Tu crois donc que je puis faire connaître l'évangile à toute créature ?

— Certainement, je crois que tu le peux... Tu es Dieu !

— Je demeure en toi ; puis-je agir à travers toi, en vue de réaliser mon plan ?

Or, depuis des années, R. Howells priait pour que l'évangile se répande dans le monde entier. Avant son départ pour l'Afrique, la promesse faite par Dieu à son Fils (Psaume 2. 8) s'était imposée à lui, et depuis lors, il ne laissait pas passer un jour sans prier que le Sauveur « ait les nations pour héritage » et « les extrémités de la terre pour possession. » C'était, en quelque mesure, pour être lui-même une réponse à ses propres prières qu'il avait accepté de partir pour l'Afrique. Il avait alors été frappé par la façon dont Andrew Murray commentait la parole du Sauveur rapportée par Matthieu (9. 38) : « Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » D'après ce texte, disait Murray, le nombre des missionnaires dépend entièrement du sérieux avec lequel nous obéissons à ce commandement, et prions pour l'envoi des ouvriers dans la moisson. C'était à cela que le Seigneur avait appelé R. Howells, et pour cela qu'il l'avait préparé à fonder

un collègue biblique. Durant toutes ces années il avait eu la vision du monde à évangéliser, mais maintenant ce nouveau mot d'ordre de Dieu l'appelait à assumer une responsabilité directe. Il ne s'agissait plus seulement d'adhérer d'une manière générale au commandement de prêcher l'évangile à toute créature ; s'il acceptait, cela signifiait que lui, et tous ceux qui recevraient le même appel, devraient se consacrer à vie à cette tâche unique : intercéder, aller, être au service d'autres qui partiraient. En un mot, se sentir responsables devant Dieu de la proclamation de l'évangile à toute créature.

Comment fallait-il comprendre cette mission au plan des réalités concrètes ? Le Seigneur indiqua à R. Howells que le Saint-Esprit trouverait, dans les trente années à venir, dix mille hommes et femmes du monde entier, qui s'abandonneraient entièrement à lui pour cette tâche, comme lui-même l'avait fait des années auparavant. On aurait besoin d'argent en abondance, mais celui qui avait donné des millions à David pour le temple pourrait en donner autant à ceux qui construiraient un temple beaucoup plus précieux, un édifice qui ne serait pas fait de main d'homme, un temple éternel dans les cieux. Rees reçut alors la parole suivante du Deutéronome : « Le Seigneur t'ouvrira son bon trésor... et tu prêteras à beaucoup de nations » (28. 12), accompagnée de la promesse d'un premier don du « trésor » s'élevant à deux cent mille francs, à titre de confirmation.

Rees Howells sortit de sa chambre avec une vision et un fardeau qui ne devaient plus jamais le quitter : « la vision de l'évangile à toute créature ». Il en fit part au personnel et aux étudiants. Le jour du Nouvel An 1935 fut consacré à la prière et au jeûne. La présence de Dieu s'y fit sentir très profondément. Devant l'énormité de la tâche à accomplir, la conviction croissante que Dieu allait faire une chose nouvelle s'empara de beaucoup d'entre eux.

Aussi vrai que le Sauveur était descendu sur la terre pour expier les péchés de toute créature, le Saint-Esprit intervenait pour faire connaître ce salut à toute créature, et cela dans leur propre génération. Dans un sens nouveau, « le monde allait devenir leur paroisse. [23](#) » Peu à peu ils devinrent plus disponibles à toute prière que Dieu leur confierait pour que l'évangile atteigne toute créature. Ils commencèrent à se sentir responsables aussi bien de l'intercession relative aux pays et aux peuples que de l'intercession pour les missionnaires solitaires et les sociétés de missions. Le collège devint ainsi une « maison de prière pour toutes les nations. » (Ésaïe 56. 7)

Cette « campagne de prière » prit la forme d'une intercession, au plan national et international, pour tout ce qui était en rapport avec l'évangélisation du monde. Toute créature doit entendre l'évangile, il faut donc que les portes restent ouvertes. Aussi les prières devinrent-elles « stratégiques » ; il fallait affronter l'Ennemi partout où il s'opposait à la liberté d'évangéliser. Dieu préparait ainsi un instrument, une équipe d'hommes et de femmes prêts à engager à genoux des combats d'importance mondiale.

La première bataille de caractère international éclata en 1936, lorsque l'Allemagne occupa militairement la Rhénanie, violant ainsi le traité de Locarno. « Nous savions que la France allait prendre feu en un jour, que cela ne signifierait rien moins qu'une guerre européenne, et, par voie de conséquence, l'impossibilité de répandre l'évangile. Seuls ceux qui se trouvaient alors au collège peuvent mesurer le poids du fardeau que le Saint-Esprit fit peser sur nous. Il me dit : "Soyez plus forts qu'Hitler !" Ce qui signifiait, pour nous, trois semaines de prière et de jeûne. »

Le journal du collège rapporte ce qui suit :

21 mars : « La situation est très sombre sur le Continent. Nous prions jusqu'à onze heures du matin, et nous reprenons la prière à deux heures trente, à six heures et à neuf heures du soir. Nous demandons au Seigneur de ne pas laisser faire l'Allemagne. »

23 mars : « Situation très grave sur le Continent et à Londres. Réunions de prière à neuf heures et onze heures du matin, à six heures et neuf heures du soir. Nous supplions Dieu de maîtriser Hitler et la nation allemande, et de les amener à négocier. »

24 mars : « Europe en pleine crise. Tous les pays en désaccord. Le fardeau devient très lourd ; mais le Seigneur nous permet de plaider en sa présence en faveur de la vision "à toute créature". Il nous invite à tourner les regards vers lui, plutôt que sur les pays en crise. Réunions à neuf heures, dix-huit heures et vingt et une heures. »

Cela continua ainsi pendant cinq jours encore. Puis, le 29 mars, en arrivant à la réunion, M. Howells déclara : « Notre prière a échoué. Nous sommes sur un terrain glissant. Seule l'intercession peut remporter la victoire. Dieu appelle comme intercesseurs des hommes et des femmes qui offriront leur vie sur l'autel pour combattre l'Ennemi (Satan) aussi réellement que s'ils avaient à combattre sur le front occidental. » Au front, un soldat n'a pas à choisir son

poste ou son affectation ; pas question pour lui de prendre des vacances ou de répondre aux appels de son foyer et de ceux qu'il aime, comme le font les civils. Si quelques-uns acceptaient de devenir, aussi réellement, les « engagés volontaires » du Saint-Esprit, en faveur de « toute créature » et se tenaient « sur la brèche » au péril de leur vie, le Seigneur leur donnerait la victoire et écarterait la guerre.

Un nombre important de membres du personnel et d'étudiants répondirent à cet appel. « Nous avons vaincu l'obstacle, déclara R. Howells. Dès lors, j'ai eu la certitude qu'Hitler n'était rien de plus qu'une verge dans la main du Seigneur. »

Citations du journal : 29 mars : « Jour merveilleux au collège. Journée glorieuse d'abandon à Dieu, fût-ce même jusqu'au martyre. »

30 mars : « Le feu a consumé le sacrifice.²⁴ » Le Saint-Esprit est descendu sur la réunion du soir ; nous sommes tombés à genoux et quelqu'un a entonné le chœur : « Bienvenue à toi, nous t'accueillons, ô Saint-Esprit ! »... Liberté... puissance ! Nous avons repris ce chœur pendant une heure entière.

1er avril : « Autre journée d'adoration et de louange au Seigneur. Sa présence a transformé le collège. Ce n'est qu'un seul chant, de *Derwen Fawr* à *Glynderwen* ! »

À partir de ce dimanche, la menace de guerre en Europe évolua vers une recherche de la paix. On alla même jusqu'à proposer la conclusion d'un traité de paix de vingt-cinq ans. Au collège on avait l'assurance qu'on pouvait compter sur Dieu pour tenir Hitler et la menace nazie dans sa main. Chaque fois qu'il déclencha une nouvelle attaque, comme en Autriche, des journées furent mises à part pour la prière.

L'épreuve atteignit son point culminant pendant l'été 1938, à l'occasion du conflit d'Hitler avec la Tchécoslovaquie. C'est ce qu'on a appelé « la crise de Munich ». Nous savons maintenant que la « voix » à laquelle obéissait Hitler, et qui concordait avec l'avis de plusieurs de ses conseillers les plus proches, l'incitait à déclencher la guerre alors que l'Angleterre n'y était absolument pas préparée. La guerre paraissait donc inévitable, et les autorités britanniques appelèrent le peuple à une journée de prière. Dieu adressa alors un vrai défi au collège et la lutte fut acharnée durant plusieurs jours. Il s'agissait essentiellement d'un combat entre des puissances spirituelles, une épreuve de force entre Satan, agissant par Hitler, et le Saint-Esprit et son armée d'intercesseurs.

Au plus fort de la bataille, le Saint-Esprit confia au collègue, par l'intermédiaire de son serviteur, cette prière : « Seigneur, fais plier Hitler ! » Soudain, la prière ardue se changea en un cri de victoire. Satan dut céder. C'était juste avant le début d'une nouvelle session d'études au collège ; la victoire était tellement certaine que M. Howells fit du jour d'ouverture un jour de louange ; il annonça par la presse que les réunions publiques du jeudi suivant seraient consacrées à la louange et à l'action de grâces, parce que Dieu avait une fois de plus empêché une guerre européenne. Des centaines de personnes se réunirent donc dans la salle de conférences, en cette sombre journée, pour louer Dieu. Journée sombre, en effet, car l'épreuve n'était pas terminée et elle s'aggrava même les jours suivants. Mais la foi tint ferme, et, le jeudi 29 septembre, le collège et l'école eurent un jour de congé pour fêter l'exaucement imminent. En effet, le lendemain, 30 septembre, l'accord de Munich était signé. La guerre avait été évitée.

Qu'était-il donc arrivé à Hitler ? La seule personne en mesure de le savoir était Sir Neville Henderson, l'ambassadeur britannique en Allemagne. Dans son livre : « L'échec d'une mission » il décrit de la façon suivante la surprenante réaction d'Hitler après la signature du pacte de Munich :

« Hitler paraissait irrité contre lui-même. Une partie de ses conseillers le poussaient à attaquer l'Angleterre tandis qu'elle n'était pas prête militairement parlant. Ils lui reprochaient d'avoir accepté l'accord de Munich et d'avoir ainsi manqué l'occasion la plus favorable. Le sentiment désagréable qu'ils avaient peut-être raison ne faisait qu'augmenter sa mauvaise humeur... sa voix lui avait dit... qu'il n'y aurait pas de moment plus propice pour cette guerre que ce mois d'octobre, et, pour une fois, il n'avait tenu aucun compte de cette voix, mais prêté l'oreille aux conseils de prudence. Pour la première fois il avait désobéi à sa voix... À plusieurs reprises, il avait agi sans tenir compte des avis de ses plus fidèles collaborateurs et de son armée, or les événements lui avaient toujours donné raison, jusqu'à Munich ! Là, pour la première fois, il avait été contraint d'écouter l'opinion contraire, pour la première fois sa confiance en sa voix avait été ébranlée, en même temps que la confiance de son peuple en son jugement. »

« Vous êtes le seul homme – déclara-t-il avec amertume à M. Chamberlain – à qui j'aie fait la moindre concession²⁵. »

Le Seigneur avait « fait plier » Hitler.

Grâce à la netteté de cette victoire et à l'assurance que le Saint-Esprit était plus puissant que le diable, agissant par Hitler, le collège demeura certain, un an plus tard, quand la guerre éclata, qu'il ne s'agissait pas du triomphe de Satan, mais de « la guerre de Dieu contre la Bête » (Apocalypse 19. 19).

Une autre chose encore encouragea beaucoup M. Howells et ses amis dans leur combat par la foi, c'est le fait qu'en juillet 1938, peu avant cette crise, Dieu avait mis le sceau à sa promesse pour la vision « À toute créature » sous la forme du don de deux cent mille francs.

[23](#) Allusion à la déclaration célèbre de Wesley : « Le monde est ma paroisse ». N.d.t.

[24](#) Cf. 1 Rois 18. 38.

[25](#) Neville Henderson, *Failure of a mission*, Hodder and Stoughton Ltd, p. 157, 175-176, 179.

CHAPITRE 31 :

Éthiopie

Peu après la crise de mars 1936 vint la lutte pour l'Éthiopie. Elle fut rude et longue, et parut se terminer par une triste défaite. Dès qu'il fut clair que Mussolini avait l'intention d'envahir ce pays, M. Howells et le collègue comprirent ce que cela impliquait : sous l'influence de l'Empereur, l'Éthiopie s'ouvrait de façon toute nouvelle aux missions évangéliques, ce qui permettait d'envisager des perspectives d'évangélisation à plus grande échelle. Si l'Italie réussissait à s'emparer de ce pays, c'en serait fini du témoignage protestant.

Le combat de l'intercession dura trois semaines. « C'était comme si nous combattions dans le pays même. Nous étions persuadés que Dieu ne livrerait pas l'Éthiopie au dictateur fasciste. » Lorsque l'armée italienne commença à s'approcher d'Addis-Abeba, la capitale, la lutte redoubla d'intensité. Voici ce que rapporte le journal du collègue :

24 avril : « Jour de prière et de jeûne (excepté le petit-déjeuner). Nous prions pour les Éthiopiens... lourd fardeau ! Cela devient vraiment difficile vers le soir ; les nouvelles des journaux sont alarmantes. Nous persistons à croire que les Italiens n'occuperont pas Addis-Abeba.

25 avril : « Quatre réunions de prière. Le fardeau reste pesant. Nous croyons que le Seigneur va intervenir et contraindre les Italiens à reculer.

28 avril : « Grand fardeau... Plusieurs ont l'assurance que les Italiens n'entreront pas à Addis-Abeba et tout le collège en vient à partager cette conviction.

29 avril : « Dans un élan de foi ferme, nous nous cramponnons au Seigneur pour qu'il arrête les Italiens.

1er mai : « Le combat est toujours très serré. Nous avons passé avec le Seigneur trois heures merveilleuses à plaider pour la centaine de missionnaires qui sont à Addis-Abeba. *Le Seigneur ordonne au Directeur de se retirer de toute activité extérieure pendant les dix années à venir pour se consacrer à l'intercession en faveur des nations.* Oh ! La joie de vivre cette vie de foi, et de participer au combat de l'intercession ! »

4 mai : « Jour de prière et de jeûne. Lourd fardeau pour Addis-Abeba : Nous apprenons qu'une émeute a éclaté quand l'Empereur a quitté le palais. Dure

journée, mais nous croyons que le Seigneur va intervenir, bien qu'il permette à l'épreuve de s'intensifier.

5 mai : « Toujours le même fardeau pour Addis-Abeba. Les Italiens y pénètrent cet après-midi à quatre heures. »

Pour plusieurs au collège, c'était la première fois qu'ils faisaient l'expérience de ce que nous avons vu à maintes reprises dans la vie de M. Howells, à savoir que, dans une intercession, la mort doit précéder la résurrection ; d'où, pour les intercesseurs, un sérieux défi. Pourront-ils franchir la vallée de l'humiliation et de l'échec apparent, en conservant une foi inébranlable ? En fait, ce qu'ils attendaient dans la foi n'était pas arrivé. Les Italiens ne devaient pas occuper la capitale ; pourtant ils l'occupaient, et l'Empereur était en fuite. L'évangélisation de ce pays semblait compromise. Néanmoins, M. Howells expliqua au collège le principe que nous avons déjà mentionné : une apparente défaite peut être, en réalité, un moyen de parvenir à une plus grande victoire. Le rapport du collège continue ainsi :

6 mai : « Le directeur a mis en lumière certains aspects nouveaux de l'intercession. Si nous n'avions pas intercédé pour les Éthiopiens, nous n'aurions jamais souffert avec eux ; d'autre part, parce que nous avons prié avec foi, nous n'avons subi qu'un simple revers et non une défaite due à notre incrédulité... Grande réunion publique à sept heures du soir. Le Saint-Esprit nous a montré en Joseph, le "faiseur de songes", un homme qui est resté fidèle à ce que Dieu lui avait montré, qui a traversé de terribles épreuves, mais qui, finalement a vu se réaliser ce en quoi il avait cru. » (Genèse 39, etc.)

Afin de mieux discerner, dans ses grandes lignes, la manière dont Dieu a utilisé le collège en ce qui concerne l'Éthiopie, passons rapidement en revue les événements des années suivantes, bien qu'ils débordent largement le cadre de ceux que nous venons de rapporter.

En dépit de la victoire remportée par Mussolini en Éthiopie, le collège n'a jamais perdu confiance. L'empereur Hailé Sélassié se rendit en Angleterre et, chose invraisemblable, il vint au collège ! Qui donc, si ce n'est Dieu lui-même, a pu diriger ses pas vers ce groupe de personnes qui avait probablement prié plus ardemment que quiconque pour lui et pour son peuple ? Alfred Buxton, gendre de C.T. Studd, qui était directeur d'une société biblique en Éthiopie, savait que le collège possédait un foyer et une école pour enfants de missionnaires ; il avait écrit à M. Howells pour lui demander s'il accepterait de recevoir dans l'école Lidj Asrate Kassa, qui était

apparenté à l'empereur. Ce qui fut fait.

C'est pourquoi, un an plus tard, l'empereur lui-même demanda s'il pouvait venir visiter le collège et voir Asrate. Il fut accueilli officiellement, à son arrivée à Swansea, par le maire et d'autres personnalités, qui l'emmenèrent à l'hôtel de ville pour signer le livre des visiteurs. S'adressant à lui, le maire déclara qu'il continuait à être pour lui, comme pour les habitants de Swansea, « Sa Majesté » et que tous espéraient qu'il pourrait un jour retrouver sa place dans son pays. Il ajouta : « Dieu seul peut l'accomplir. » L'empereur se rendit ensuite au collège, qu'il visita ainsi que l'école, où le thé fut servi.

M. Howells venait d'acheter la propriété de Penllergaer. Il l'offrit à l'empereur comme résidence en Angleterre jusqu'au moment où leur prière serait exaucée et où il pourrait retrouver son trône. Comme ils remontaient l'allée, longue de deux kilomètres, resplendissante de rhododendrons et d'azalées, l'empereur, les larmes aux yeux, fit à Madame Howells la remarque suivante : « Si les deux sont encore plus beaux que cet endroit, cela doit être merveilleux, en vérité ! » Il ajouta : « Ce qu'a fait votre mari me rappelle un proverbe éthiopien : « L'homme qui ne regarde qu'à Dieu peut tout entreprendre sans jamais échouer. »

L'empereur fut également très touché d'apprendre que M. Howells avait été appelé à venir en aide aux réfugiés juifs. « En effet, dit-il, je suis moi-même un réfugié. »

Quelques jours plus tard, il écrivit :

Hailé Sélassié i^{er}

Élu de Dieu, Empereur d'Éthiopie,

À Monsieur le pasteur et à Madame Rees Howells,

C'est avec une profonde gratitude que je désire vous écrire aujourd'hui, pour vous remercier de tout cœur de l'amabilité que vous m'avez témoignée pendant ma visite au collège biblique, la semaine passée. La vue de toutes les choses magnifiques que le Seigneur vous a permis d'accomplir, pour vos compatriotes et pour ceux qui ont trouvé refuge dans votre pays, constitue pour moi une inspiration. Je prie Dieu de continuer, dans sa Grâce, à bénir richement ce grand travail qui est le sien.

Sincèrement vôtre

(signé de la main de l'Empereur)

L'aumônier personnel de l'Empereur et son gendre, Abye Abebe, vinrent un

certain temps au collège comme étudiants. Pendant l'été 1939, l'Empereur lui-même vint passer quinze jours sur les terres de Penllergaer. Il se rendait chaque soir à la réunion du collège. À la fin de son séjour, la guerre était sur le point d'éclater ; il se rendit aussitôt à Londres, et c'est de là que, plus tard, il regagna son propre pays. En juin 1941, quand il fut de retour dans sa capitale, l'Empereur adressa à M. Howells le télégramme suivant :

Je sais que vous partagerez la joie de mon retour dans ma capitale. Je vous envoie ce télégramme en souvenir de votre sympathie et de votre aide.

Empereur Hailé Sélassié.

M. Howells répondit :

Merci pour votre télégramme. Nous louons Dieu chaque jour d'avoir relevé l'Éthiopie et de vous avoir rendu votre trône. Que le Seigneur vous bénisse et vous garde, et qu'il vous donne la paix !

Rees Howells, collègue Biblique, Swansea.

Ainsi, la réponse de Dieu était parfaite. Depuis l'expulsion des Italiens, l'expansion de l'œuvre missionnaire en Éthiopie a été la plus importante de son histoire. À leur retour, les missionnaires apprirent qu'un réveil spirituel s'était produit dans le district de Walamo sous l'occupation italienne. Le nombre des convertis était passé de cinq cents à vingt mille, croissance dont nulle mission ne pouvait s'attribuer le mérite !

CHAPITRE 32 :

Visitation de l'Esprit

Depuis le 29 mars 1936, jour où un grand nombre de membres du personnel et d'étudiants s'étaient consacrés à Dieu et avaient placé leur vie sur l'autel comme intercesseurs, le Saint-Esprit n'avait pas cessé d'être à l'œuvre au collège. Mais c'est le Jour de l'An 1937 que le feu descendit sur l'autel et consuma le sacrifice. Ce fut la « Pentecôte » du collège, d'où surgit, non pas un ensemble plus ou moins uni d'individus consacrés, mais un corps, dans le plein sens du terme, un organisme vivant et homogène, animé de la même vie et poursuivant le même but. Le Dr Kingsley Priddy, membre du personnel, qui fut ensuite directeur de l'école, rend compte ainsi de ces journées :

« Pendant les vacances de Noël 1936, nous avons consacré beaucoup de temps à la prière. À mesure que nous approchions du Nouvel An 1937, le sentiment de la présence de Dieu nous envahit de plus en plus. Les signes visibles de son intervention sous une forme nouvelle ne tardèrent pas à se manifester. Un jour, une dame, membre du personnel, confessa dans la prière le sentiment de sa misère et supplia le Saint-Esprit de venir sur elle. Puis nous avons appris que le Saint-Esprit s'était manifesté dans la gloire de sa personne divine, à quelques-unes des étudiantes, en sorte que, fondant en larmes, elles avaient pleuré pendant des heures, brisées par la découverte de la corruption de leur cœur, que leur révélait la sainteté de Dieu.

« Un sentiment redoutable de la proximité de Dieu commença à se répandre dans tout le collège. L'attente était solennelle. Semblables aux cent vingt réunis dans la chambre-haute, nous passions notre temps dans la prière, conscients que la main de Dieu était sur nous et qu'il allait intervenir. Dieu était là, et pourtant nous avions l'impression de l'attendre encore. Il vint, en effet, les jours suivants.

Il ne vint pas comme un vent puissant et impétueux. Mais, peu à peu, la personne du Saint-Esprit envahit toutes nos pensées. Sa présence prenait toute la place et sa lumière pénétrait jusqu'aux replis les plus cachés de nos cœurs. Il parlait dans chaque réunion à travers le message du directeur ; mais c'était dans notre propre chambre qu'il se révélait à beaucoup d'entre nous. Certes, le Saint-Esprit était déjà pour nous une vraie personne ; autant que nous pouvions en juger, nous l'avions reçu. Certains d'entre nous avaient

discerné une grande part de son action dans leur vie, et par elle. Mais, maintenant, la révélation de sa personne était si extraordinaire que toutes nos expériences précédentes semblaient insignifiantes. Il n'y eut rien de spectaculaire, mais il se révéla d'une manière si réelle à notre regard spirituel que ce fut pour nous comme un « face à face ». Alors nous avons compris que nous ne l'avions jamais vraiment « vu » auparavant. Comme Job nous avons dit : « J'avais entendu parler de toi, mais maintenant mon œil t'a vu ! » et, comme lui, nous nous sommes écrié : « C'est pourquoi je me condamne et je me repens, sur la poussière et sur la cendre » (Job 42. 5-6).

À la lumière de sa sainteté, ce n'est pas tellement notre *péché*, mais notre *moi* que nous découvrons... l'orgueil et l'égoïsme sous-jacents à tout ce que nous avons fait, la convoitise et l'amour-propre là où nous ne les aurions jamais soupçonnés. Nous savions que notre corps était destiné à être « le temple du Saint-Esprit », mais quand il nous pressa de répondre à la question : « Qui demeure dans *ton* corps ? » nous ne pouvions affirmer que c'était lui. Nous aurions peut-être osé le dire autrefois, mais à présent nous l'avions vu, lui. Dans sa nature, il était parfaitement semblable à Jésus. Il ne vivait jamais pour lui-même, mais toujours pour les autres. Nous étions des gens qui avaient tout quitté pour suivre le Sauveur, nous avions renoncé à tous les biens d'ici-bas pour vivre par la foi. Ainsi, autant que nous pouvions en juger, nous avions entièrement consacré notre vie à celui qui était mort pour nous. Mais voici ce qu'il nous dit : « *Vous*, vous avez livré votre vie entre mes mains. *Maintenant*, moi, je désire vivre *ma* vie dans votre corps, ce qui est totalement différent. »

Nous avons alors relu le livre des Actes des Apôtres, et découvert qu'il ne s'agissait pas des Actes des Apôtres, mais des Actes du Saint-Esprit. Le corps de Pierre, celui des autres disciples, étaient devenus des temples. Le Saint-Esprit, personne divine, vivait dans le corps des apôtres tout comme le Sauveur avait vécu sa vie terrestre dans le corps qui était né à Bethléem. Tout ce que le Saint-Esprit demandait de nous, c'était notre volonté et notre corps. « Je vous exhorte donc frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant » (Romains 12. 1). Il nous semblait n'avoir jamais lu ce texte auparavant. Il était clair qu'il ne nous demandait pas un *service*, mais un *sacrifice*. « Notre Dieu est un feu dévorant » (Hébreux 12. 29). Si Dieu le Saint-Esprit prenait possession de nos corps, alors *sa* vie consumerait tout ce qui appartenait à la *nôtre*. Nous avons souvent chanté : « Je désire être comme Jésus », mais quand une personne qui est exactement semblable à

celle du Sauveur nous a offert de venir vivre sa vie en nous, jour après jour et heure après heure, nous avons découvert combien ce « désir » était irréal. Que de choses en nous voulaient encore vivre leur propre vie, et reculaient devant cette « sentence de mort » ! Nous commençons maintenant à saisir le sens des paroles du Seigneur : « Quiconque veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera. » (Luc 9. 24a)

Pourquoi le Saint-Esprit s'était-il ainsi manifesté à nous ? Il nous l'expliqua clairement : c'est qu'il y avait à faire aujourd'hui, dans le monde, une œuvre que lui seul pouvait accomplir : « convaincre le monde en ce qui concerne le péché, la justice et le jugement » (Jean 16. 8). Il n'est donc pas étonnant que le Maître ait ordonné à ses disciples de ne pas s'éloigner de Jérusalem avant d'avoir reçu « ce que le Père avait promis ». C'est quand l'Esprit serait venu, qu'ils deviendraient ses témoins « à Jérusalem, dans toute la Judée, en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » (Actes 1. 8)

Plusieurs d'entre nous, le 29 mars précédent, avaient tout déposé sur l'autel dans le but d'apporter l'évangile à toute créature. Nous étions prêts à être un modeste rouage dans le gigantesque appareil dont Dieu avait besoin pour accomplir cette œuvre dans notre génération. Mais maintenant le Saint-Esprit nous disait, comme autrefois l'Éternel à Moïse : « Je suis descendu pour accomplir cette œuvre. ²⁶ » Et nous savions qu'il est aussi puissant que saint. Pendant que le Saint-Esprit nous visitait ainsi, nous demeurions prosternés à ses pieds. Jusqu'alors, nous nous étions imaginé que notre consécration avait une certaine valeur, que *nous* serions – avec des milliers d'autres – ceux qui évangéliseraient le monde dans notre génération ! Mais, maintenant que le Saint-Esprit était venu, nous comprenions que nous serions laissés de côté, à moins que nos corps ne deviennent les temples dans lesquels il pourrait habiter, et par lesquels il accomplirait son œuvre. « Je ne suis pas venu, nous dit-il, pour vous donner joie, paix et victoire, ou quelque autre bénédiction. En Jésus, vous trouverez tout ce dont vous avez besoin. Mais je suis venu pour vous attacher à la Croix, afin que je puisse vivre dans votre corps, par amour pour un monde perdu. » (Colossiens 3. 3 ; 2 Corinthiens 4. 10 ; Galates 2. 20)

Il nous avertit qu'avant l'achèvement de cette tâche, les épreuves seraient si grandes et les attaques de Satan si furieuses que « la chair et le sang » seraient incapables de les surmonter. Il nous rappela qu'à la veille de la crucifixion, à l'heure du combat décisif contre les puissances des ténèbres, le Sauveur seul

était demeuré ferme ; tous ses disciples l'abandonnèrent, en dépit de leur dévouement, de leurs promesses et de leur amour pour le Maître. Face aux années à venir, aux ténèbres des derniers temps, à l'ultime combat entre le Ciel et l'Enfer pour les royaumes de ce monde, nous ne pouvions apercevoir qu'une seule personne « suffisante pour ces choses », c'était la troisième et glorieuse personne de la trinité, le Saint-Esprit, agissant par ceux en qui il avait pu faire sa demeure.

Il nous rejoignit l'un après l'autre. L'un après l'autre, nous avons pleuré devant lui. L'un après l'autre, nous avons crié comme Ésaïe quand il vit le Seigneur : « Malheur à moi, je suis perdu... impur...²⁷ ! » L'une après l'autre, nos volontés étaient brisées et nous nous rendions sans conditions. L'un après l'autre, nous faisons la glorieuse découverte qu'il était venu habiter en nous, et la grandeur miraculeuse de notre privilège nous submergeait.

Cette expérience personnelle était décisive. Nous étions de « nouvelles créatures²⁸ ». Sa Parole aussi devenait nouvelle : nous l'avions si souvent rabaissée au niveau de notre expérience ; mais maintenant la personne qui habitait en nous nous invitait à élever notre expérience au niveau de la Parole. Nous comprenions que la mort à soi-même est une mort lente, et que celui qui nous habitait aurait fort à faire avant d'être réellement libre d'accomplir son œuvre à travers nous. Mais une chose était sûre : il était venu et il ne pouvait échouer.

Pour importante qu'elle ait été pour nous personnellement, cette visitation du Saint-Esprit revêtait une signification bien plus grande encore pour le monde. Dieu est celui pour qui les nations sont « comme une goutte d'eau tombant d'un seau ; elles comptent comme poussière sur la balance. » (Ésaïe 40. 15)

Prosternés devant lui, nous ne pouvions que dire, le cœur rempli d'une crainte respectueuse :

« Tu es venu pour ébranler le monde ! » (Aggée 2. 6)

Ces jours-là, nous n'éprouvions ni excitation, ni enthousiasme d'origine psychique. Lorsque sa puissance était descendue sur nous, après le 29 mars, nous avons été comme transportés, nous avons chanté et fait éclater nos louanges. Mais à présent, nous étions saisis d'un tel respect devant la sainte majesté de sa personne que nous osions à peine élever la voix pendant les réunions. Dehors, la nature elle-même paraissait remplie de sa présence. Quand nous nous promenions ensemble, nous nous surprinions soudain à

parler à voix basse... La nuit venue, nul ne pensait à aller dormir, car Dieu était là. C'était comme un avant-goût de la Cité Sainte où « il n'y aura plus de nuit » ! Quand nous étions réunis, dans la communion fraternelle, ou en train de prier pour quelqu'un qui émergeait à la lumière, ou que nous demeurions en présence de Dieu, dans le repos de nos cœurs, deux ou trois heures du matin nous semblaient être midi.

Cette visitation de l'Esprit de caractère particulier dura environ trois semaines. Mais, Dieu soit loué ! Il était venu pour *demeurer* en nous et n'a pas cessé depuis lors. Personne n'a le monopole du Saint-Esprit. Il est Dieu, et quelle que soit l'expérience que nous avons de lui, il est infiniment plus grand que tout ce que nous pouvons connaître de lui. Qu'il s'agisse de ses dons (charismes), de ses manifestations, de ses onctions, il est plus grand que tout cela. Quelle que soit la manière dont il s'est manifesté à nous, nous avons à reconnaître également son action puissante dans et par les autres. De plus en plus, nous regardions au Saint-Esprit lui-même, répandu sur toute chair, selon la prophétie de Joël, comme à l'unique par qui la vision qu'il nous avait donnée pouvait être accomplie, grâce aux instruments qu'il s'est préparés dans toutes les parties du monde. » (Joël 2. 28)

En faisant descendre le feu sur le sacrifice, l'Esprit avait scellé pour lui-même une équipe d'intercesseurs « pour toute créature » : professeurs et instituteurs, médecins et infirmières, gens de maison et secrétaires, jardiniers et mécaniciens, leurs tâches étaient diverses, mais unique leur mission. Parmi les étudiants, un grand nombre demeurèrent unis à cette communauté de prière et de travail.

Il y a des moments où Dieu, dans sa façon d'agir envers ses serviteurs, met à part pour son service non seulement des individus, mais des communautés baptisées dans l'Esprit pour former un seul corps, en vue d'un seul objectif fixé par lui. C'était là ce qu'il venait de faire.

[26](#) Exode 3. 8.

[27](#) Ésaïe 6. 5.

[28](#) 2 Corinthiens 5. 17.

CHAPITRE 33 :

Le quatrième domaine et le peuple d'Israël

C'est en faveur des Juifs que M. Howells fut ensuite appelé à intercéder. Cette intercession devait se poursuivre au collège pendant des mois et des années. On peut voir maintenant, dans le retour des Juifs en Palestine et la fondation de l'État d'Israël, un remarquable exaucement de cette prière. Il y avait pourtant bien peu de signes extérieurs permettant de supposer que les choses allaient se passer ainsi, quand ce nouveau fardeau descendit sur R. Howells ! Cela nous rappelle qu'aucun événement important de l'Histoire – même s'il a été prophétisé dans les Écritures – ne s'est accompli sans que Dieu ne recoure à des instruments humains, qui croient et obéissent. La foi, qui inspire les prophéties, est aussi l'instrument de leur réalisation.

Tout commença le jour où R. Howells lut dans la presse le texte de la déclaration du 3 septembre 1938, qui ordonnait aux Juifs de quitter l'Italie dans les six mois. Ajouté à l'antisémitisme violent qui sévissait alors en Allemagne, ce fait nouveau orienta les pensées de R. Howells sur la question du retour du peuple de Dieu dans son pays. Au cours des réunions qui suivirent, il déclara :

3 septembre : « Je me sens poussé à prier pour ce peuple, aussi je désire que Dieu me révèle la profondeur de son angoisse. Par Hitler et Mussolini, c'est de Satan que Dieu se sert pour le faire rentrer dans son pays. C'est l'accomplissement de la prophétie et un signe de plus de la fin des temps...

5 septembre : « À propos du deuxième retour du peuple de Dieu, Ésaïe déclare : « Il rassemblera les exilés d'Israël des quatre extrémités de la terre » (11. 12). C'est bien là ce qui est en train de se produire aujourd'hui. Le Saint-Esprit désire ardemment trouver quelqu'un pour leur venir en aide. Je voudrais que Dieu me rende davantage conscient de tout ce que ces gens sont en train de souffrir. »

7 septembre : « Après s'être rendu compte que les soixante-dix années de captivité arrivaient à leur terme, Daniel a été capable de lutter victorieusement avec Dieu pour obtenir le retour du peuple d'Israël. Il nous faut saisir dans la foi et prendre au sérieux l'alliance de Dieu avec Abraham,

selon laquelle les Juifs doivent habiter leur pays ; il ne suffit pas d'éprouver simplement quelques sentiments de sympathie à leur égard. Dieu a poussé Cyrus, celui-là même qui les avait maintenus en captivité, à leur procurer l'argent nécessaire à leur retour ! Il interviendra de la même façon en réponse à une foi semblable à celle de Daniel. Je crois fermement que le "temps des nations" touche à sa fin et que les Juifs doivent rentrer dans leur pays avant le retour du Maître. »

11 septembre : « Je pense aux places d'intercession obtenues naguère pour les clochards, pour le village, pour les veuves indiennes, pour une tuberculeuse, pour les enfants de missionnaires... Maintenant, Dieu nous appelle à intercéder pour les Juifs. »

Après cela, M. Howells commença à nous raconter comment Dieu lui avait mis à cœur, clairement, de prier pour recevoir un don de deux millions de francs en faveur des Juifs, et d'y croire. On consacra des jours entiers à la « prière de la foi » pour cette somme.

Quelques semaines plus tard, on apprit qu'Hitler avait expulsé plusieurs milliers d'enfants juifs à la frontière polonaise, et le fardeau de M. Howells s'alourdit encore.

« À peine avais-je lu cela dans le journal qu'une grande angoisse me saisit. Personne ne peut imaginer ce que cela représente pour les parents de ces enfants ! Le Saint-Esprit est comme un père. Si j'étais un père dont le foyer a été détruit, ne chercherais-je pas immédiatement un abri pour mes enfants ? Le Saint-Esprit souffre ainsi pour tous ces parents juifs d'Europe. À moins qu'il ne vous communique la souffrance de ces enfants juifs et ne la rende aussi aiguë que celle que vous éprouveriez pour vos propres enfants, vous ne pourrez pas intercéder pour eux. Vous n'atteindrez jamais le trône de Dieu si vous ne criez vraiment à lui ; les mots ne servent à rien. »

Chaque fois que R. Howells avait un fardeau de ce genre, il était sûr que Dieu allait lui demander de faire quelque chose. Et, de fait, quand il demanda ce qu'il pouvait faire, Dieu lui répondit : « Ouvre un foyer pour ces enfants ! » Il avait déjà acheté trois propriétés par la foi, mais le Seigneur allait l'appeler à une nouvelle aventure, financièrement plus risquée. Il essaya d'abord de louer la maison de Sir Percy Molyneux, un de ses amis décédé depuis peu. Il estimait pouvoir y loger cinquante enfants ; mais les propriétaires n'étaient pas disposés à la lui céder. Il fit une autre tentative concernant une maison plus vaste qui pouvait abriter deux cent cinquante enfants. On la lui refusa aussi. Alors, une nuit, Dieu « chuchota » à son

oreille : « Penllergaer ». C'était le nom d'une propriété dont il avait entendu parler, mais qu'il n'avait jamais vue. Il savait que c'était l'un des domaines les plus importants des environs de Swansea, et qu'il appartenait à Sir Charles Llewelyn. Il se renseigna, apprit qu'il s'étendait sur cent huit hectares, et se rendit compte que cela ne lui coûterait pas moins de quatre cent mille francs.

Le journal des réunions du collège parle sans arrêt de cette affaire jusqu'au 26 novembre. Ce jour-là, M. Howells put annoncer : « J'achèterai ce nouveau domaine, probablement la semaine prochaine ; je suis prêt à tout risquer pour venir en aide aux Juifs. »

Il se rendit chez l'agent d'affaires et découvrit qu'il n'avait pas de temps à perdre. En effet, d'autres personnes étaient en train de faire une offre. Il lui fallait prendre une décision dans les vingt-quatre heures. Ce soir-là, au cours de la réunion, il déclara : « Les autres acheteurs forment un syndicat pour acheter Penllergaer ; quant à moi, je dois considérer la sainte trinité comme mon « Syndicat » ! » Et, le lendemain : « On m'a dit aujourd'hui que c'était le dernier moment pour acheter Penllergaer ; aussi, j'ai fait une offre supérieure à celle du Syndicat. L'agent d'affaires m'a dit que nous aurions gain de cause, et qu'il écrirait dès ce soir au propriétaire. »

En effet, l'acte de vente fut signé. Avec les quelques aménagements nécessaires, cela allait nous coûter quatre cent mille francs... et il n'y avait rien en caisse ! Les précédents achats paraissaient minuscules par rapport à celui-ci ; mais, au cours des années, Dieu avait conduit M. Howells de telle manière que, là où on aurait pu s'attendre à une épreuve effrayante – et elle l'était – il avait acheté Penllergaer, comme le dit un étudiant : « aussi tranquillement qu'on achète un complet ! »

Quelques jours après, R. Howells fut encouragé par un appel téléphonique d'un ami très fidèle du collège ; il lui disait en substance : « Si vous risquez tout pour Penllergaer, j'en ferai autant, et je mettrai en vente, dans ce but, une maison que mon père m'a donnée. »

Penllergaer était une magnifique propriété, bien plus belle encore que les trois autres. Elle comprenait une vaste demeure avec de nombreuses dépendances, sept autres maisons d'habitation, une ferme et des jardins potagers où feu Sir John Llewelyn employait quinze jardiniers. Le domaine était réputé en raison de sa collection d'arbres et d'arbustes. L'université de Swansea l'avait utilisé pour ses classes de botanique. Sa rivière et son lac de sept hectares étaient connus des pêcheurs pour leurs truites. La splendide

allée, longue de deux kilomètres, qui montait jusqu'au château était bordée de massifs de rhododendrons et d'azalées.

M. Howells y voyait, en espérance, ces enfants persécutés, jouant entre les massifs aux fleurs étincelantes et pressentant qu'ils étaient déjà plus qu'à mi-chemin de la patrie qui leur est destinée, cette terre de Palestine appelée à ruisseler de lait et de miel.

Les journaux de la région, même ceux de Londres, publièrent des articles sur cette « Cité de refuge pour enfants juifs ». On entra en pourparlers avec le Ministère de l'Intérieur, en vue d'obtenir l'autorisation d'accueillir plusieurs centaines d'enfants juifs. Tout cela allait augmenter sensiblement les charges financières, car une caution de mille francs devait être versée pour chaque enfant.

Mais Dieu allait appeler Rees Howells et ses collaborateurs à franchir un nouveau pas, plus coûteux encore, le plus coûteux de tous. Il s'agissait du don de deux millions de francs pour lequel le collègue priait toujours. « Il y a, dit M. Howells, une règle d'or dans la vie par la foi : c'est qu'un chrétien ne peut jamais obtenir de Dieu qu'il pousse d'autres personnes à donner une somme supérieure à celle qu'il a donnée lui-même, ou qu'il donnerait certainement s'il le pouvait. »

C'est sur la base de ce principe que Dieu s'entretenait avec Rees Howells depuis plusieurs jours. Grande fut la sensation, au collège, quand, au cours de la réunion du dimanche matin, M. Howells révéla ce que Dieu demandait et fit part de la décision qu'il avait prise : il s'agissait bel et bien de vendre les trois propriétés qu'ils possédaient, Glynderwen, *Derwen Fawr* et *Sketty Isaf* (qui avaient été estimées à environ deux millions de francs), afin de consacrer cette somme à l'œuvre en faveur des Juifs. Le collège et l'école iraient s'installer à Penllergaer qu'ils partageraient avec les enfants juifs. Madame Howells avait été, elle aussi, mise en face du sacrifice de ces trois propriétés, avec les souvenirs précieux qui s'y rattachaient et les activités qu'elles permettaient pour le Seigneur ; elle prévoyait en outre tout ce qu'allait coûter de peine et d'argent l'obligation de tout recommencer à Penllergaer. Il lui paraissait impensable que ce fût vraiment là l'intention de Dieu.

Mais quand elle entendit M. Howells s'engager publiquement dans cette entreprise, elle comprit qu'il en serait ainsi. Pouvons-nous imaginer ses sentiments au moment où elle sortit de la réunion, aveuglée par les larmes ? Seule avec Dieu, elle livra bataille, manqua la réunion suivante et ne déjeûna pas ; mais, vers trois heures, elle vit en pensée Abraham gravissant la

montagne afin d'offrir à Dieu son fils Isaac en sacrifice ; alors elle surmonta son chagrin. M. Howells ignorait la manière dont sa femme avait remporté la victoire, mais il prêcha justement sur ce même passage au cours de la réunion de l'après-midi et lui demanda de terminer par la prière. Il y eut peu de visages sans larmes dans l'assemblée.

Des négociations s'engagèrent alors en vue de la vente des trois domaines. L'Armée avait déjà réquisitionné quelques champs, près de *Derwen Fawr*, comme terrain d'exercice et prenait des informations relatives aux propriétés du collège. M. Howells se mit donc en relations avec le Ministère de la guerre au sujet de cette vente. Finalement, après plusieurs mois, le Commandement occidental renonça à cet achat, et le Seigneur n'éprouva pas plus longtemps son serviteur sur ce point.

À la même époque, il y eut au collège une série de réunions au cours desquelles le Seigneur demanda à plusieurs de ceux qui avaient une vocation missionnaire de la déposer sur l'autel et d'accepter que, par leur intermédiaire, le Saint-Esprit prenne la place de pères et de mères auprès des enfants juifs qu'on attendait. Cela représentait, pour la plupart, un vrai renoncement, presque une capitulation ; mais c'était là l'étrange chemin de la sagesse de Dieu, car si ce ministère n'a pas été effectivement exercé, ce groupe d'environ cent vingt personnes s'est trouvé mis à part, par l'Esprit-Saint, pour se consacrer à l'intercession pendant les années de la guerre. Une fois de plus, Dieu se servait d'un appel apparent pour préparer ses serviteurs à une mission différente, plus importante encore. Il disposait ainsi d'une armée spirituelle prête à combattre la guerre, à genoux, pour rendre au monde la liberté et permettre à toute créature d'entendre l'évangile.

Comme ils se préparaient à accueillir les enfants, la guerre éclata et il leur fallut changer leurs plans. Cependant, une douzaine d'enfants juifs purent arriver et furent intégrés à la grande famille du collège.

Mais quel temps d'épreuve pour R. Howells ! « Quand vous essayez de faire quelque chose pour Dieu, dit-il plus tard, tout se ligue contre vous. Avoir acheté Penllergaer pour accueillir les enfants et en être empêché par la guerre, pouvait-il m'arriver pire ? Mais quand Dieu parle, on ne peut douter de sa parole. Si ce que Dieu vous dit vous amène à de grandes épreuves, retournez à lui et déchargez-vous sur lui de votre fardeau ! Rien ne ressemblait davantage à une erreur que cet achat, car j'avais de grosses dettes à ce moment-là, mais je n'ai jamais mis la chose en question. Le diable avait beau prétendre que c'était une erreur, je savais que c'était faux. Nous n'avions pas

pu recevoir ces enfants, c'est vrai, et pourtant nous avions obéi à Dieu en achetant cette propriété. Il nous dit que nous en tirerions des millions de francs pour le Royaume. »

Que les voies de Dieu sont admirables ! D'abord, le fait de posséder cette vaste propriété fournit du travail aux jeunes gens que Dieu avait appelés à rester au collège pour se consacrer à l'intercession. Pendant toutes ces années, ils furent employés à couper du bois sur le domaine et, de ce fait, exemptés de tout autre service national. Puis, la guerre se prolongeant, M. Howells fut amené à faire établir des plans pour la construction de maisons sur les terres du domaine. Lorsque les maisons seraient construites, des milliers de francs allaient pouvoir être versés au « trésor de Dieu ». Quant au château, il fut offert gratuitement au Dr Barnardo pour héberger les orphelins de guerre. Après de longues délibérations, le Conseil de cette œuvre estima que les réparations et l'entretien en seraient trop coûteux. Finalement, c'est le Conseil du Comté de Glamorgan qui l'a repris pour en faire une école pour enfants déficients. Les terrains d'alentour restèrent propriété du collège ; ils allaient permettre, en temps voulu, de recouvrer la somme que Dieu avait promise à son serviteur pour le Royaume.

Au cours des années de la guerre, les Juifs ne furent jamais oubliés. Cependant les prières avaient surtout pour objet les affaires des « nations ». Mais, après la guerre, spécialement en octobre et novembre 1947, des journées entières furent de nouveau consacrées à la prière pour le retour des Juifs en Palestine. M. Howells disait : « C'est en raison de l'alliance que Dieu a conclue avec Abraham, il y a quatre mille ans, que nous lui demandons de ramener le peuple juif dans son pays, et de permettre que la Palestine redevienne un État juif. »

Mais une question semblait mettre au défi la prière du collège : si le peuple juif n'était pas retourné dans son pays après la guerre de 1914-1918, comment le pourrait-il après celle-ci ? Ce fut dans l'institution, par les Nations Unies, d'un comité chargé d'examiner la question de la Palestine que ceux qui intercédèrent au collège discernèrent l'intervention de Dieu. Et lorsqu'ils surent que l'Angleterre s'appêtait à évacuer ce pays, ils consacrèrent onze jours, échelonnés sur deux mois, à prier pour le vote du comité des Nations Unies. Le 27 novembre 1947, jour du vote, ils redoublèrent de prière, mais apprirent que le sort de la Palestine n'avait pas été décidé. La prière se poursuivit, plus intense encore. Par la foi ils virent les anges de Dieu exerçant une influence sur les délégués à l'Assemblée des

Nations Unies, à New-York, en faveur du peuple de Dieu, et ils reçurent la pleine assurance de la victoire. Aussi, quelle fut leur joie, le lendemain, quand on apprit que les Nations Unies avaient voté le partage de la Palestine par trente-trois voix contre treize, et que l'État d'Israël était devenu une réalité. Le collège acclama la nouvelle et salua cette journée comme étant celle d'une des plus grandes interventions du Saint-Esprit depuis deux mille ans. Pendant ces vingt siècles, il n'y avait eu aucun signe laissant prévoir que la Terre promise serait rendue au peuple juif disséminé dans le monde entier ; mais maintenant, quatre mille ans après son alliance avec Abraham, Dieu avait rassemblé toutes les nations et les avait amenées à rendre aux Juifs une grande partie de la Palestine.

C'est aussi à ce moment-là qu'une lumière inattendue a été donnée à R. Howells au sujet des Arabes. « Dieu, a-t-il dit, m'a mis à l'écart pendant plusieurs jours afin de me révéler la place des Arabes. Dans Genèse 16. 12, Dieu dit d'Ismaël qu'il "habitera en face de tous ses frères". C'est là le problème. Dieu veut-il dire que les Arabes habiteront avec les Juifs ? Abraham aimait Ismaël et désirait qu'il fût son héritier ; et Dieu, qui dit bien ce qu'il veut dire, déclare : "Je l'ai béni." Les Arabes adorent le Dieu Unique. Dieu ne veut-il pas qu'ils soient bénis autant que les Juifs ? Ils procureront des refuges aux Juifs (Ésaïe 21. 13-15) et seront les premiers à entrer à Jérusalem pour rendre hommage au Roi (Ésaïe 60. 7). De même que nous avons été chargés d'un fardeau pour les Juifs quand il nous fallait intercéder en leur faveur, de même le Seigneur désirait que nous manifestions un égal souci en faveur des Arabes. Eux aussi sont les enfants d'Abraham. Le Saint-Esprit ne peut-il pas susciter un événement qui fasse tomber la barrière entre les Juifs et les Arabes, en sorte qu'ils aient, les uns comme les autres, une patrie et une bénédiction ? Les Arabes sont certainement un peuple aimé de Dieu, s'ils sont appelés à protéger les Juifs et à vivre dans ces pays qui doivent échapper à la domination de la "Bête". »

CHAPITRE 34²⁹ :

Dunkerque

Nous avons déjà vu que, pendant les quatre années qui précédèrent la seconde guerre mondiale, le Seigneur avait amené R. Howells à élargir son intercession aux affaires nationales et internationales. Comme il l'a dit lui-même : « Nous avons été conduits à nous charger d'intercéder pour les pays et les nations du monde entier. » C'est dans ce but que le Seigneur avait préparé l'équipe du collège à devenir un instrument capable de combattre par la prière pendant la crise mondiale qui approchait.

En mars 1936 déjà, M. Howells avait commencé à comprendre très clairement qu'Hitler était l'intermédiaire choisi par Satan pour empêcher que l'évangile ne soit annoncé « à toute créature ». « En luttant contre Hitler, a-t-il dit plus tard, nous avons toujours dit que nous ne nous opposions pas à un homme, mais à Satan. »

Tout d'abord, R. Howells pensa que Dieu empêcherait la guerre d'éclater. Nous avons vu comment les membres du collège ont combattu à genoux pendant la crise de Munich, et ont cru à la paix. Alors que des nuages de plus en plus menaçants s'amassaient sur l'Europe, Rees continuait à croire et à prédire que Dieu interviendrait pour éviter la catastrophe. Et cela jusqu'au 3 septembre 1939, jour de la déclaration de la guerre. Il n'en fut pas ébranlé dans sa foi, et dans la conviction qu'Hitler et le régime nazi devaient être anéantis, afin que l'Allemagne, terre de la Réforme, fût libérée. Ainsi, la déclaration de la guerre ne fit que pousser R. Howells et son équipe d'intercesseurs à lutter à genoux avec une ardeur redoublée. Le moment était venu d'honorer le vœu qu'ils avaient fait trois ans auparavant : « offrir leur vie pour livrer les batailles du Royaume, aussi réellement que s'ils étaient appelés à combattre sur le front. » Cette prise de position contre la guerre afin que l'annonce de l'évangile ne fût pas entravée, s'avérait être le moyen par lequel Dieu confiait à ce groupe une responsabilité, dont il ne pourrait plus se décharger jusqu'à la défaite de l'Ennemi. Dans un livre qu'il publia en décembre 1939, R. Howells écrivait : « Le Dieu de Daniel libérera le pasteur Niemöller et les centaines d'autres chrétiens évangéliques allemands enfermés comme lui dans les camps de concentration... leur place sera un jour occupée par les chefs nazis fanatiques, s'ils échappent à la mort avant cela. »

Il écrivit aussi : « Nous subirons peut-être plus d'un revers avant que Dieu n'intervienne. Il se peut bien que, tels les Israélites, (Juges 20) nous soyons réduits à toute extrémité et contraints de supplier le Seigneur de venir à notre secours ; mais ce secours viendra certainement »...

Et encore : « Si tous les "justes" de ce pays adressaient à Dieu de ferventes prières, nous sommes certains qu'elles seraient exaucées et que nous pourrions inaugurer Penllergaer le jour de Pentecôte sans guerre ni blackout... Quel soulagement ce serait pour des millions d'hommes ! »

Il était loin de se douter que les jours de la Pentecôte allaient être les plus sombres pour notre pays. En effet, le 10 mai, les divisions blindées d'Hitler envahissaient la Belgique et la Hollande. Le 29 c'était l'évacuation de Dunkerque, suivie de l'appel inoubliable de Churchill, qui offrait à son pays « du sang, de la sueur, du labeur, et des larmes ».

En dépit de cette défaite apparente, les comptes rendus des réunions quotidiennes du collège (trois par jour, en général) révèlent qu'il ne s'agissait pas d'une équipe en proie à l'anxiété, mais plutôt de chrétiens qui se sont déjà placés sur le terrain de la victoire, alors que partout ailleurs les gens étaient envahis par la peur.

Ainsi, pendant que, de l'autre côté de la mer, les soldats battaient en retraite kilomètre après kilomètre, cédant des pays entiers à l'ennemi qui paraissait près d'atteindre son but, l'existence d'un groupe d'une centaine d'intercesseurs, comme celui du collège, combattant par la prière chaque soir de sept heures à minuit – pendant toute la durée de la guerre – serait absolument invraisemblable si nous ne savions pas que le Seigneur était avec eux.

Mais quel combat ! Quelle épreuve, pour Rees Howells et son équipe, que le démenti apparemment infligé à ses prédictions par les succès de l'ennemi ! Pourquoi Dieu tardait-il à intervenir ?

Écoutons Rees : « C'est une vraie mort pour nous que le retard de l'accomplissement de cette prédiction ; mais il n'y a pas de résurrection pour ce qui n'est pas passé par la Croix. C'est dans la mesure où l'on meurt qu'il y a du fruit au centuple... Je suis sûr que la victoire viendra, comme l'aube après la nuit...

16 mai, 9h30 : (lendemain de la capitulation de la Hollande) : « C'est aujourd'hui qu'a probablement lieu la plus grande bataille de l'Histoire. Ne quittez pas le Seigneur du regard aujourd'hui ! La victoire viendra de LUI et

de personne d'autre, et il en aura toute la gloire. Dieu atteint les ennemis visibles par l'armée, et les invisibles par nous. »

17 mai : « Le Seigneur ne peut vous utiliser que dans la mesure de votre foi. Aujourd'hui votre responsabilité à l'égard de la victoire est plus grande que celle des hommes sur le champ de bataille. Vous devez être morts à tout ce qui n'est pas ce combat. Si le Seigneur nous trouve consentants à cette mort vécue et inébranlables en face de cette épreuve, ne nous permettra-t-il pas d'insister auprès de lui jusqu'à ce qu'il y mette fin ?... Je ne veux pas que des milliers de nos jeunes meurent ; il doit y avoir un jour pour la ruine des nazis. Pourquoi pas maintenant ?... »

18 mai, 9h30 : « À moins que Dieu n'intervienne aujourd'hui d'une façon miraculeuse, je crois que nous avons perdu. J'aimerais mourir, mais je n'en ai pas le droit... Je veux combattre l'Ennemi, pendant ce week-end, comme s'il s'agissait de la fin de la civilisation. Ne permettez pas que les jeunes gens au front fassent davantage que vous ici ! »

19 mai : « C'est maintenant le moment propice pour mettre la Bible à l'épreuve au sujet des guerres, puisque nous y sommes engagés nous-mêmes »...

20 mai, 9 heures : « Les vingt-quatre heures à venir seront décisives... Nous venons au Seigneur, ce matin, pour lui dire que nos yeux sont fixés sur lui. S'il n'intervient pas, nous sommes perdus. Je ne doute pas du Seigneur, pas une seconde, mais il me faut être vigilant.

21 mai, 19 heures : « Le Premier ministre français a dit, ce soir : « Seul un miracle peut nous sauver. » Le tout est de savoir si la Bible est vraie. Je suis prêt à risquer ma vie pour le prouver, et je tiens à vous dire ce soir qu'elle l'est pleinement. Assurez-vous que votre foi est droite ; si elle l'est, vous n'avez nul besoin d'avoir peur. »

Depuis le 22 au soir jusqu'au 25, M. Howells ne participa plus aux réunions ; d'autres membres du personnel prirent le relai. Il se retira à l'écart, seul avec Dieu, pour lutter jusqu'au bout. Et, comme on l'a dit, le fardeau écrasant de ces journées a brisé son corps. Il a littéralement offert sa vie.

26 mai : Journée nationale de prière en Grande-Bretagne.

9h30 : « Tout ce que vous pouvez faire aujourd'hui, quand un cri de détresse s'élèvera de tout le pays, c'est d'être en mesure de saisir la réponse de Dieu. »

11h15 : « Comment pouvez-vous être sûrs que les Nazis ne prendront pas

notre pays ? Tous nos dirigeants savent qu'à moins d'une intervention divine nous serons esclaves. Nous avons prié pour l'Éthiopie et pour d'autres pays ; notre cri n'est donc pas égoïste. »

27 mai : « Quand il y a intercession et foi, le Seigneur peut faire de grandes choses. Notre peuple verra que Dieu répond à nos prières et il s'en réjouira. »

14h45 : « Tout ce que je puis faire, aujourd'hui, c'est de croire. Entre nos deux réunions, les nouvelles étaient terribles : l'enfer sur la terre. »

29 mai : Évacuation de Dunkerque.

30 mai : « À vues humaines, il n'y a aucun espoir de victoire... Mais Dieu peut changer les mauvaises nouvelles en de très bonnes nouvelles. Dieu veuille nous redresser, ce soir ! Nous ne devons pas être pris de panique à la pensée que les Nazis vont gagner. L'Allemagne doit être libérée, comme l'Angleterre et la France. Nous aurons peut-être à endurer de plus grandes souffrances encore ; mais je ne doute pas de l'issue finale »...

Quand nous pensons à ces jours de détresse et de terreur, combien nous sommes reconnaissants que Dieu ait suscité ce groupe d'intercesseurs cachés, dont la vie a été jour après jour mise sur l'autel, tandis qu'ils se tenaient sur la brèche pour la liberté de la Grande-Bretagne.

29 Nous avons volontairement abrégé les trois chapitres suivants. Notre intention n'a pas été de passer sous silence le fait que, plusieurs fois, au cours de ces années de guerre, Rees Howells a énoncé des prédictions qui ne se sont pas accomplies – soit que Dieu ait modifié ses plans, soit que son serviteur se soit trompé. Nous avons plutôt retenu l'essentiel et le positif : l'intercession a sa place en face des événements politiques ; les chrétiens sont appelés à prier pour les peuples et les nations. En réponse à la prière de la foi, Dieu peut changer le cours de l'Histoire. N'est-ce pas là ce que toute la Bible nous enseigne ? N.d.t.

CHAPITRE 35 :

La bataille d'Angleterre

L'équipe d'intercesseurs du collège allait devoir engager un nouveau combat par la prière. Ce fut à l'occasion de ce qu'on a appelé « la bataille d'Angleterre ». En effet, Goering tenta de s'assurer la maîtrise de l'air en vue de préparer l'invasion de la Grande-Bretagne, et multiplia dans ce but les raids aériens.

Dans un tel combat, rien ne devait être entrepris à l'aveuglette ou laissé au hasard de l'inspiration du moment. Tout fut examiné dans la présence de Dieu ; nos intentions furent passées au crible, jusqu'à ce que le Saint-Esprit pût montrer clairement à son serviteur que nous étions en droit de nous attendre à l'exaucement de notre prière. Nous ne devons nous accorder aucun répit avant d'avoir reçu de Dieu l'assurance que notre foi avait eu gain de cause et que la victoire était acquise.

Voici quelques notes prises à ce moment-là au cours des réunions :

2 septembre 1940 : « Je veux savoir si nous avons le droit de nous prétendre libres de toute peur quand ces avions volent au-dessus de nous. Nous sommes accourus pour nous tenir sur la brèche et sauver les enfants juifs persécutés par Hitler. Pouvons-nous aujourd'hui revendiquer la protection de Dieu pour les enfants des missionnaires ? À moins que ma foi ne soit à la hauteur des circonstances et ne m'autorise à compter sur cette protection, je devrai conduire ce soir tous ces enfants dans un abri et y rester avec eux. Dois-je avoir peur parce que d'autres ont peur ? Si j'ai mis ma confiance en Dieu pour acheter ces propriétés, je dois me confier en lui pour qu'il protège ces enfants. Mais il faut que notre foi repose sur une base solide, pour le cas où ces raids dureraient des mois. Ma seule crainte, c'est de ne pas discerner la volonté de Dieu »...

L'allusion de M. Howells à l'abri dans lequel il aurait pu emmener les enfants des missionnaires se rapporte au fait qu'il avait été tenu d'aménager un abri pour les trois cents externes du collège. Mais, quant au personnel et aux enfants des missionnaires (environ soixante) qui faisaient partie de la famille du collège, le Seigneur lui avait dit de ne prévoir ni abri, ni masques à gaz (bien que chacun fût libre de s'en procurer un s'il le désirait). Dieu justifia pleinement cette attitude pendant toute la durée de la guerre, en ne

permettant pas qu'une seule bombe tombât sur les propriétés du collège, alors que la ville, avec ses docks stratégiques subissait des raids meurtriers. Mais revenons au journal :

3 septembre (après un raid massif pendant la nuit) : « C'est sûrement le Seigneur qui m'a fait aller en ville pour me rendre compte de l'ampleur des dégâts. Devant tous ces immeubles en ruines, je me disais : "Valait-il la peine d'acheter Penllergaer si tout doit aboutir à cela ?" J'ai compris à quoi ressembleraient nos propriétés à moins que Dieu ne les protège. Je me suis mis à prier pour la ville autant que j'avais prié pour le collège la nuit d'avant. »

4 septembre : « Ces raids aériens peuvent aggraver sérieusement la situation dans notre pays. Nous n'avons jamais connu une chose pareille. Où est Dieu dans tout cela ? Quand on est toutes les nuits en danger, il n'est pas facile de demeurer certain de la protection de Dieu. Pouvez-vous affirmer que vous êtes en sûreté pendant les raids aériens ? Dieu vous l'a-t-il dit ?... Vous pouvez toujours essayer d'utiliser la Parole de Dieu, mais c'est de sa puissance que vous avez besoin ! Si vous n'êtes pas vous-même libérés de cette peur par la foi, vous ne pourrez jamais prier pour la libération de notre pays. »

7 septembre : « Que de gens éprouvés et affligés par ces raids ! Si vous pouvez croire que vous avez été délivrés de l'enfer, pourquoi ne pouvez-vous pas croire que vous êtes délivrés de ces raids ? La paix que donne le Seigneur n'est pas artificielle ; elle est si profonde que Satan lui-même ne peut la troubler. »

8 septembre : Journée nationale de prière.

9 heures : « Notre pays n'a qu'une religion de façade. Il n'est "ni froid, ni bouillant", comme l'Église de Laodicée. Dieu veuille ramener à lui notre peuple ! »

« Pendant la réunion de midi, juste au moment où M. Howells commençait à parler, les avions nazis ont passé au-dessus de nous ; dans le champ voisin les canons ont craché la mitraille, et la sirène a mugé. Mais M. Howells a continué à délivrer son message, et l'assemblée est restée suspendue à ses lèvres. Alors notre fardeau a fait place à la louange, nos craintes à la certitude de la victoire de la foi. Le signal marquant la fin de l'alerte a retenti alors que le service se terminait. Nous avons chanté : "La mort est vaincue, dites-le avec joie, vous les fidèles !" »...

10 septembre : « À quoi auraient servi les millions de prières de cette journée nationale si personne n'avait cru ? La foi est la chose la plus fragile qui soit. Elle ressemble à une vapeur. Elle peut vous échapper facilement... »

11 septembre (Alors que la bataille aérienne battait son plein sur Londres et le sud de l'Angleterre) : « De très nombreux quartiers ont été bombardés à Londres. Le palais de Buckingham lui-même a été atteint. J'ai été poussé à prier pour le roi et la reine. Je crois que nos prières seront exaucées. »

12 septembre : « Nous avons prié la nuit dernière afin que Londres soit défendue et que l'ennemi ne parvienne pas à forcer sa défense. Dieu a répondu à la prière. »

14 septembre : « Parce que nous avons cru, Dieu nous a fait connaître ce qui doit arriver :

Toute créature entendra l'évangile ; la Palestine sera réoccupée par les Juifs ; le Sauveur reviendra ! »

Dans ses *Mémoires de guerre*, Churchill affirme que le 15 septembre a été « le point culminant » de la bataille aérienne. S'étant rendu à la Salle des Opérations de la R.A.F., il put observer les escadrilles allemandes qui pénétraient sur notre territoire, tandis que les nôtres allaient à leur rencontre. Il demanda au Maréchal de l'Air :

— Avons-nous encore des réserves ?

— Aucune...

Cinq minutes s'écoulèrent... Et voici que l'ennemi parut faire demi-tour. Le mouvement des pions³⁰ sur les tables révélait un retrait continu, vers l'est, des bombardiers et des chasseurs allemands. Il n'y eut point d'autre attaque. Au bout de dix minutes, l'offensive était terminée. Aucune raison plausible ne peut expliquer cette retraite de la Luftwaffe au moment même où la victoire était à sa portée. Mais nous en savons la raison.

Après la guerre, le Maréchal de l'Air, Lord Dowding, a fait le commentaire suivant : « Pendant la bataille elle-même, on se rendait compte de jour en jour qu'un secours nous venait d'ailleurs. Et à la fin du combat, j'avais l'impression qu'une intervention divine spéciale avait modifié des événements qui, sans cela, se seraient déroulés bien autrement. »

³⁰ En anglais, « disques ». Il s'agit de figurines représentant les escadres aériennes que l'on déplace sur la table des cartes au fur et à mesure des opérations. N.d.t.

CHAPITRE 36 :

Russie, Afrique du nord, jour J

L'issue victorieuse de la bataille d'Angleterre préserva le pays de l'invasion, mais l'ennemi prit sa revanche en intensifiant ses raids aériens nocturnes, qui se poursuivirent jusqu'en 1941.

À partir du mois de janvier de cette année-là, ces bombardements incessants pesèrent de plus en plus lourdement sur la prière du collège. Dix jours consécutifs furent alors consacrés à une intercession intense, pour demander à Dieu d'en délivrer le pays.

Deux mois plus tard, le 6 avril, Hitler déclarait la guerre à la Yougoslavie et à la Grèce, puis il envahissait la Crète et l'Afrique du Nord. Ces nouveaux engagements l'obligèrent à renoncer à la destruction de la Grande-Bretagne. Ainsi, la crise qui la menaçait s'éloigna.

Mais le choc le plus violent qui frappa l'opinion publique du monde entier fut la nouvelle de la volte-face d'Hitler et de sa décision soudaine d'envahir la Russie. À ce propos, les journaux citèrent le proverbe païen : « Les dieux rendent fous ceux qu'ils veulent détruire. » Cette décision d'Hitler fut interprétée par plusieurs comme une intervention divine propre à soulager les Alliés et à entraîner la ruine des Nazis.

L'invasion de la Russie commença le 22 juin, mais, sept semaines auparavant déjà (le 2 mai plus exactement), le Seigneur avait mis au cœur de R. Howells la pensée qu'il avait un jugement à exercer sur la Russie de Staline : il n'était pas juste que Staline et ses satellites échappent au jugement. La prière du collège fut donc que la volonté de Dieu s'accomplît – malgré la prolongation de la guerre et les souffrances que cela impliquait – et nul ne fut étonné quand la Russie se vit attaquée à son tour.

Mais bientôt la situation changea de face : la Russie n'était plus seulement en guerre, elle était au bord de l'effondrement : les armées allemandes étaient aux portes de Moscou et le monde libre suivait avec anxiété la désagrégation progressive des armées russes. Hitler proclamait qu'il réussirait là où Napoléon avait échoué et qu'il passerait l'hiver dans un Moscou intact. Allait-il réussir ?...

C'est alors que, le dimanche matin 19 octobre, M. Howells se sentit appelé par Dieu à prier pour que se poursuive la résistance de Moscou, et il invita le

collège à se joindre à cette prière. « Cela paraissait ridicule et impossible, écrit le Dr Symonds³¹, car nous avons appris que sa chute était inévitable. Toutefois, bien que la prière dépassât de beaucoup notre compréhension, l'Esprit nous y maintenait. Il semblait prier malgré nous. Ce combat par la prière se poursuivit toute la journée jusqu'à la réunion du soir. C'est alors que nous avons reçu, par notre directeur, l'assurance que notre prière était exaucée. On connaît la suite : Moscou n'a jamais capitulé, et Goering, rappelant plus tard les vicissitudes de cet hiver déclarait que trois millions d'hommes, "la fleur de l'armée" avaient péri dans la neige... »

Dieu commença alors à orienter les prières du collège dans une autre direction. Avec l'avance des Nazis à travers la Yougoslavie et la Grèce, puis la prise de la Crète, d'une part, avec la menace de Rommel sur l'Égypte d'autre part, la prière commença à se centrer sur les pays de la Bible. D'ailleurs, c'était là, depuis longtemps déjà, un des principaux sujets d'intercession confié au collège. La guerre qui sévissait ne concernait pas seulement l'Europe, mais, dans sa sagesse, Dieu allait s'en servir pour permettre le retour des Juifs en Palestine. Aussi, dès que les pays de la Bible parurent en danger d'être envahis, Dieu orienta les prières dans cette direction. Avec l'intervention de Rommel et des armées allemandes en Afrique du Nord, la menace sur l'Égypte se précisa. Or, la capitulation de l'Égypte ouvrirait toute grande la porte de la Palestine... On se souvient encore de ces sombres journées où Rommel mit en déroute l'armée anglaise et s'avança presque aux portes d'Alexandrie.

« Si Dieu n'intervient pas en faveur de la Palestine, déclara M. Howells le 4 juillet 1942, il n'y aura jamais aucune sécurité pour les Juifs dans ce pays. La Palestine doit être protégée parce que c'est là que le Seigneur reviendra. Si j'en avais le choix, aujourd'hui, je dirais à Dieu : "Prends tout ce que je possède, mais préserve la Palestine !" »

« Nous voulons demander aujourd'hui au Seigneur de ne pas permettre qu'Alexandrie soit prise. Puis-je porter pour Alexandrie le fardeau que je porterais si Swansea était attaquée ? »

C'était un samedi, et d'habitude il n'y a pas de réunion de prière le samedi après-midi au collège. Tous furent néanmoins appelés à consacrer ces heures à demander à Dieu de sauver Alexandrie et de changer le cours des événements en Afrique du Nord. C'était un lourd fardeau, mais il y eut une grande liberté dans la prière. À la fin de la réunion du soir, M. Howells dit :

« Notre prière a-t-elle été celle du Saint-Esprit ? Dans l'affirmative, nous pouvons être certains que l'ennemi ne prendra pas Alexandrie »... Il ajouta : « J'ai été remué aujourd'hui, jusqu'au fond de moi-même. J'étais comme un homme qui se fraie un chemin en enfonçant dans le sable. Mais maintenant j'émerge ! Je tiens la victoire ! Je m'y cramponne ! C'est du solide !!... »

La semaine suivante, ils apprirent par les journaux combien la situation avait été dramatique en Afrique du Nord, le samedi même où ils étaient réunis de façon exceptionnelle pour intercéder à ce sujet. C'est en effet au cours de ce week-end que la situation changea à El Alamein et qu'Alexandrie fut sauvée.³²

L'attention du collège fut alors de nouveau tournée vers la Russie. En effet, les Allemands, après leur échec à Moscou, poussaient maintenant vers l'est et approchaient de Stalingrad et du Caucase par la Russie méridionale. Cet obstacle une fois franchi, la porte des pays de la Bible leur serait largement ouverte. Écoutons encore le docteur Symonds :

« Les Nazis avaient déjà forcé les lignes de défense de Stalingrad, et l'on se battait dans les faubourgs de la ville, quand, à l'improviste, notre directeur annonça que le Saint-Esprit le pressait d'intercéder pour que Stalingrad ne tombe pas, justement parce que Stalingrad était la porte du Caucase, et le Caucase celle des pays de la Bible. Or l'ennemi avait déjà fait deux tentatives pour occuper ces pays : la première par l'île de Crète, la seconde par l'Afrique du Nord. Mais l'intercession pour Stalingrad nous parut la plus difficile à saisir par la foi. Nous avons lutté pendant quinze jours. L'Esprit insistait, par son serviteur, disant que cette prière était venue de lui et que nous étions responsables de son exaucement.

La bataille, maison par maison, fut l'une des plus acharnées de toute la guerre ; mais notre combat spirituel ne l'était pas moins. Cependant, contre toute raison humaine, à mesure que les nouvelles devenaient plus sombres, notre foi s'affermissait, jusqu'au moment où l'ennemi nous parut lâcher prise devant nous. Au même moment, et à l'étonnement du monde, l'armée allemande fut repoussée, complètement démoralisée. »

Venons-en maintenant au dernier grand combat spirituel de la guerre, lors de l'ouverture du « Second Front ». Nous citerons cette fois encore quelques-unes des propres paroles de M. Howells :

Le 6 avril 1944, exactement deux mois avant le jour J, il déclara, au cours d'une réunion : « Nous sommes solidaires de tous les jeunes gens qui vont

être engagés sur le second front. Ne pouvons-nous pas obtenir par la foi que ces jeunes hommes ne subissent qu'un minimum de pertes ? Si Dieu est intervenu à Moscou, à Alexandrie et à Stalingrad, ne peut-il pas intervenir sur le Second Front et empêcher cette entreprise d'échouer ? Puisque nos dirigeants n'ont d'autre but que l'adoption de la Charte de l'Atlantique et de ses "Quatre Libertés" comme résultat de cette guerre, nous sommes en droit de demander à Dieu d'intervenir en faveur de nos jeunes hommes. »

Un mois plus tard, le 7 mai il disait : « Pendant que je parle, cinq millions de soldats se préparent pour le second front ; plusieurs milliers d'entre eux trouveront sans doute la mort. À Verdun, les Français ont perdu un million des leurs. Si je ne suis pas appelé à combattre aux côtés de ces hommes, mais que, connaissant une autre manière de leur venir en aide, je ne l'emploie pas, je mérite d'être tué à leur place. Ils vont affronter la mort, et quiconque a vu la mort en face sait qu'il s'agit d'une chose sérieuse. Or c'est pour vous et pour moi qu'ils l'affrontent. S'ils souffrent davantage que nous souffrons pour eux, nous en porterons la honte durant toute notre vie... Ce qui est tragique, c'est que l'Allemagne est un pays protestant comme nous. Aussi, nous ne luttons pas contre la nation allemande, mais contre le régime nazi. »

Le 6 juin, jour du débarquement, M. Howells donna lecture de l'ordre du jour du Général Eisenhower aux troupes, dans lequel il disait : « L'espoir et les prières des peuples qui en tous lieux aiment la liberté vous accompagnent... »

Le *Daily Telegraph* a rapporté que ce fut la seule nuit où aucun sous-marin allemand ne patrouilla dans la Manche. Quatre mille bateaux et onze mille avions passèrent en Normandie sans rencontrer aucun bateau ni aucun avion ennemi. Cela dépasse toute imagination...

Le couronnement de ces six années de prière fut, en juin 1945, la fondation, à San Francisco, de l'« Organisation des Nations Unies ». Ce ne fut pas, pour le collègue, la source d'un espoir illusoire en une paix universelle définitive, car sa prière pour que l'évangile parvienne à toute créature et que les Juifs reviennent en Palestine a toujours été liée à la grande attente du retour en gloire de notre Sauveur et de l'avènement du Royaume. Mais c'était la réponse à ces années de prière pour la réouverture du monde à l'évangile, en sorte que toute créature puisse l'entendre dans cette génération.

³¹ Proche collaborateur et ami de R. Howells. N.d.t.

³² Dans son livre *Pipe-line to Battle*, le Commandant Rainer, responsable du ravitaillement en eau de la 8^e armée, rend compte d'un fait extraordinaire et probablement décisif dans la bataille pour Alexandrie : « Les restes de l'armée britannique – cinquante tanks, une vingtaine de pièces de

campagne et environ cinq mille soldats – se trouvaient pris entre les hommes de Rommel et Alexandrie. La partie était à peu près égale, les Allemands ayant l'avantage de leurs canons de quatre-vingt-huit millimètres. Les deux armées étaient au bord de l'épuisement en raison de la chaleur, du sable et du manque d'eau. La bataille était acharnée. Le soleil était à la verticale et nos hommes avaient atteint l'extrême limite de leur endurance quand les Nazis flanchèrent. Dix minutes de plus, c'était nous ! Lentement les tanks Mark IV se repliaient derrière la fumée de la bataille. Alors, on vit une chose incroyable : mille cent hommes de la 90^e division blindée légère, l'élite de l'Afrika Korps, s'approchaient en trébuchant dans le sable, les bras levés. Leurs langues tuméfiées et noires de sang coagulé pendaient hors de leurs bouches. Comme pris de folie, ils arrachèrent les gourdes du cou de nos hommes pour en verser le contenu entre leurs lèvres desséchées. »

Le commandant Rainer explique ainsi la raison de cette capitulation : « Les Allemands n'avaient plus d'eau depuis vingt-quatre heures quand ils parvinrent à nos lignes après avoir culbuté notre défense. Ils trouvèrent alors une conduite d'eau de quinze centimètres, la crevèrent à la mitrailleuse et se mirent à boire avidement. Ce n'est qu'après avoir bu de fortes lampées qu'ils s'aperçurent qu'il s'agissait d'eau de mer. La conduite venait d'être posée et je venais de l'essayer. Or, on n'employait jamais d'eau douce pour les essais ; elle était bien trop précieuse. Si les Panzers avaient percé nos lignes la veille, ils auraient trouvé des tuyaux vides. Deux jours plus tard ils auraient été pleins d'eau douce !... La capitulation de ces mille cent soldats d'élite a pu être un élément décisif dans la bataille d'Alexandrie. » L'éditeur ajoute : « Un événement aussi incroyable que celui-ci ne peut être considéré comme une simple coïncidence. »

CHAPITRE 37 :

Vers le Père

Cette longue période d'intercession était donc arrivée à son terme. Pendant les années de la guerre, Dieu avait pris le collège à part et l'avait chargé d'intercéder pour le monde entier, de même que, précédemment, il avait emmené R. Howells à l'écart afin que, seul avec lui, il intercède en faveur d'une seule âme.

Maintenant que la guerre était terminée, on rétablit les contacts fraternels avec les champs de mission à l'étranger. Le collège a toujours entretenu des relations amicales avec les serviteurs de Christ dispersés sur toute la terre. Année après année des étudiants sont partis comme évangélistes ou missionnaires au service de diverses sociétés dont plusieurs ont reçu une aide financière. Les responsables et les agents de nombreuses missions sont venus visiter le collège, et, depuis sa fondation, Dieu avait demandé à son serviteur de ne jamais laisser repartir un missionnaire sans lui avoir remis un don, même si c'était tout ce qui lui restait ! Maintenant que le collège était libéré du fardeau de l'intercession relative à la guerre, le Seigneur commença à lui confier de nouveau le souci des champs de mission. La « conférence annuelle pour toute créature » fut rétablie en 1947, ainsi que les cours destinés aux étudiants qui se préparaient à partir sur les champs de mission.

Le fardeau particulier qui pesait sur le cœur de M. Howells était de trouver l'argent nécessaire à la proclamation de l'évangile à toute créature. Il fallait que cet argent pût être dépensé librement sous forme de dons envoyés aux serviteurs de Dieu dans tous les pays du monde. Ce fardeau ne le quitta plus jusqu'au dimanche 15 janvier 1950. Ce soir-là, au cours de la réunion, il lut les cantiques de Moïse et de David³³, puis il dit : « Tout en moi loue le Seigneur, car le Saint-Esprit me permet de dire : "J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire"; l'évangile sera annoncé à toute créature, l'argent nécessaire est assuré, et le Roi reviendra. » Il avait l'assurance que Dieu donnerait les deux millions de francs promis : il les investirait dans son œuvre, puis il réclamerait le centuple pour le plein accomplissement de la vision « à toute créature ».

La communauté du collège ne se rendit pas bien compte qu'il y avait dans ces paroles plus qu'une simple action de grâce pour une délivrance

financière. Pour Rees Howells, intercesseur au service du Seigneur, elles marquaient l'achèvement de son combat sur la terre. Certes, avec tous les membres du collège, il croyait à l'enlèvement de l'Église et à la pleine victoire de Christ sur la mort au grand jour de sa venue, dans l'attente de l'accomplissement de Philippiens 3. 21. Mais, après avoir conquis cette dernière place d'intercession, il accepta la volonté de Dieu, en pleine victoire... Un mois plus tard, il allait se trouver face à face avec son Sauveur !...

Le docteur Symonds, qui resta avec lui jusqu'à la fin, nous raconte :

« À peu près deux ans avant son départ pour la maison du Père, notre cher directeur a désiré revoir Llandrindod où il avait reçu l'effusion du Saint-Esprit. Quelques-uns d'entre nous ont eu le privilège de l'accompagner. Il fut visiblement béni et réconforté par la visite que nous fîmes à la petite chapelle (actuellement désaffectée) où le Christ glorifié lui avait été révélé. Puis il nous conduisit à l'endroit où la tente de la convention avait été dressée et nous rappela, une fois encore, comment le Saint-Esprit s'était fait connaître à lui comme une personne et lui avait demandé de lui livrer son corps. Tandis qu'il repassait en lui-même ces expériences et tout ce que le Saint-Esprit avait accompli en lui et à travers depuis lors, il fut fortifié dans la conviction que le Saint-Esprit triompherait de tous les obstacles et qu'il ferait parvenir l'évangile à toute créature dans cette génération.

Peu après, comme nous gravissions une colline, je remarquai que son teint devenait grisâtre, et nous avons dû nous arrêter un moment. Il était atteint d'une crise cardiaque. À partir de ce jour, peu d'entre nous se sont doutés de tout ce qu'il a dû souffrir. Nous avons essayé de le persuader de prendre un peu de repos, mais il était à tel point consumé par sa passion pour le Royaume et pour le salut des âmes perdues qu'il ne relâcha jamais son effort, dans les réunions de prière comme dans ses autres activités au service du Roi. Il ne voulait pas prendre de médicament pour atténuer ses crises, préférant remettre toutes choses, comme toujours, entre les mains du Seigneur.

Depuis ce dimanche soir où il avait reçu la certitude de l'exaucement quant à l'argent nécessaire à la « vision », nous étions conscients que notre directeur sentait que sa tâche ici-bas était terminée. Son ministère essentiel avait toujours été celui de l'intercession. Il m'a souvent dit alors : « Je préférerais de beaucoup, maintenant, aller à la Cité de gloire et laisser tout le reste à quelque "Josué" que Dieu appellera »... Sa joie pour l'éternité serait d'avoir été fidèle entre les mains de Dieu en posant les fondations.

Puis, l'heure du départ approcha :

Le mardi 7 février, Mademoiselle Margaret Wright, directrice de l'hôpital du collège, inquiète à son sujet, monta dans sa chambre après la réunion du soir pour voir si tout allait bien. Elle eut la surprise de le trouver en train d'arpenter sa chambre en chantant l'un des vieux cantiques gallois qui parlent du Ciel, et qu'il avait appris de sa mère. Voici la traduction de l'un d'entre eux :

*Mon Sauveur est beau et avenant
Il est le plus beau de tous ;
Je salue en lui le Roi des rois,
Ici-bas et pour l'éternité.
Sa beauté souveraine
A complètement conquis mon âme.
Regarde au-dessus des nuages et des ombres ;
Contemple, ô mon âme, le Pays de la Lumière
Où la brise est toujours embaumée,
Où le ciel est toujours limpide !
Les myriades bienheureuses
Y jouissent déjà de la parfaite paix.
Maintenant, enfin, un profond ravissement
A fait vibrer mon cœur ému,
Dans l'espérance de posséder
Ce divin héritage.
Ils sont bénis à jamais,
Ceux qui aspirent à ce Pays du repos.
Oui, nous nous séparons, mais pas pour toujours.
Notre poitrine s'emplit de joyeux espoirs.
Ceux qui aiment le Seigneur
Ne connaissent jamais un dernier adieu.
C'est une union bienheureuse
Qui nous attend au-delà du voile de la séparation.*

Le lendemain soir, 8 février, à la fin de la réunion, il semblait transporté dans la gloire. L'assemblée tout entière, debout, chantait : « Au-delà du Jourdain avec Jésus mon Sauveur », cantique qu'il avait indiqué lui-même mais qui n'avait pas été chanté au collège depuis un an au moins. Lorsqu'il sortit son mouchoir et se mit à l'agiter tout en chantant, comme s'il saluait son Sauveur et les saints qui se trouvaient déjà dans la gloire, son visage

parut à plusieurs semblable à celui d'Étienne – le visage d'un ange. Ce fut sa dernière réunion ici-bas.

Une demi-heure plus tard, on m'appela auprès de lui ; il était étendu sur son lit en proie à une terrible crise d'angine de poitrine. À mon étonnement, il consentit à prendre quelques médicaments – ce qui me fit pressentir qu'il ne s'attendait pas à surmonter cette crise ; autrement, il aurait préféré s'en tenir à la foi seule.

Alors qu'il luttait contre la douleur – ce que je ne pouvais que supposer, car jusqu'à la fin il ne dit pas un mot de sa souffrance – il dit : « C'est le Seigneur... c'est le Seigneur... Je suis au centre de la volonté du Seigneur... tout est acquis... c'est le Seigneur. »

Pendant les quatre jours qui suivirent, chaque fois qu'il reprenait conscience, c'était pour prononcer faiblement le nom de quelque missionnaire (celui de M. Norman Grubb, en particulier), ou de quelque autre ami intime pour lequel il priait sans doute, ou encore pour nous dire sa confiance dans l'accomplissement de la « vision ».

Il prononça ses derniers mots dans un moment de lucidité le 12 février. M'ayant reconnu, il murmura, comme dans un souffle : « Victoire... Alléluia ! » À Madame Howells il avait également répété plusieurs fois : « Glorieuse victoire ».

Son pèlerinage terrestre prit fin le 13 février à dix heures du matin. Agenouillés autour de son lit, et profondément conscients de l'ineffable présence de Dieu, nous avons prié à mi-voix : « Que ta volonté soit faite ! » et demandé au Seigneur de faire de nous des successeurs dignes d'un aussi noble serviteur de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ... »

En l'espace d'une heure, M. Samuel Howells réunit tout le personnel du collège et de l'école. Il les appela tous à consacrer leur vie, comme à nouveau, au service de Dieu, et à se charger de la « vision » et de la mission que son père venait de déposer. Depuis ce jour, il fut évident pour tous que, pendant les treize années précédentes où il avait vécu auprès de ses parents au collège, Dieu avait formé et préparé M. Samuel Howells à succéder à son père, et cela non pas en raison de quelque hérédité naturelle, mais parce que la même personne divine qui avait inspiré le père habitait aussi dans son fils, comme tous le reconnaissaient avec actions de grâce. Ainsi, le collège et l'école ont encore aujourd'hui le même guide, celui qui est capable d'accomplir toute chose et de pourvoir à tous les besoins, le Seigneur lui-

même, présent au milieu d'eux.

[33](#) Deutéronome 32 ; 2 Samuel 22.

Postface

Le collège biblique du Pays de Galles et son école continuent leurs activités exactement de la même manière que par le passé, sous la direction de M. Samuel Howells, assisté d'une communauté d'une centaine de personnes. Plusieurs travaillent au collège depuis de nombreuses années et ont formé l'équipe de base des intercesseurs pendant les années de guerre. Ils exercent leurs dons et leurs compétences dans différentes sortes de ministères : enseignants, médecins, infirmières, secrétaires, employés de maison, jardiniers, mécaniciens... Personne ne touche de salaire. En réponse à la prière, Dieu pourvoit à tous les besoins.

Le collège offre aux étudiants deux années de cours pour se préparer au service de Dieu dans les champs de mission ou dans l'évangélisation. Les réunions de prière du matin et du soir demeurent au centre de la vie spirituelle.

Le collège a son propre hôpital qui peut recevoir environ vingt-cinq malades ; il accueille surtout les enfants malades de l'école, ainsi que les missionnaires en congé. À côté des soins médicaux, les malades sont portés tout particulièrement par la prière du collège.

Quant à l'école, après avoir débuté avec onze élèves, elle en a compté jusqu'à quatre cents. Ils sont actuellement moins nombreux car les missionnaires ont maintenant – au moins dans certains champs de mission – la possibilité d'emmener avec eux leurs enfants.

L'objectif principal de l'école demeure celui pour lequel elle a été fondée : être un foyer pour les enfants de missionnaires ; mais elle accueille aussi des enfants de tous les milieux, même quand leurs parents ne partagent pas pleinement les convictions religieuses de l'institution. À diverses reprises, l'Esprit de Dieu a agi de façon remarquable parmi les garçons et les filles, bien qu'aucune pression ne soit faite sur eux, et qu'un sain équilibre soit maintenu entre les trois aspects de leur développement : spirituel, intellectuel, physique, et cela des classes maternelles aux terminales.

Le collège reste fidèle à la vision de son fondateur : « Annoncer l'évangile à toute créature. » Il s'intéresse à toutes les activités missionnaires et coopère avec les missions évangéliques en Inde, au Niger et au Brésil, où travaillent certains anciens étudiants. Signalons aussi, à Paris, un poste d'évangélisation, *La Maison de l'évangile*, rue Georges Sorel, 92100 Boulogne-Billancourt.

Des conférences d'été ont lieu annuellement au collège ; elles rassemblent des missionnaires du monde entier et accueillent de nombreux visiteurs...

Ces lignes se terminaient de la façon suivante : « Ils seront les bienvenus, et peuvent écrire à Madame Rees Howells, veuve du fondateur, qui continue son ministère de foi et d'amour au sein de la famille du collège. »

Depuis lors, Madame Howells a été rappelée à Dieu, le 9 août 1972, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.